Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0001-0

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0002-5

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0003-1

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0004-6

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0005-2

Zb. 121.
4.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0006-7

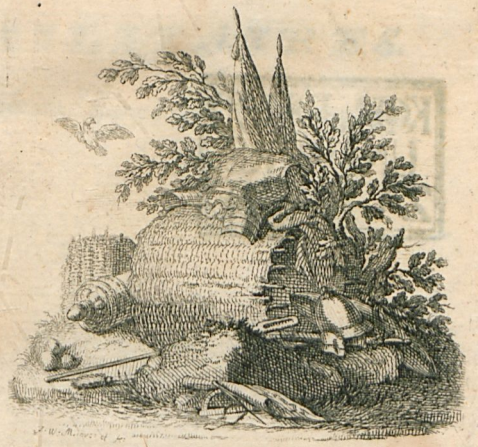
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0007-3

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0008-9

ŒUVRES
DU COMTE ALGAROTTI.

Dulces ante omnia Musæ.

TRADUIT DE L'ITALIEN.



VOLUME IV.

A BERLIN,
Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.
1 7 7 2.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0009-8

KÖNIGL. BIBL.
UNIVERS.
ZU HALLE

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0010-0

ŒUVRES MILITAIRES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0011-5

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0012-1

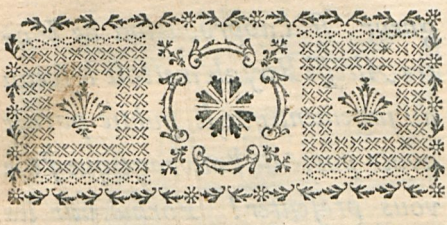
SCIENCE MILITAIRE
DU
SECRÉTAIRE FLORENTIN.

Τῷ μὲν ἐγὼ πειρήσω ἀλαλκεῖν ἄγριε φῦλα,
Μυίας.

Hom. Iliad. Lib. XIX.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0013-6

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0014-2



A SON ALTESSE ROYALE, MONSEIGNEUR LE PRINCE HENRI DE PRUSSE.

FRANÇOIS ALGAROTTI.

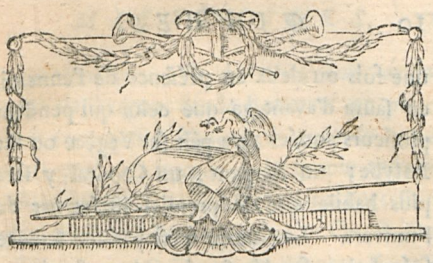
De tout temps, le suffrage d'un vrai connoisseur, & d'un maître de l'Art, a été, aux yeux des experts, d'un prix bien supérieur aux suffrages de la multitude. Que je serois heureux, Monsei-

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0015-7

gneur, si l'approbation de Votre Altesse Royale mettoit le sceau au jugement que le public paroît avoir porté de l'ouvrage que j'ose vous présenter! Formé par les leçons & par l'exemple du grand FÉDÉRIC, *vous campez comme Fabius, vous marchez comme Annibal. La Providence vous réservoit pour défendre avec Lui votre patrie, assiégée, de toute part, par tant d'armées ennemies, & pour élever, par l'éclat de vos actions, notre siècle au-dessus des siècles les plus brillans de la Grèce & de Rome.*

A Bologne
ce 30 Juin 1761.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0016-3



LETTRE I.

Si quelqu'un oſoit avancer que le Secrétaire Florentin poſſédoit la ſcience de la Guerre, il trouveroit, ſans doute, bien des contradicteurs. On croit aſſez généralement que ce ſeroit perdre ſon temps que de lire le livre qu'il a compoſé ſur l'Art militaire. Comment, à moins d'être militaire ſoi-même, peut-on bien écrire ſur un pareil ſujet? A la guerre tout eſt action & mouvement. Un homme qui a fait une campagne, qui a vu faire quelques évolutions, qui s'eſt trouvé

une fois ou deux en préſence de l'ennemi, en ſaura d'avantage que celui qui pendant pluſieurs années aura pâli ſur Végèce ou ſur Polybe; un Sergent, un Caporal y ſera plus habile que le premier littérateur de l'univers. La Guerre n'eſt pas une ſcience ſpéculative, fondée ſur des démonſtrations; c'eſt par l'expérience, & par la pratique qu'on vient à bout de l'apprendre. Pour confirmer ce raiſonnement par des exemples, on allègue toutes ces ſpeculations qui ont paru les plus belles du monde ſur le papier, & qui n'ont jamais pu être réaliſées. On cite entr'autres les mauvais ſuccès de Pompée Targon au ſiège d'Oſtende, & de Roberval à celui de Thionville, quoiqu'auparavant ils fuſſent regardés comme des preneurs de villes, & qu'en cette qualité ils euſſent été appellés, l'un par l'Archiduc Albert, l'autre par le grand Condé. Ainſi, dès qu'en ouvrant le livre de *l'Art de la Guerre*, on voit au titre qu'il eſt du Secrétaire de la République de Florence, on le tient pour lu, & on le laiſſe là.

Cependant, s'il s'agiſſoit de répondre à ces objections, les moyens ne nous man-

queroient pas. Et d'abord, aux exemples de Targon & de Roberval on pourroit en opposer d'autres de gens de lettres qui quoique bornés à la simple théorie, n'ont pas laissé de rendre, dans l'occasion, des services très-importans. On se souvient encore à Turin de l'avocat Bertola, qui, sans jamais avoir senti l'odeur de la poudre à canon, parvint, à force de lecture & d'étude, à une si parfaite connoissance de l'Architecture militaire, que le feu roi de Sardaigne l'employa plus d'une fois, & toujours à sa satisfaction. Tout le monde peut avoir lu que Fauste, homme uniquement adonné aux Lettres, & qui enseignoit le Grec à Venise, sans avoir de sa vie travaillé à la construction de galère, vaisseau, ou bâtiment quelconque, construisit pourtant, il y a plus de deux siècles, la Quinquérème, qu'on ne connoissoit plus alors, & dont on avoit perdu jusqu'au souvenir. Il alla plus loin: il voulut faire régate avec une autre galère, & la vainquit en présence du Doge, & du Sénat. Bembo (1), en rapportant ce fait, loue

(1) Lettre à Rhannusio du 29 Mai 1529.

Dieu de ce qu'on pourra enfin faire convenir les ignorans que les gens de lettres ſont capables d'autre choſe que de lire & d'écrire.

Il ne faut qu'un peu de bon ſens pour concevoir que la Guerre ne s'apprend pas par la ſeule pratique: pour les ignorans c'eſt un métier, dit un homme de poids, pour les habiles gens c'eſt une ſcience (2). C'eſt ainſi que l'enviſageoient les Spartiates. Ce peuple, qu'on peut prendre pour modèle dans ce qui regarde la Milice des Anciens, avoit établi des écoles, où l'on dictoit à la jeuneſſe des leçons de Tactique. Et combien les Romains n'ont-ils pas écrit ſur les préceptes militaires? La ſcience de la Guerre eſt un recueil d'inſtructions pour attaquer & pour défendre. Ces inſtructions ſont, à la vérité, tirées de l'expérience &

(2) „Le Chevalier de Folard definit aſſez „bien la queſtion qui s'élève quelquefois, ſavoir „ſi la Guerre eſt un métier ou une ſcience. Il „dit: la Guerre eſt un métier pour les ignorans, „& une ſcience pour les habiles gens". Rêveries, ou Mémoires ſur la Guerre, du Comte de Saxe, Livre I. art. 5.

de la pratique, mais de l'expérience de tous les siècles, de la pratique de toutes les nations, soumises à un examen sévere & raisonné, qui remonte souvent jusqu'aux principes des connoissances les plus sublimes. Or qui ne voit qu'une telle science est moins le résultat d'une pratique qu'on peut acquérir dans un petit nombre d'années, que le fruit d'une grande lecture, d'une méditation profonde, & d'une longue étude?

Mais, dira-t-on, avec tout ce bel étalage de lieux communs, vous ne cherchez qu'à éluder la force d'un argument qui porte directement contre le Secrétaire. N'avoua-t-il pas lui-même son insuffisance, & ne se déclara-t-il pas vaincu, lorsqu'invité à mettre en pratique quelques-unes de ses maximes, il esquiva l'épreuve, & refusa de la faire? On sait que ce grand personnage, qui avoit tant raisonné, tant écrit sur la discipline militaire des Romains, n'osa pas s'exposer à mettre en bataille une simple cohorte, quelques instances que pût faire le Duc d'Urbin pour l'y engager. C'est Cardan qui nous rapporte ce

fait (1). Mais, après avoir bien pesé cette objection, je ne la trouve pas si forte. On peut présumer que, si le Secrétaire ne se rendit pas aux sollicitations du Duc, ce fut moins parce qu'il doutoit du succès, que par prudence? Il proposoit un nouveau systême pour se mettre en bataille, & pour combattre, contraire à la méthode qui étoit en usage dans ce temps-là. Ne pouvoit-il pas bien arriver qu'il survînt quelque contestation, où sa franchise naturelle le fît tomber dans la disgrâce du Duc; ce qui l'auroit fait renvoyer avec son sac & ses quilles? Qui sait même si le bon Seigneur ne vouloit pas se divertir aux dépens de Messire Nicolas? C'est assez la coutume des grands; & on les a vu se jouer ainsi des personnes pour qui d'ailleurs ils témoi-

(1) *Machiavellum sæculi superioris doctorem, qui tot & tanta de militari Romanorum disciplina disertissime scripserat, ne unam quidem cohortem, quantumvis eum, ut it tentaret, Urbini Princeps hortaretur, instruere ausum esse, Cardanus testatur.* Cardan. Lib. III. de utilitate ex adverſ. capienda, citante Besoldo de Arte, Jureque Belli. Cap. I. p. 3 & 4. apud Thomasium, Præf. XXI. p. 118.

gnoient le plus d'eſtime. Vous aurez peut-être lu ce que la Reine Chriſtine, cette Minerve du Nord, fit à Meibom & à Naudé: parce que l'un avoit écrit ſur la Muſique des Grecs, elle l'obligea de chanter la gamme en préſence de toute la cour, & voulut abſolument que l'autre, qui avoit fait un traité ſur la Danſe des anciens, fît quelques cabrioles à l'antique (1). Le Secrétaire devoit tout au moins s'attendre aux railleries des gens du métier, lui qui ſans habit uniforme, & ſans vocation, s'aviſeroit de commander l'exercice. La moindre faute où ſeroient tombés les ſoldats, eût excité des ris & des huées contre le docteur militaire.

Enfin j'avoue naturellement que je crois qu'on peut tirer beaucoup d'utilité du livre que le Secrétaire a compoſé ſur l'Art de la Guerre. La raiſon en eſt, qu'il n'a pas donné moins d'application à ce qui regarde la Guerre qu'aux affaires politiques, où tout le monde reconnoît ſa ſupériorité, qu'il a examiné les ſources & les cauſes des événémens, autant

(1) Mémoires concernant Chriſtine, Reine de Suède. Tome I. p. 241. 242.

que les événemens mêmes; que tout ce qu'il a écrit, se trouve très-conforme à ce qu'ont pratiqué & enseigné les plus grands capitaines qui ont paru depuis; & qu'on le voit en effet approfondir ces matières avec sa pénétration & sa sagacité ordinaires.

Donnez-vous la peine de lire le livre sur *l'Art de la Guerre*, & j'ai tout lieu de penser que je ne serai pas le seul de mon opinion.

A la campagne,

ce 15 Juin 1759.

LETTRE II.

Il est presqu'impossible de vous donner un extrait du livre *sur l'Art de la Guerre:* vous savez que ceux que l'on fait des bons ouvrages, sont ordinairement mauvais. Pour vous satisfaire cependant en quelque manière, je ferai sur certains endroits du Livre des remarques qui pourront vous convaincre que l'opinion que j'en ai, n'est pas

pas ſi mal fondée, & augmenter peut-être l'envie que vous avez de le lire.

Le Secrétaire obſerve d'abord que dans tous les ſyſtèmes qui tendent au bien général des hommes, les meilleurs réglemens pour les porter à vivre dans la crainte de Dieu & des Lois, ſeroient inutiles, ſi ces mêmes hommes n'étoient en ſureté, & ſi l'on ne veilloit à leur défenſe. De ce principe il conclut qu'il n'y a point de choſes au monde entre lesquelles il y ait plus de rapport, de liaiſon, & de beſoins réciproques, qu'entre la vie civile & la vie militaire. Ainſi, en qualité de politique & d'homme d'état, il lui convenoit de traiter de l'Art de la Guerre, quelque témérité, dit-il dans ſa Préface, qu'il puiſſe y avoir à écrire ſur des matières étrangères à ſa profeſſion. Il s'y porte d'autant plus volontiers, que de ſon temps la diſcipline militaire étoit en très mauvais état, & presque entièrement détruite en Italie. L'infanterie étoit tombée dans un ſouverain mépris, & l'on ne ſe ſervoit guères que de la cavalerie. D'ailleurs le grand train d'Artillerie que Charles VIII, roi de France, con-

duisit à l'expédition de Naples, en effrayant les esprits, avoit fait croire que c'étoit de là que dépendoit tout le succès de la guerre. Les princes d'Italie n'avoient point de milice nationale, mais une milice mercenaire, incapable de discipline, livrée à la plus affreuse licence, sans courage, & bouffie d'orgueil. Les chefs vendoient aujourd'hui leur service à un prince, demain à un autre, & ils pouvoient dire précisément le contraire de ce que le Tasse met dans la bouche de Godefroi: *je ne suis point venu en Asie faire le banquier ou le marchand; j'y fais la guerre.* Ils ne négligeoient rien de ce que leur adresse pouvoit leur inspirer, pour s'épargner à eux-mêmes, aussi bien qu'à leurs soldats, & le moindre risque & le plus léger travail. Leurs combats n'étoient point sanglans; ils se contentoient de faire des prisonniers, qu'ils se renvoyoient mutuellement sans rançon. Ils ne fortifioient leur camp ni de palissades ni de fossés. Quand ils faisoient un siège, ils ne tiroient jamais de nuit sur les assiégés, qui de leur côté avoient le même ménagement pour les

assiégeans (1). Ces troupes étoient insolentes chez leurs amis, & trembloient devant l'ennemi, plus propres à déshonorer l'Italie qu'à la défendre contre les étrangers; car il restoit encore chez ces derniers, chez les Suisses surtout, de l'ordre, de la discipline, & quelques traces de l'ancienne valeur.

Le Secrétaire entreprit donc de persuader aux princes d'Italie de se servir pour la guerre de leurs propres sujets, à qui seuls ils pourroient raisonnablement se fier, parce qu'en défendant leur souverain, ils défendent leurs propres biens, & leur honneur. Il vouloit qu'on les tirât de la campagne, où les hommes sont nourris dans la fatigue, accoutumés à être exposés au soleil, à manier le pic & la pioche, à faire des fossés, à porter des fardeaux, à souffrir le mal-aise; il vouloit qu'on les occupât à des exercices continuels, pour leur endurcir le corps, pour leur apprendre le maniement des armes, à garder leurs rangs, & à faire tous les mouvemens que demandent les différentes conjonctures où l'on

(1) *Le Prince*, Chap. XII.

peut se trouver (1). C'est par ce moyen, dit-il, qu'on inspire du courage aux hommes: ils font avec affection & avec confiance ce qu'ils croient bien faire. Il vouloit aussi qu'ils prêtassent serment de fidélité, & qu'on prît toutes les mesures nécessaires pour les rendre obéissans à leurs chefs, bien disciplinés, modestes & sobres. Il vouloit, en un mot, que la milice fût une chose auguste & sacrée, comme Tite-Live s'exprime en parlant de la milice Romaine (2).

Quelque nécessaire que soit l'Artillerie pour l'attaque & la défense des places, pour soutenir un camp, & quoiqu'elle ait aussi son utilité dans une action; de quelque avantage que soit la Cavalerie pour aller à la découverte, pour faire des courses dans le plat pays, pour harceler l'ennemi & lui couper les vivres, pour décider la victoire, c'est néanmoins dans l'Infanterie que le Secrétaire fait consister la principale force de l'armée (3). Le fan-

(1) *Art de la Guerre.* Livre I & II.

(2) *Ibid.* Livre I. *Discours.* Livre II. Chap. 18.

(3) *Art de la Guerre.* Livre II. *Discours.* Livre II. Chap. 18.

taſſin peut aller par-tout, & ſe maintenir par-tout. Comme il n'eſt embarraſſé ni par la timidité ni par le caprice d'un cheval, il exécute avec preſteſſe, & avec facilité, toutes ſortes de mouvemens. C'eſt l'ordre de la milice le plus parfait, & le plus ſimple. Dès lors que l'Infanterie eſt bien formée & bien rangée, ni le choc des chevaux, ni la fureur de l'artillerie ne peuvent rien contre elle.

C'eſt ainſi que ſuivant les vrais principes de l'Art militaire, il tâchoit de réformer les abus qu'une aveugle pratique, & la barbarie des temps avoient introduits. Ce que les ſculpteurs & les architectes faiſoient alors pour embellir l'Italie, il eût voulu porter les princes à le faire pour la défendre, & la tirer d'eſclavage. Pour mieux perfectionner ce noble projet, il étudia les différens ordres de bataille des Anciens, examina ce que les peuples de ſon temps en avoient emprunté, & ce qu'exigeoit la différence des armes modernes. C'eſt d'après ces réflexions qu'il tenta, au bout de tant de ſiècles, de remettre ſur pied la Légion Romaine, qui, comme vous le ſavez, ſou-

tint autrefois Rome, & l'Italie, contre les richesses de l'Afrique, contre l'esprit ingénieux des Grecs, contre la multitude innombrable des Gaulois, contre la force des Germains, & qui les rendit maîtresses du monde.

Sa Légion est composée de 6000 hommes de pied, & de 300 chevaux, avec quelques pièces d'artillerie de campagne. Il ne fait point de changement dans la cavalerie, dont une moitié étoit alors de gens d'armes, & l'autre de chevaux légers, & dont les armes étoient bonnes. Son infanterie est divisée en cohortes, dont chacune est de 500 hommes, à peu près comme l'étoient les cohortes Romaines: elle a son chef particulier, son enseigne, & ses instrumens, ses Centurions & ses Décurions. La moitié de cette infanterie est armée à la Romaine, c'est à dire, de casques, de cuirasses, de brassars, & de cuissars, avec le bouclier & l'épée; les autres 3000 à l'Allemande, ou à la Suisse, suivant l'usage de ce temps-là, de sorte qu'il y a 2000 piquiers & 1000 arquebusiers. Il place les piques à la tête, pour attaquer &

entamer l'infanterie ennemie, ou pour s'opposer à la cavalerie; car il n'y a point d'arme plus capable de soutenir l'effort des chevaux, & de les repousser (1). Il destine ceux qui ont l'épée & le bouclier, pour appuyer les piquiers, qui ayant pénétré dans le corps ennemi, & se trouvant serrés, ne pouvoient plus se servir d'une arme si longue; au lieu que le bouclier & l'épée agissent jusques dans les lieux les plus étroits. Il se sert donc de ceux qui sont armés à l'Allemande, pour enfoncer l'ennemi, & de ceux qui sont armés à la Romaine pour le pousser, le défaire, & le vaincre, comme il s'est servi des arquebusiers pour engager le combat (2). Vous voyez comme il sait tirer parti de chaque arme en particulier, comme il les emploie à propos, & pour ainsi dire les met toutes à leur place. Son intention n'est point d'attein-

(1) *Somme que l'arquebuserie sans pique, ce sont des bras & des jambes sans corps, ce qui est difforme.* Discours politiques & militaires, du Seigneur de la Noue. Discours III.

(2) *l'Art de la Guerre.* Livre II. & III.

dre à toute ſorte de fins par un moyen unique: il n'imite pas ceux qui ayant vu une machine, ou une méthode, produire de grands effets dans un art ou une ſcience quelconque, abandonnent dès lors toutes les autres, pour ne plus s'attacher qu'à celle-là. Il fait uſage tantôt d'une arme, & tantôt de l'autre, ſelon qu'elle répond à ſes vues. Il n'y a pas longtemps que j'ai ouï dire à un très-habile homme, que ces effets merveilleux qu'on attribue à la Muſique des anciens, venoient principalement de l'accord varié des inſtrumens; le ſon de l'un, par exemple, excitoit dans le cœur les tranſports les plus violens, l'autre les calmoit, & ainſi de ſuite. Ne pourroit-on pas dire auſſi que le Secrétaire vouloit faire des armes le même uſage qu'on fait des divers tons de la Muſique; qu'il deſtinoit les unes à battre l'ennemi de loin, les autres à le frapper de près, celles-là à l'arrêter & à ouvrir ſes rangs, celles-ci à le mettre en déroute, & que de leurs différentes combinaiſons il ſe promettoit la victoire?

Quoi qu'il en ſoit de cette comparaiſon, qui peut clocher comme les autres, il eſt

pourtant vrai que toutes les idées du Secrétaire n'étoient pas chimériques. Quelques années avant sa mort, on vit paroître la Légion, composée de soldats Toscans, & commandée par Jean de Médicis. Ce géneral, si nous en croyons Segni (1), parvint à un degré de gloire où n'est jamais parvenu aucun Italien, depuis que la milice Romaine a perdu sa réputation. Il mourut en Lombardie; & par sa mort, pour me servir de l'expression du Berni, l'Art de la Guerre tomba dans l'oubli, & fut se noyer au cabaret. Cette brave infanterie, dont le Secrétaire peut-être nommé le fondateur, fit sous Jean de Médicis les plus glorieux exploits, & après la mort de son général elle ne se distingua pas moins dans la guerre de Naples, où elle servit, avec les François, à la solde des Florentins, sous le nom de bandes noires. De sorte qu'on vit alors revivre chez les Italiens la subordination, la constance dans les travaux, l'intrépidité dans les combats.

(1) *Histoires*. Livre I. Voyez aussi *le Sac de Rome* par Guichardin.

Et ce ne fut pas à l'Italie seule que les instructions du Secrétaire furent utiles. La France en profita d'avantage, parce qu'elle étoit plus en état de le faire. Il avoit expressément recommandé au Roi de ne pas mettre sa confiance dans les troupes étrangères, & d'avoir une armée nationale: ce conseil se trouve en termes précis dans *l'Art de la Guerre*, où il prétend que ce n'est que pour avoir négligé cette maxime, que ce royaume est si foible (1). Il l'avoit énoncé encore plus expressément dans son *Prince* (2), en disant, comme par un esprit prophétique, que la France seroit invincible, si l'on y eût conservé la fondation de Charles VII, qui avoit connu la nécessité de composer ses armées de ses propres sujets, & en avoit formé des corps de gens d'armes, & d'infanterie. Louis XI, son fils, s'écarta de ce principe par rapport à l'infanterie, & commença à prendre des Suisses à sa solde; faute imitée par les successeurs de ce roi, & qui, ajoute-t-il, est la source des dangers où ce royaume est

(1) Livre I.
(2) Chap. 13.

aujourd'hui exposé. N'est-il pas naturel de penser que ces paroles d'un homme aussi célèbre ayent fait impression sur François I, prince très-éclairé, qui faisoit beaucoup de cas des grands hommes d'Italie, & que c'est ce qui le détermina à former une armée nationale? Il fit plus encore, il institua dans son royaume la fameuse ordonnance des Légions: il en créa sept, & les fixa à six-mille hommes chacune, faisant en grand ce que Jean de Médicis avoit fait en petit. Ce monarque avoit attiré Jean de Médicis lui-même à son service, & fut témoin des glorieuses actions qu'il fit sous Pavie; mais ayant été dangereusement blessé avant la mémorable bataille, il ne put pas s'y trouver: & le roi dit publiquement que s'il avoit eu avec lui le Seigneur Jean, il n'auroit pas été vaincu (1). Le père Daniel assure (2) que ce fut la lecture de l'Histoire Ancienne, qui porta François à créer les Légions.

(1) Dans la vie de Cosme de Médicis I, grand Duc de Toscane, écrite par Alde Manuce.

(2) *Histoire de la Milice Françoise.* Tome I, Livre IV. Chap. 6.

Nous croyons pouvoir ajouter que l'Histoire moderne n'y avoit pas moins de part: & c'est ici une nouvelle obligation que les François ont aux Italiens.

A la campagne,
ce 21 Juin 1759.

LETTRE III.

IL est vrai que les Légions ne subsistèrent pas long-temps en France: à peine établies par François I, elles disparurent. Elles revinrent sous Henri II, fils & successeur de François; mais leur durée ne fut pas plus longue, & on leur substitua les régimens, tels à peu près que nous les voyons aujourd'hui (1): tout ce que sous Henri III M. de la Noue put dire (2) dans ses Discours militaires & poli-

(1) *Daniel, Histoire de la milice Françoise.* Tome I. Livre IV. Chap. 6. & Tome II. Livre XI.

(2) *Mais le grand roi François, désirant fortifier & assurer son royaume par tous moyens pratiquables, s'avisa d'établir des Légions, pour avoir toujours des gens prêts, quand le besoin surviendroit, sans être contraint d'aller mendier*

tiques (1), ne fut pas capable de les faire revivre. Mais ce n'eſt pas une preuve que leur inſtitution en elle-même ne fût

l'aide des étrangers. M. de Langeay dit qu'en chacune province s'en devoit former une de ſix-mille hommes, & toutes une fois s'en devoient s'aſſembler ſéparément, & recevoir une monſtre. Or comme ce grand prince, à l'imitation des anciens, inſtitua ce bel ordre, qu'il accommoda ſelon que la diſpoſition de ſon peuple & de ſes affaires le pouvoient porter; auſſi il me ſemble qu'à ſon exemple nous devons tâcher de redreſſer quelque petit de ces vieilles & groſſes reliques, qui ſoit propre pour aſſaillir & défendre, tant en campagne qu'ailleurs, & dont l'entretien en temps de paix ſoit de peu de couſt. Car de remettre ſus de point en point l'ancienne inſtitution, ce ſeroit s'abuſer: veu que la France affoiblie comme elle eſt, ne ſauroit ſouſtenir un ſi peſant fardeau. Ainſi faut ſeulement lui donner une charge ſelon ſa force . . . . . Je déſirerois donques que trois légions fuſſent ordonnées, une en Picardie, une en Champagne, & l'autre en Bourgogne, de deux-mille hommes chacune. . . . . Donques ces trois Légions mériteroient d'eſtre placées ès pointes dextres & ſeneſtres des armées: pour ce que leur corps ſeroit aſſez gros & ferme pour y demourer. Diſcours Quatorzième.

très-utile. Le mauvais succès qu'eurent les Légions Françoises, vint précisément de ce qu'on ne suivit pas en tout les instructions du Secrétaire: les soldats en étoient mal choisis, les armes mauvaises, & elles n'avoient presque de Romain que le nom (1). Plus les corps militaires sont parfaits, plus la discipline doit être sévère; & vous savez que de tout temps les François ont eu de la peine à s'assujettir à cette rigueur. C'est de quoi se plaint surtout l'auteur du livre de la Discipline militaire qui parut sous François I; livre vraiment classique, & souvent cité par le Père Daniel dans son *Histoire militaire de France* (2). On l'attribue à M. de Langeay, homme qui de son temps passoit pour très-habile dans l'Art de la Guerre, & pour la théorie, & pour la pratique. On y examine à

(1) Daniel, *Histoire de la milice Françoise.* Tome I. Livre IV. Chap. 6. *Instructions sur le fait de la Guerre.* Livre I. Chap. 1. & 8. Préface du traducteur des Institutions militaires de Végèce.

(2) C'est le même que celui qui a pour titre: *Instructions sur le fait de la Guerre.*

fond l'ordonnance des Légions; on en fait voir l'utilité; on montre combien elles contribueroient à la sureté & à la gloire de la France, si leur institution se fût faite d'une manière convenable (1). Et savez-vous ce qu'on en pense aujourd'hui? Peut-être aurez vous lu les imaginations ou *Réveries* du Comte de Saxe; mais vous jugez bien que les rêveries d'un homme tel que lui sont d'un aussi grand poids que les plus profondes méditations d'un autre. Il pense que l'infanterie Françoise n'auroit rien au-dessus d'elle, si on rétablissoit l'ordonnance des Légions. Par ses observations sur l'ordre de bataille de presque toutes les nations anciennes & modernes, jointes à une pratique qui a été si salutaire à la France, ce grand capitaine a connu les avantages infinis qu'on tireroit d'une infanterie bien choisie & bien disciplinée, si on la divisoit en Centuries & en Décuries; si des soldats qui la composent, les uns étoient armés pesamment, & les autres à la légère; s'ils avoient des armes défensives, aussi

(1) Dans les endroits déjà cités.

bien qu'offensives ; si l'on y incorporoit quelques chevaux ; si on combattoit de manière qu'une arme soutînt facilement l'autre ; en un mot, si l'on se conformoit à cette disposition, qu'on doit présumer, dit-il avec Végèce, avoir été inspirée par une Divinité (1).

Après ce qu'un aussi grand homme dit en faveur de la Légion du Secrétaire, je n'ai rien à ajouter, si non que je suis &c.

A la campagne,
ce 25 Juin 1759.

LETTRE IV.

Vous vous êtes donc formé une plus juste idée des Légions modernes, & vous êtes curieux de savoir quel étoit leur ordre & leur disposition en un jour de bataille. Je vais tâcher de vous l'expliquer le mieux, & le plus succinctement qu'il me sera possible.

Vous

(1) *Mémoires, ou Réveries du Comte de Saxe.* Part. I. Chap. 2.

Vous vous rappellerez ſans doute que la Légion eſt compoſée de dix cohortes. On en forme trois lignes, la première de cinq cohortes, la ſeconde de trois, & la troiſième de deux. Les cinq de la première ligne ne ſont ſéparées l'une de l'autre que par une ouverture, ou intervalle d'environ huit pieds. Il y en a beaucoup plus entre celles de la ſeconde, & bien d'avantage entre celles de la troiſième. Les lignes ſont à la diſtance l'une de l'autre de 83 ou 84 pieds. Chaque cohorte a dix hommes de hauteur: les cinq premiers ſont armés de piques, les autres d'épées & de boucliers.

Imaginez-vous qu'à côté de cette Légion il y en a une autre, & puis une ſeconde, & puis encore une troiſième, de manière que l'armée ſoit compoſée de quatre Légions. La première ligne ſera donc de vingt cohortes, la ſeconde de douze, la troiſième de huit. Le flanc de ces lignes eſt couvert, & comme bordé de divers pelotons de piquiers à la queue les uns des autres; & l'on peut regarder ces piquiers comme des détachemens tirés de ces mê-

mes cohortes. A côté des piques le Secrétaire place quelques corps de mousquetaires; mais ils ne s'étendent pas jusqu'à la dernière ligne, comme font les piquiers. Enfin sur les ailes de l'armée est postée la cavalerie, les gens d'armes, & puis les chevaux légers, tous sur la même hauteur que la première ligne, à la tête de laquelle il met l'Artillerie. Tel est l'ordre de bataille des Légions (1).

Je ne doute pas que vous ne sentiez les grands avantages de cette disposition. Les chevaux légers, & les *Vélites*, c'est le nom qu'il donne aux mousquetaires, peuvent réciproquement se soutenir en engageant l'action, parce qu'ils sont placés sur les ailes de l'armée. La même raison fait que les piquiers sont en état de rendre ce service aux gens d'armes, en cas que ceux-ci soient repoussés, ou trop pressés par l'ennemi. Vous voyez aussi sans doute que les piquiers qui couvrent le flanc de l'armée, garantissent l'infanterie du choc de la cavalerie ennemie, supposé que la vôtre ait été

(1) *Art de la Guerre* Livre III.

rompue, ou qu'elle ait été obligée d'abandonner le champ de bataille (1).

Si d'ailleurs vous voulez examiner les armes & la disposition de cette même infanterie, vous verrez que le systême du Secrétaire réunit tous les avantages de la Phalange & de la Légion. Du côté des armes, les piques des Grecs qui sont à la tête de chaque cohorte, peuvent ouvrir, enfoncer l'ennemi, & le mettre en désordre; les épées des Romains, qui viennent ensuite, achevent de le défaire. Pour ce qui regarde la disposition, comme la première ligne est pleine & continue, & qu'elle a dix hommes de hauteur, elle a presque toute la force, le choc, & la pesanteur de la Phalange; & les deux autres lignes qui sont derrière, lui offrent, pour se remettre, les mêmes ressources qu'avoit la Légion. Au cas que la première ligne soit rompue, elle peut entrer dans les ouvertures de la seconde, & de nouveau faire face à l'ennemi. Si ces deux lignes ont le même sort, elles vont se former

(1) Ibid.

dans les intervalles de la troisième, qui sont encore plus larges; & on recommence le combat. Cet ordre de bataille n'est donc pas sujet aux inconvéniens de la Phalange, qui étant une masse solide, & composée de plusieurs milliers d'hommes extrêmement serrés, ne produisoit d'effet qu'au premier choc, ne pouvoit pas agir séparément, & étoit obligée toute entière de subir le même sort. Au contraire, l'ordre de notre auteur a, pour ainsi dire, plusieurs ames & plusieurs vies; c'est en quoi il tient de la Légion, qui étant partagée en Hastaires, en Princes, & en Triaires, chaque corps faisant une division particulière, & l'un pouvant aller au secours de l'autre, il falloit pour la défaire remporter trois victoires. Aussi voit-on le succès qu'eut à la fin le gros corps de la phalange Macédoniene, vis-à-vis des corps plus petits, plus lestes, & absolument séparés, que lui opposèrent les Romains. Et si tous ces avantages ne suffisoient pas pour vous convaincre de la bonté de cet ordre de bataille, joignez-y que les soldats n'étant ni si serrés, ni si pressés que dans la Phalange, l'effet

de l'artillerie ennemie ne ſauroit leur être ſi funeſte (1).

Il y auroit bien d'autres réflexions à faire ſur ce ſujet; mais je les laiſſe à votre pénétration, & je vous dis comme le poëte: vous êtes à même, ſervez-vous.

A la campagne,
ce 3 Juillet 1759.

LETTRE V.

Je vous ai bien de l'obligation. Je m'attendois à plus de réſiſtance de votre part, je croyois qu'à mon ordre de bataille vous alliez en oppoſer un plus terrible, & que nous en viendrions aux mains. Mais vous me cédez l'avantage; vous me propoſez même la paix, ou tout au moins une ſuſpenſion d'armes: eh bien, décampons, allons prendre nos cantonnemens, ou, ſi vous le jugez à propos, entrons en quartier de rafraichiſſement. La ſaiſon où

(1) Ibid.

nous ſommes, ne demande que l'ombre & le repos.

Vous ſavez ce que c'eſt que nos camps d'aujourd'hui. On campe dans le même ordre que l'on combat, ordinairement ſur deux lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie ſur les ailes. La tête du camp a la même étendue que le front de l'armée. Un peu en avant, on ménage un terrain aſſez grand pour ſervir de place d'armes, & pour pouvor s'y mettre en bataille en couvrant le camp. On tâche d'appuyer la droite & la gauche à quelque village, à un bois, à un lieu de difficile accès; à peu près comme dans un jour d'action on cherche à couvrir les ailes de l'armée. Pour la ſureté du camp on établit divers poſtes de cavalerie & d'infanterie, on poſe des védettes & des ſentinelles autour de l'enceinte, ſurtout du côté qui regarde l'ennemi. On le fortifie quelquefois par des retranchemens & des batteries. C'eſt à peu près ſur ce plan qu'étoit formé le camp qu'occupoient les Alliés à Fornoue, il y a plus de deux-cens ans, dans une aſſiette avantageuſe, bien garni d'artillerie, & ſi

ſpacieux que ſelon l'uſage des Italiens, dit Comines (1), toute l'armée pouvoit s'y mettre en bataille.

L'avantage d'un pareil camp eſt qu'on peut en ſortir en ordre de bataille; mais d'un autre côté il a deux grands désavantages; l'un qu'on ne trouve pas toujours une ſituation favorable, & qu'on eſt obligé de s'accommoder au terrain; l'autre que pour le mettre en ſureté, il faut une infinité de gardes. Les anciens Romains, qui au contraire, reſſerroient leur camp, le fortifioient de terraſſes, de paliſſades, de foſſés, & en faiſoient une eſpèce de forteresse, étoient à l'abri de ces inconvéniens. Sans être obligés de ſe régler ſur le terrain, leur travail & leur induſtrie le leur aſſujettiſſoit, & ils épargnoient un grand nombre de gardes. Ils pouvoient mieux conſerver leurs chevaux, & diminuer même le nombre de ces bouches dont l'entretien eſt ſi diſpendieux pour le ſouverain, & ſi pénible au capitaine: car ce grand nombre de chevaux qu'on voit aujourd'hui dans les

(1) *Mémoires.* Livre VIII. Chap. 5. & 6.

camps, eſt preſque néceſſaire pour leur défenſe. Les ſoldats, ſi ſouvent obligés de fortifier leur camp, en devenoient plus laborieux; & quand cette manœuvre étoit faite, ils étoient à couvert des attaques imprévues de l'ennemi. Habitués à vivre dans des retranchemens, & dans des fortifications, ils ne le craignoient pas dans un temps plus que dans un autre. D'ailleurs ils combattoient avec plus de courage, ſûrs qu'en cas d'échec ils avoient à leur portée une retraite, un aſile aſſuré (1).

Le général, accoutumé à ſe ſacrifier ainſi tous les jours, étoit plus maître de ſes opérations; l'ennemi n'avoit pas tant de facilité à le forcer d'en venir à une affaire déciſive.

(1) *Caſtra ſunt victori receptaculum, victo perfugium. Quam multi exercitus, quibus minus proſpera pugnæ fortuna fuit, intra vallum compulſi, tempore ſuo, interdum momento poſt, eruptione facta, victorem hoſtem pepulerunt. Patria altera eſt militaris hæc ſedes, vallumque pro mœnibus, & tentorium ſuum cuique militi domus ac Penates ſunt.* Ainſi parle Paul-Émile à ſes ſoldats, dans Tite-Live, Livre XLIV. n. 39.

Ce fut dans les guerres de Flandre que l'on vit, pour la première fois, des camps retranchés à la manière des anciens. Il falloit alors que l'induſtrie ſuppléât à la force. Une troupe de pêcheurs avoit entrepris de défendre ſa liberté contre une puiſſance qui du ſein du plus beau royaume de l'Europe, étendoit ſa domination ſur une grande partie de l'Aſie & de l'Amérique, & qui voyoit, comme l'a dit quelqu'un, le Soleil ſe lever & ſe coucher dans ſes vaſtes états. Les Suiſſes, pauvres & à pied, attaqués par des princes riches, & en état d'entretenir beaucoup de cavalerie, furent les premiers à reprendre la *Sariſſe* des Macédoniens, qui eſt à peu près la même choſe que la pique, pour ſe garantir du choc impétueux des chevaux (1). Et le prince Maurice d'Orange, ayant contre lui les nombreuſes armées du roi d'Eſpagne, en revint à l'uſage des Romains, qui à chaque campement ſe bâtiſſoient une nouvelle citadelle; & par ce moyen il réſiſta avec peu de troupes à une multitude d'ennemis.

(1) *Art de la Guerre.* Livre II. au commencement.

Ce grand homme, ſi conſommé dans ſon art, avoit étudié Polybe & Végèce, qui traitent au long de la manière de camper des Romains. Mais il avoit, ſans doute, lu auſſi les ouvrages du Secrétaire, qui dans ſon livre de *l'Art de la Guerre* emprunte des anciens tout ce qu'il croit pouvoir convenir aux temps modernes, par rapport aux campemens. Son camp eſt quarré, ou quarré-long, bordé de parapets, & entouré d'un foſſé, avec quatre baſtions dans les angles, & percé de différentes rues qui le partagent. La Cavalerie & l'Infanterie, avec leurs officiers, logent ſéparément; & il y a des lieux particuliers deſtinés pour les vivres, les munitions, & les équipages. Le quartier général eſt à peu près au centre; c'eſt-là que loge le commandant de l'armée, & aux environs les autres principaux officiers. Les gardes les plus eſſentielles s'établiſſent le long du parapet, entre lequel & les habitations on ménage un terrain aſſez ſpacieux pour le ſervice de l'artillerie, & pour que les troupes, en cas de beſoin, puiſſent s'y mettre en bataille. En un mot, ce camp eſt une eſpèce de

ville mobile, qui par-tout où elle va, porte avec elle les mêmes rues, les mêmes logemens, ses places, son marché, & généralement tout ce qui est nécessaire à une nombreuse société de gens armés. Ce qu'il y a de plus important, c'est que cette ville a ses murs ou retranchemens, ses fossés, & son artillerie, qui la mettent hors d'insulte (1).

Quand on a vu le camp du Secrétaire, on peut dire qu'on a vu celui du prince d'Orange, dont Stévin nous a fait une description si détaillée (2): ils paroissent tous deux jetés dans le même moule; *nihil hoc simili est similius.* Le prince d'Orange est regardé en Europe comme le restaurateur de l'ancienne discipline; on ne dit pas un mot de Messire Nicolas. Mais cela importe peu. Le mal est qu'on ait négligé cet usage si salutaire de resserrer les camps, & de les fortifier. On a cru épargner de la peine au soldat d'un côté; & l'on n'a pas vu qu'on la lui augmentoit de

(1) *Art de la Guerre.* Livre VII.
(2) *De la Castramétation.*

l'autre, & qu'on multiplioit de toutes parts les dangers autour de lui.

Pour nous, allons loger dans le camp du Secrétaire, où nous n'aurons rien à craindre.

A la campagne,
ce 9 Juillet 1759.

LETTRE VI.

Je me rappelle parfaitement d'avoir lu dans Davila, que quand le fameux Duc de Parme marchoit en pays ennemi, il ne manquoit jamais d'arriver le soir au lieu où il vouloit camper, d'assez bonne heure pour pouvoir retrancher & fortifier son camp (1). Montécuculi, ce général si judicieux, recommande expressément, si je ne me trompe, de fortifier son camp avec des chariots, des palissades, ou autres choses, pour le mettre à couvert de la cavalerie Turque, qui est fort nombreuse (2).

(1) *Histoires.* Livre XII.
(2) *Mémoires.* Livre III. Chap. 4.

Quoique le chevalier Folard, dans ſes Commentaires, ſe livre un peu trop au feu de ſon imagination, il ne laiſſe pas d'y avoir beaucoup de jugement dans les préceptes qu'il donne. Il a fait un chapitre exprès pour faire voir que la méthode des anciens dans les campemens étoit bien ſupérieure à la nôtre (1). J'ai ouï dire que le Prince Eugène de glorieuſe mémoire auroit voulu la rétablir, mais qu'il en fut détourné par les obſtacles inſurmontables qui s'y oppoſoient: on en trouve toujours, quand il s'agit de corriger les abus que le temps a autoriſés, & d'engager les hommes, par la voie de la raiſon, à faire ce qui ſeroit le mieux. Combien de fois n'eſt-il pas arrivé dans notre ſiècle que les généraux ont eu plus à craindre le peu de ſens de leurs ſubalternes, ou de leurs égaux, que la bravoure de leur ennemi? Ils n'ignorent pas qu'en plus d'une occaſion le déſavantage qu'ils ont eu, venoit de tel ou tel déſordre qui s'étoit introduit peu à peu: ils reconnoiſſent que telle arme dont ſe

(1) *Obſervations ſur la bataille d'Adis.* Art. 7. Tome I de ſon Commentaire.

ſervoient les anciens, telle nouvelle manière de combattre contribueroit beaucoup à faire remporter la victoire. On propoſe la matière; elle eſt débattue, diſcutée, éclaircie; tout le monde eſt convaincu. Avec tout cela les choſes reſtent ſur le même pied: pourquoi? Par la grande raiſon que ce qu'on propoſe, ou n'eſt plus à la mode, ou n'a pas encore été fait. Ce n'eſt pas un petit ouvrage que de faire prendre le deſſus à la vérité: en vain le tentera-t-on, ſi les bonnes intentions ne ſont ſoutenues de l'autorité. Croyez-vous qu'on vît dans la cavalerie Pruſſienne cette agilité, cette fermeté, cette diſcipline, ce feu, ces manœuvres parfaites en un mot, dont les ennemis de la Pruſſe ont ſi ſouvent éprouvé les effets, ſi ce n'étoit pas un roi qui eût lui-même pris ſoin de la former? On propoſa un jour à des officiers de cavalerie très-expérimentés de faire marcher à l'ennemi un gros de chevaux d'une manière toute nouvelle. Figurez-vous qu'on eſt en préſence de l'ennemi, mais qu'il eſt un peu ſur la droite ou ſur la gauche. Vous ſavez que la méthode ordinaire pour l'avoir en

face, eſt de faire un quart de converſion, de marcher quelques pas en avant; puis quand on eſt à la même hauteur, de faire un autre quart de converſion, & de marcher une ſeconde fois en avant. On n'aimoit ni ces quarts de converſion, ni à préſenter le flanc à l'ennemi. On vouloit marcher obliquement & de biais, traverſer la campagne, aller par le plus court chemin, & ſurtout ne pas préſenter le flanc; ce qui eſt bien d'une autre importance. On en fit la propoſition à de vieux officiers. Ils ne l'approuvèrent pas; & pourquoi? C'eſt une manœuvre qui ne s'eſt jamais faite, à laquelle même on n'a jamais penſé. On y a penſé, & elle ſe fera. Il faudroit apprendre le manége aux cavaliers. On le leur apprendra. Il faudra dreſſer les chevaux. On les dreſſera. Avant que d'y parvenir, il y en aura beaucoup d'eſtropiés tant des uns que des autres. N'importe, ſi cela peut un jour contribuer au gain d'une bataille. On eſſaya la choſe, d'abord avec peu de monde, enſuite avec une plus grande quantité. Le ſuccès en fut tel que peu de temps après, je vis un gros

d'escadrons traverser une campagne dont le terrain étoit assez rude, avec la même adresse que vous feriez caracoler un genet d'Espagne d'un bout du manége à l'autre. Mais cette belle idée n'auroit point eu de suite, si celui qui l'avoit si judicieusement proposée, n'avoit pas eu le pouvoir de la faire exécuter. C'est donc avec bien grande raison que le Secrétaire, qui, à l'imitation des Anciens, a voulu écrire son livre *de l'Art de la Guerre* en forme de Dialogue, fait dire à Fabrice Colonne son principal interlocuteur: j'ai bien sujet de me plaindre de la Nature; elle ne devoit pas me donner une si parfaite connoissance de la Guerre; ou bien elle me devoit donner les moyens de la mettre en pratique.

C'est par où il finit son discours; & moi je finis mes contes, en vous assurant que je suis tout à vous.

A la campagne,
ce 16 Juillet 1759.

LETTRE VII.

Vous commencez donc à prendre goût au Secrétaire, & vous admirez sa science en fait de Guerre, jusqu'à être surpris que ceux qui ont écrit sur cette matière, en parlent si peu, & ne se fondent pas plus souvent sur son autorité. Je trouve que vous avez raison. Lisez, par exemple, le judicieux ouvrage du Maréchal de Puysegur. Vous verrez qu'il se permet de blâmer la disposition qui étoit en usage du temps de Turenne & de Condé, de ne faire des piquiers qu'un seul corps, qu'on plaçoit au centre du corps de bataille, & qu'on accompagnoit sur les ailes de pelotons, ou de manches de mousquetaires. Il voudroit au contraire que pour soutenir la cavalerie, les piques s'étendissent tout le long du front. Ici vous vous attendriez sans doute, mais en vain, à voir citer le Secrétaire (1). C'est pourtant la méthode qu'il fait observer à son Fabrice Colonne,

(1) *Art de la Guerre.* Livre I. Chap. 8.

qui met les piquiers à la tête de l'Infanterie. Et ce fut aussi ce que d'après ses principes pratiquèrent Gustave Adolphe à la fameuse journée de Lutzen, & Montécuculi à celle de Saint Godard, où ce sage général, par cette disposition, soutint les efforts du célèbre Kiuperli, & toute l'impétuosité de la cavalerie Turque (1).

Un vieux écrivain François rapporte que le Maréchal de Brissac, un des plus grands capitaines de son siècle, s'avisa de placer, derrière les piquiers de son armée, des gens armés d'épées & de boucliers, lesquels, au plus fort de la mêlée, devoient couler à travers les piquiers, & aller fondre sur l'ennemi, pour achever de le mettre en désordre, & le tailler en pièces. Cet auteur dit que cette disposition est nouvelle, & le Chevalier Folard l'élève jusqu'aux nues (2). C'est pourtant l'ancienne manière de combattre, & celle que Fabrice Colonne regardoit comme le fondement de toutes.

(1) *Mémoires de Montecuculi.* Livre II. Chap. 4. Année 1664.

(2) *Traité de la Colonne.* Chap. 12.

Personne ne fait réflexion, dit le Comte de Saxe, que les tambours n'ont été mis en usage, qu'afin qu'au son de cet instrument le soldat marche en règle & avec mesure. Ce défaut de réflexion est la source de mille désordres, que l'on éviteroit, si on faisoit plus d'attention au son, & qu'on le variât selon les différentes circonstances. Par ce moyen, le soldat ou précipitera ses pas, ou marchera lentement, comme on le jugera à propos; la queue ne restera pas trop en arrière; tous marcheront du même pied, ils ne se mêleront pas les uns avec les autres; & ce qui est d'une extrême importance, ils n'auront pas le quart de la peine qu'ils ont actuellement dans la marche. En un mot, ce seroit renouveller de nos jours le pas militaire des Romains (1). Vous croirez peut-être encore qu'on va citer le Secrétaire, dont voici les termes précis: »l'Infanterie doit donc régler sa mar»che sur son enseigne, & celle-ci confor»mer ses mouvemens au son des instru-

(1) *Réveries, ou Mémoires.* Part. I. Chap. 1. Art. 6.

»mens. Ce ſon bien dirigé ſert de loi à »l'armée, qui marchant à pas proportion»nés aux temps du ſon, gardera facilement »ſes rangs". C'eſt la raiſon qui porta les Anciens à avoir des ſifflets, des fifres, & d'autres inſtrumens de parfaite modulation; parce que, comme un danſeur qui ſuit les meſures de la Muſique, ne ſort pas de cadence, de même une armée qui règle ſes mouvemens ſur l'inflexion des ſons, ne ſe dérange jamais dans ſa marche. C'eſt dans la même vue qu'on varioit ces ſons, ſuivant qu'on vouloit échauffer, calmer, ou arrêter les eſprits. Il ſeroit néceſſaire, ajoute-t-il, de retrouver tous ces moyens qui étoient ſi utiles; mais aujourd'hui ces inſtrumens ne ſervent ordinairement qu'à faire un vain bruit (1). Ils préſcrivent auſſi, l'un & l'autre, de ne pas méler & confondre les enſeignes, comme on fait de nos jours; que chaque corps ait la ſienne qui lui ſerve de guide, & qui ſoit comme l'eſprit qui l'anime; que les enſeignes & les ſoldats ſoient diſtingués par quelque mar-

(1) *Art de la Guerre*, ſur la fin du premier Livre. Voyez Thucydide Livre V.

que extérieure, afin qu'on puiſſe les reconnoître, & éviter la confuſion & le déſordre, qui eſt le plus grand de tous les maux; puiſqu'il empêche d'exécuter les meilleurs projets, formés avec le plus de ſageſſe & de prudence (1).

Ils ne s'accordent pas moins à vouloir qu'il y ait toujours à l'armée de grands troupeaux de bétail (2); uſage qu'avoient autrefois les Romains, & qu'obſervent aujourd'hui les Turcs. Ils y inſiſtent très-fortement, afin que les marches ſe faſſent avec moins d'inconvéniens, & plus de rapidité, & qu'on exécute plus aiſément les entrepriſes les plus difficiles. C'eſt par cet expédient que Jules-Céſar conduiſit, en peu de jours, ſes légions d'Aquilée juſqu'aux frontières de Savoie; ce qui fut cauſe de l'heureux ſuccès de la Guerre Helvétique. Ce fut cette même promptitude qui le mit en état de prévenir

(1) *Art de la Guerre.* Livre II. *Réveries, ou Mémoires.* Part. I Chap. 2.

(2) *Art de la Guerre.* Livre V. *Réveries ou Mémoires.* Part. I. Chap. 1 Art. 3.

Ariovifte, & de s'emparer de l'importante place de Befançon, dont la prife décida de l'iffue de la Guerre Germanique. Les anciennes Hiftoires nous fourniffent mille exemples, où l'on voit une marche vive & rapide produire la conquête, ou la confervation d'une province. Dans des temps moins reculés, Gafton de Foix, & l'Alviano renouvellèrent ces exemples: & nous les voyons de nos jours revivre dans les armées de Pruffe, où il règne une patience, & une fobriété égales à celles qui régnoient dans les armées de Céfar. Mais il eft bien extraordinaire que toutes les nations ne travaillent pas à diminuer, le plus qu'il eft poffible, les bagages, qui donnent tant d'embarras & d'incommodités à une armée. Xénophon nous apprend que Cyrus avoit dans fon camp des moulins portatifs (1), invention bien plus utile, & bien fupérieure à celle de nos fours de fer roulans. Le Comte de Saxe & le Secrétaire s'élèvent, avec le même zèle, contre la trop grande délicateffe des foldats: l'un vou-

(1) *Cyropédie*, environ au milieu du fixième Livre.

droit qu'au lieu du pain ordinaire on leur diſtribuât ſouvent du biſcuit; & l'autre qu'on leur donnât de la ſimple farine, qu'ils appréteroient enſuite à leur gré (1). Il y a mille autres choſes, qu'il ſeroit tróp long de rapporter, dans lesquelles le Saxon & l'Italien ſont d'accord, ſans que le premier cite jamais l'autre, qui a pourtant écrit plus de deux ſiècles avant lui.

Et dites-moi ſur votre honneur, avez-vous jamais ouï citer le Secrétaire, quand il eſt queſtion de ſoutenir qu'on ne doit pas attendre l'ennemi dans des retranchemens, ou dans des lignes, quelque fortes qu'elles puiſſent être? Cependant & le Marquis de Feuquière, & les autres militaires qui ſont de ce ſentiment, n'allèguent point d'autres raiſons, pour en prouver la vérité, que celles qu'emploie le Secrétaire: que cette méthode eſt extrêmement dangereuſe; que l'ennemi pouvant vous attaquer du côté qu'il juge à propos, il faut être en état de défenſe par-tout, & par conſé-

(2) *Art de la Guerre.* Livre V. *Réveries ou Mémoires.* Part. I. Chap. 1. Art. 3.

quent diviſer vos forces; qu'il vous attaque avec toutes ſes forces, & que vous ne pouvez vous défendre qu'avec une partie des vôtres; que ſi par un ſeul côté il pénètre dans vos lignes, vous êtes vaincu; au lieu que l'aſſaillant, ſe trouvant en dehors, ne peut être que ſimplement repouſſé: qu'ainſi le parti le plus ſage, même pour une armée plus foible, eſt d'aller au devant de l'ennemi (1).

Voulez-vous quelque choſe de plus? Le Chevalier Folard (2) a fait un chapitre très-important, qu'il nomme *le coup d'œil réduit à une méthode, & à des principes*; il y propoſe l'exercice de la chaſſe, & les voyages, comme les moyens les plus propres à former ce coup d'œil ſavant, ſi néceſſaire à un capitaine. Ce qu'il y a de plus utile, & de plus ſolide dans ce chapitre, qui eſt le fruit de la théorie & de l'expérience de cet habile homme, ſe trouve dans le livre du *Prince*. Vous ſavez que cet

(1) *Art de la Guerre*. Livre VII. Voyez *les Mémoires* de M. de Feuquière. Chap. 79 & 86.

(2) Hiſtoire de Polybe. Livre I. Chap. 14. §. 4.

ouvrage, aussi bien que quelques-uns des Discours sur les Décades de Tite-Live, ne font qu'un même corps avec *l'Art de la Guerre*. Or voici comment le Secrétaire s'y exprime: »& dans la paix il doit s'y attacher (à ces exercices) plus que pendant »la guerre. Cela se peut faire en deux »manières, ou par l'exercice du corps, ou »par l'application de l'esprit. Quant aux »exercices, outre qu'il doit tenir ses gens »dans les occupations militaires, & leur »faire observer une exacte discipline, il »faut qu'il se livre tout entier à la chasse. »Il y accoutumera son corps à la fatigue, »il y apprendra la situation des lieux, la »manière dont les montagnes s'élèvent, »dont les vallées s'élargissent & se rétrécissent, dont les plaines s'étendent: il s'y »instruira de la nature des rivières & des »marais. C'est là une étude qui lui est nécessaire, & dont il tirera un double avantage; le premier, de se mettre au fait de »son pays, & par là d'être capable de le »mieux défendre; l'autre, de pouvoir, par »la connoissance de son propre pays, se »faciliter celle des contrées étrangères qu'il

»aura intérêt de connoître; car enfin les »collines, les vallées, les plaines, les ri»vières & les marais de la Toſcane, par »exemple, reſſemblent plus ou moins à »celles d'une autre province. Ainſi le »local d'une contrée bien connu nous »fournit des lumières ſur les autres: & un »prince dénué de ces lumières, manque »de la première qualité que doit avoir un »général; car c'eſt là ce qui lui apprend »à trouver l'ennemi, à prendre ſes loge»mens, à conduire les armées, à former »un ordre de bataille, à camper avanta»geuſement. Une des principales louanges »que les auteurs donnent à Philopémen, »chef des Achéens, c'eſt que dans le ſein »de la paix il penſoit aux moyens de faire »la guerre. A la campagne, avec ſes amis, »il s'arrêtoit ſouvent pour leur dire: ſi les »ennemis étoient poſtés ſur cette monta»gne, & que notre armée fût campée ici, »qui des deux auroit l'avantage de la poſi»tion? comment faudroit-il aller à eux, »ſans rompre ſes rangs? S'il étoit queſtion »de nous retirer, comment nous y pren»drions-nous? S'ils ſe retiroient eux-

»mêmes, de quelle manière les pourſui-
»vrions-nous? C'eſt ainſi qu'il leur pro-
»poſoit tous les cas qui peuvent arriver:
»il écoutoit leurs avis; diſoit le ſien, &
»le motivoit. Auſſi quand il ſe trouvoit
»à la tête d'une armée, il ne ſurvenoit au-
»cun accident qu'il n'eût prévu, & auquel
»il ne fût en état de remédier (1)"

Il me ſemble que l'amour de la patrie, & de la vérité, vous fait monter le feu au viſage. Mais attendez que vous ayez lu le livre de la diſcipline militaire de M. de Langeay, dont je vous ai déjà parlé dans mes lettres précédentes. Cet auteur a non ſeulement pris du Secrétaire tout ce qu'il propoſe ſur la diſpoſition des Légions, mais encore une infinité d'autres choſes; il a enchaſſé des pages entières de *l'Art de la Guerre* dans ſon ouvrage, dont le quart n'eſt qu'une ſimple traduction de l'auteur Italien, ſans lui faire l'honneur de le nommer une ſeule fois. Il y a des ſavans qui prétendent que ce n'eſt pas l'unique occaſion où les François ont agi de la ſorte avec nos écrivains; mais je penſe que c'eſt

(1) *Le Prince.* Chap. 4.

l'exemple le plus ſingulier; à moins qu'on ne mette en ligne de compte un certain M. Villars, qui a donné depuis peu au public un livre intitulé *Préceptes de politique & d'état.* Il a cru devoir, en bon citoyen, le préſenter à la Reine, & au Roi, comme un ouvrage utile au bien du Royaume, & le fruit des réflexions qu'il a faites dans ſes voyages ſur les mœurs des différentes nations de l'Europe. Savez-vous où il a cueilli ce fruit? dans la connoiſſance qu'il avoit de notre langue. Le livre entier, à l'exception de trois chapitres, qui parlent de Veniſe, & qu'il a omis exprès, eſt traduit mot à mot des Diſcours politiques de notre célèbre Paruta, qui ne faiſoient alors que de paroître.

Mais ſi ces écrivains ont affecté de ne pas citer le Secrétaire, les plus grands généraux ſe ſont fait un devoir de l'étudier, & de ſuivre ſes inſtructions. Ie vous en ai déjà donné des preuves; je me réſerve à vous en donner d'autres par le premier courier.

A la campagne,

ce 20 Juillet 1759.

LETTRE VIII.

Je vous tiens parole, & j'ai trop à cœur l'honneur de l'Italie pour y manquer. Il faut pourtant avouer que nous offrons plus d'encens à la Divinité protectrice d'Athènes quand elle a l'olive à la main, que lorsqu'elle est armée de sa lance. Pour parler sans figure, il semble que les Italiens, qui ont porté les Beaux-Arts au plus haut point de perfection, n'ont pas si bien réussi dans celui de la Guerre. Mais observez, s'il vous plaît, que pour cela le génie seul ne suffit point: il faut un concours particulier de circonstances, il faut des temps favorables, des souverains, & la fortune propices. Et si l'épée des ultramontains, plus heureux en ceci, a fait de plus grands exploits que la nôtre; au moins notre plume s'est-elle beaucoup exercée sur l'Art de la Guerre: peut-être même auroit-on raison de dire que les Italiens ont été les maîtres d'armes des autres nations. Vous n'ignorez certainement pas que c'est

Marchi qui a donné les premières instructions à Vauban, que les parallèles dans les sièges ont été inventées par les Italiens, & qu'ils étoient autrefois les architectes militaires de presque toute l'Europe. C'est Pacciotti d'Urbin qui a bâti la fameuse citadelle d'Anvers: l'importante place de Spandau dans le Brandebourg, & celle de Custrin, que les Russes assiégèrent l'année passée, & près de laquelle s'est donnée la grande bataille de Zorndorff, ont été construites sur les dessins de François Giramella, qui sur la fin du seizième siècle étoit au service de l'Électeur Jean-George.

L'Italie ne manque assurément pas d'auteurs qui ont écrit sur l'Art de la Guerre, & le Secrétaire Florentin a donné là-dessus d'excellentes leçons. Outre ce qu'il en dit dans l'ouvrage particulier qu'il a fait sur cette matière, il en parle aussi dans ses Discours sur les Décades de Tite-Live, où il examine l'efficacité des moyens que la Politique, la Religion, & la Guerre fournirent aux Romains pour se rendre maîtres de l'univers. Au Chapitre XXIII du premier Livre, il propose la question suivante: si

un ennemi puiſſant vient vous attaquer dans un pays entouré de montagnes; faut-il, ou ne faut-il pas ſe ſaiſir des paſſages, & l'y attendre? Il y répond par une diſtinction. Ou il n'y a qu'un ſeul endroit par où l'ennemi puiſſe paſſer, & vous y trouvez de quoi fournir à la ſubſiſtance de votre armée; ou bien le lieu eſt ſi ſauvage, & ſi ſtérile, qu'il ne vous eſt pas poſſible de vous y maintenir en force; ou enfin, comme il arrive preſque toujours, outre le paſſage ordinaire, il y en a d'autres moins pratiqués, mais connus des gens du pays, qui peuvent les indiquer à l'ennemi. Dans le premier cas, il faut s'emparer du paſſage, s'y poſter, & en diſputer l'entrée; mais dans les deux autres, il ſeroit très-dangereux de prendre ce parti. L'ennemi peut vous tourner, vous n'êtes pas en état de faire agir votre armée, & de vous ſervir de toutes vos forces. Si l'ennemi pénètre, la perte de ce paſſage, que votre troupe regardoit comme ſa reſſource, la décourage & la jette dans la conſternation; en un mot, à peine entamé vous courez riſque de tout perdre. Il faut donc paſſer les monts, & aller droit

à l'ennemi; ou bien se replier, & l'attendre dans une position moins incommode. C'est ainsi, ajoute-t-il, que les Romains, sans contester à Annibal le passage des Alpes, se contentèrent de l'attendre sur les bords du Tésin: c'est ainsi qu'ils lui laissèrent passer l'Apennin, & furent se poster dans la plaine d'Arezzo: ils aimèrent mieux que leur armée fût battue dans un lieu où elle pouvoit vaincre, que de la conduire à travers des montagnes, où elle eût été exposée à périr de misère.

Peu de temps après que le Secrétaire eut donné cette décision, il arriva un événement qui fit bien voir qu'il avoit raisonné juste. En 1536 Charles-Quint, s'étant emparé de tout le Piémont, menaça François I d'entrer, avec une armée formidable, dans la Provence, qui, comme vous savez, est défendue par les Alpes, & de s'emparer de son royaume. Le Connétable de Montmorenci, chargé de défendre cette province, ne s'amusa pas à occuper les passages, quoiqu'étroits, difficiles, & fortifiés par la nature; il ne songea pas à en disputer l'entrée à Charles. Il ramassa des

vivres

vivres de tous côtés, détruisit ou dissipa tout ce qu'il ne put pas emporter, & s'éloignant des montagnes, il fut près d'Avignon prendre un camp avantageux, dans un pays commode & fertile: à portée de recevoir les secours qu'on pourroit lui envoyer, il y attendit tranquillement que l'ennemi vînt l'attaquer. Tout le monde sait le malheureux succès qu'eut l'entreprise de Charles. Il est bon de remarquer par parenthèse que ce prince en avoit conçu une espérance si flatteuse, qu'il s'échappa jusqu'à avertir son historiographe de faire provision de papier & d'encre, & que la matière ne lui manqueroit pas. Mais, quoique l'Empereur eût été obligé de s'en retourner honteusement, & avec une perte considérable; on vit néanmoins bien des gens s'élever contre le Connétable, & blâmer hautement la conduite de cet habile capitaine qui venoit de sauver la France. On disoit qu'il auroit dû se poster sur les montagnes, & en disputer le passage aux Allemands; qu'en pareille assiette cinq-cens hommes pouvoient faire tête à dix-mille, & qu'une poignée de François auroit arrê-

té toute l'armée de Charles-Quint; qu'à toute extrémité il auroit toujours été à temps de se retirer sous Avignon, & de s'y retrancher, s'il l'avoit jugé à propos; que cette conduite n'auroit pas moins sauvé la Provence, sans l'exposer au dégât qu'elle avoit souffert. M. de Langeay fait l'apologie du Connétable, en expliquant les raisons qui l'engagèrent à prendre le parti qu'il prit (1). Et quelles raisons croyez-vous qu'il allègue? Précisément les mêmes dont le Secrétaire appuye la réponse qu'il fait à la question proposée, comme s'il eût prévu l'irruption de Charles-Quint en Provence: Langeay ne fait que les traduire presque mot à mot, & les insérer dans son ouvrage. Ce qui fait encore plus d'honneur au Secrétaire, c'est que les fortifications dont il donne le plan dans son *Art de la Guerre*, sont celles-là mêmes dont le Connétable munit son camp d'Avignon. Elles parurent alors nouvelles en France; & dans la suite les écrivains de cette nation les exaltèrent autant que les

(1) Livre II. Chap. 3.

Gaulois admirèrent autrefois les tours & les machines de Jules-César (1).

Mais ce qui met le comble à la gloire du Secrétaire, c'est le parti que nous avons vu prendre au Roi de Prusse, lorsqu'en 1745 les Autrichiens menacèrent d'envahir la Silésie. Vous vous souviendrez qu'il les attendit au-delà des montagnes qui séparent cette province d'avec la Bohème, & leur fit essuyer dans les plaines de Strigau une déroute, la plus mémorable qu'il y ait eu de nos jours, si l'on excepte celle de Lissa, arrivée depuis peu dans la même province, & qu'on peut appeller l'Hochstet & le Turin de la guerre présente. Portez-vous bien, & aimez moi.

A la campagne,
ce 24 Juillet 1759.

(1) *Instructions sur le fait de la Guerre.* Livre II. Chap. 8. Daniel, *Histoire de la Milice Françoise*, Tome I. Livre V. Chap. 5.

LETTRE IX.

Vous êtes charmé, dites-vous, de voir Meſſire Nicolas tenir ſa place dans le Conſeil de guerre de Montmorenci, & plus encore de le voir dans celui du Roi de Pruſſe. Vous vous le figurez, avec ſa ſimarre noire, au milieu de ces uniformes bleus, qui répond en bon Toſcan à des termes qui écorchent les oreilles. Peut-être même vous le figurerez-vous taillant ſa plume pour écrire l'hiſtoire de ce grand Roi: je vous aſſure qu'il y auroit mieux réuſſi que n'a fait Puffendorf dans celle du grand Électeur.

Puiſque vous trouvez tant de plaiſir à voir Meſſire Nicolas dans ce Conſeil, voyez-le encore à Molwitz, à la première action qui ſe paſſa entre les Pruſſiens & les Autrichiens. Ce fut ſon ordre de bataille qui décida de la victoire. Vous vous rappellerez que la cavalerie Pruſſienne, qui n'étoit pas nombreuſe, & qui ne manœuvroit pas alors comme elle fait aujourd'hui, fut

poussée, & mise en déroute par celle des Autrichiens. Celle-ci se mit en devoir de tomber sur l'infanterie, & de la prendre en flanc. C'en étoit fait, & la bataille étoit perdue, si quelques bataillons qui couvroient cette infanterie, ne l'eussent pas soutenue en arrêtant le choc des chevaux. C'est-là précisément la disposition du Secrétaire, disposition, dit-il, propre à vous garantir des efforts impétueux de la cavalerie ennemie, au cas que la vôtre soit inférieure, ou qu'elle ait été battue (1). Voilà donc la cause de cette victoire qui sauva le Brandebourg, conquit la Silésie, & mit les Prussiens en état de soutenir, comme ils font depuis quelques années, la guerre contre presque toute l'Europe, & contre une partie de l'Asie.

Si vous vous trouvez de bonne humeur, suivons encore le Secrétaire un peu plus avant dans le Nord, où il va donner des conseils au Comte de Munich dans la guerre contre les Tartares. Ce général avoit à traverser ces immenses déserts qui sont en-

(1) *Art de la Guerre*, Livre III.

tre l'Ucraine & la Crimée; il devoit conduire avec lui les vivres, & tout ce qui eſt néceſſaire à une armée; il avoit à faire à un ennemi actif, toujours alerte, qui ſans ceſſe à cheval, vient, lorſqu'on s'y attend le moins, attaquer tantôt en tête, tantôt en flanc, quelquefois par pluſieurs côtés, & qui ne laiſſe pas un moment de repos. Que fit le Comte de Munich dans une ſituation ſi critique? ce qu'en cas pareil conſeille le Secrétaire. Il forma de ſon armée un bataillon quarré, faiſant face de tous côtés, & toujouts également prêt à la marche & au combat. Il plaça dans le centre de ce bataillon les chariots & les bagages: il diſpoſa le long du front des quatre faces les piquiers, pour s'oppoſer au choc des chevaux Tartares, & l'artillerie pour les mettre en déſordre: il mit la cavalerie ſur les angles, d'abord la cavalerie peſante, & en avant la légère qui alloit à la découverte. Tout ce qu'il y ajouta, ce fut des chevaux de friſe pour ſervir de retranchement en cas de beſoin. Et tout ce que le Secrétaire prédit, arriva de point en point. Les Tartares, avec tous leurs

cris confus, qui menaçoient d'attaques furieuses, se retirèrent sans succès, & sans pouvoir jamais approcher. Il sembloit voir des roquets aboyer après un gros dogue (1).

Mais ce n'est pas assez d'avoir vu le Secrétaire opiner dans un Conseil de guerre; il faut aussi le voir à la tête d'une armée. Car il a donné des batailles, & s'il n'y a couru aucun risque, ce sont au moins ses lumières qui en ont dirigé l'ordre, & tout s'y est exécuté conformément à ses vues. Soyez persuadé &c.

A la campagne,
ce 27 Juillet 1759.

LETTRE X.

Entre les Opuscules du Secrétaire, le plus considérable est la vie de Castruccio Castracani, qui se distingua par sa valeur, dans le même temps que le Dante

(1) Ibid. Livre V.

rappella les Muſes parmi nous. Comme ce dernier fit revivre la Poëſie, on peut dire que Caſtruccio reſſuſcita l'Art de la Guerre. Sorti de baſſe extraction, il parvint à ſe rendre maître de Lucques, de la Lunigiane, d'une partie de la Rivière de Gènes, enſuite de Piſe & de Piſtoie: & ſi la mort n'eût pas interrompu le cours de ſa fortune, après l'heureuſe exécution d'une grande entrepriſe contre les Florentins, il devenoit ſouverain de toute la Toſcane.

Les critiques prétendent qu'il n'y a que le canevas de cette vie qui ſoit pris de l'Hiſtoire; & que tout le reſte eſt de l'invention du Secrétaire, qui ayant voulu imiter Xénophon dans ſa vie de Cyrus, s'eſt propoſé de nous donner dans Caſtruccio un modèle de conduite dans la Politique & dans la Guerre. On peut même conjecturer que cela eſt vrai, par quelques traits des Anciens qu'il met dans la bouche de ſon héros, & bien plus encore par le peu d'accord que l'on voit dans les écrits du Secrétaire lui-même, qui dans cette vie raconte certains faits d'une manière différente de celle dont il les rapporte dans ſon Hiſtoire

Florentine (1). Dans l'une il se livre à son imagination; & dans l'autre il suit Jean Villani, auteur contemporain, qui d'ailleurs nous représente Castruccio comme un homme vaillant, magnanime, sage, adroit, diligent, laborieux, intrépide dans un jour de combat, prévoyant dans la guerre, & heureux dans ses entreprises. Sa vie fait connoître en lui toutes ces qualités. On peut regarder comme digne de César le dessein qu'il forma de boucher le passage étroit de la Pierre Golfoline, pour faire enfler les eaux de l'Arne au point d'inonder la ville de Florence, dont il croyoit se rendre maître par ce moyen. Au siège qu'il mit devant Pistoie, peu de temps avant sa mort, il battit cette ville avec toutes sortes de machines, & avec des tours de bois construites selon l'usage des anciens; il fortifia son camp & contre les sorties que pouvoient faire les assiégés, & contre les Florentins, qui vinrent en effet, mais vainement, pour la secourir (2). Ainsi rien

(1) Livre II.
(2) Jean Villani. Livre IX. & X.

de plus riche que le fond de l'étoffe que le Secrétaire a entrepris de broder; paſſez-moi cette expreſſion.

La vie de Caſtruccio nous apprend qu'il donna trois batailles. Le Secrétaire les a embellies; on peut même dire qu'il en a fait la diſpoſition, & il paroît bien qu'en les racontant il a voulu étaler la connoiſſance qu'il avoit de l'Art militaire. La première fut à Monte-Carlo près de Peſcia, lorſque Caſtruccio étoit comme Lieutenant d'Huguccion de la Faggivola, capitaine des Piſans & des Lucquois contre les Florentins. Huguccion ayant été obligé de quitter le camp à cauſe de maladie, cela encouragea les ennemis, & leur fit penſer qu'ils pourroient combattre une armée ſans chef. En conſéquence ils ſe préſentoient tous les jours en bataille, pleins d'envie d'en venir aux mains, & déjà aſſurés de la victoire. Caſtruccio tâcha d'augmenter leur confiance par une timidité apparente, & en ne laiſſant ſortir perſonne des retranchemens. Cependant il s'attacha à connoître la diſpoſition & l'ordre de bataille des Florentins, & ayant vu qu'ils

mettoient l'élite de leurs troupes dans le centre, & aux ailes ce qu'il y avoit de plus médiocre, il fit un arrangement tout contraire: & dès qu'il fut en présence de l'ennemi, il commanda au centre de marcher lentement & aux ailes de doubler le pas. Cela s'exécuta ponctuellement, le foible ne put résister au fort, & il remporta la victoire.

La seconde bataille se donna sur la colline de Serravalle, qui est à l'extrémité de la vallée de Niévole, entre Pescia & Pistoie. Les Lucquois étoient campés en deçà de la colline, & les Florentins au-delà. Le dessein de Castruccio étoit d'en venir aux mains dans ce passage étroit, afin que sa troupe peu nombreuse ne s'apperçût pas de la supériorité de l'ennemi, avant que l'action fût engagée, & qu'elle eût d'ailleurs l'avantage de la situation. La nuit qui précéda l'action, il eut la précaution de se saisir sans bruit du château de Serravalle, qui est au haut de la colline, à quelque distance du grand chemin, & qui pendant cette guerre observoit la neutralité. Après cette expédition, il se mit en

marche de grand matin, & ſon infanterie tomba d'abord ſur la cavalerie de l'avant-garde des Florentins, qui montoient du côté oppoſé, où ils ne s'attendoient pas de trouver Caſtruccio. L'avantage qu'il eut d'attaquer l'ennemi ainſi à l'improviſte, & la facilité de le prendre en flanc que lui donna la priſe de Serravalle, furent cauſe de ſa victoire.

La troiſième, qu'il remporta ſur les mêmes ennemis, ne fut pas moins glorieuſe. Le camp des Florentins étoit à St Miniat ſur la rive gauche de l'Arne, à environ trente milles de Piſe. Caſtruccio laiſſa dans cette ville une bonne garniſon, & vint camper à Fucecchio, poſte commode & fort par ſa ſituation, du côté droit de l'Arne, mais à quelque diſtance de ce fleuve, pour inſpirer à l'ennemi le deſſein de le paſſer. Son projet réuſſit; & un beau matin les Florentins ſe mirent en devoir de traverſer l'Arne avec une partie de leur troupe. Caſtruccio partagea ſon armée en deux corps, & à la tête du premier il marcha droit à l'ennemi. La mêlée fut vive, Caſtruccio, quoiqu'inférieur en nom-

bre, avoit l'avantage de combattre en bon ordre des gens qui à peine ſortis de la rivière n'avoient pas encore eu le temps de ſe former. En même temps il détacha quelque infanterie pour aller au-deſſus & au-deſſous à la garde des gués, de peur que l'ennemi, profitant de ces paſſages, ne pût venir le prendre en flanc. La victoire étoit encore douteuſe, l'infanterie Florentine tenoit ferme, & combattoit vaillamment, à meſure qu'elle arrivoit ſur le bord. Caſtruccio fit avancer ſon corps de réſerve, & cette troupe fraîche n'eut pas de peine à rompre des gens haraſſés, & à les renverſer dans le fleuve. La partie de la cavalerie Florentine qui n'étoit pas encore entamée, ſe voyant hors d'état de réſiſter à la cavalerie de Caſtruccio, auſſi bien qu'à ſon infanterie, qui ayant culbuté l'ennemi dans l'Arne venoit droit à elle, prit le parti de la fuite. Telle eſt la prévoyance & l'habileté que Caſtruccio fit briller dans ces trois batailles; c'eſt au moins ce que le Secrétaire nous en dit. Si cela n'eſt pas vrai, il faut convenir au-moins qu'il eſt bien inventé; & ce ſera encore le cas de dire avec

Ariſtote que la Fable eſt plus inſtructive que l'Hiſtoire.

A la campagne,
ce 2 Aout 1759.

LETTRE XI.

Rien n'eſt plus vrai: quoique *les Discours ſur Tite-Live*, *l'Art de la Guerre*, & *la vie de Caſtruccio* ayent été ſouvent imprimés, & qu'on les ait traduits en pluſieurs langues; quoique le Secrétaire ait donné mille preuves évidentes de ſon habileté dans la Science de la Guerre, on ne veut pas le regarder comme un auteur militaire. C'eſt une idée qu'on s'eſt miſe dans l'eſprit, qui s'y eſt enracinée, & que rien au monde n'eſt capable d'effacer. En vain demanderez-vous à ces gens-là, s'ils ont découvert, dans les ouvrages du Secrétaire, quelque faute, quelque bévue, la moindre mépriſe dans le détail des opérations; il vous répondront froidement qu'il n'eſt pas poſſible qu'un homme de robe

puiſſe être au fait de la Guerre, & en parler pertinemment. Vous ne ſauriez tirer d'eux d'autre réponſe. Entre les jugemens bizarres & ridicules que j'ai eu occaſion de lire à ce ſujet, il y en a deux qui m'ont un peu ſurpris, parce qu'ils viennent de perſonnes qui étoient obligées de penſer plus ſenſément que le commun des hommes.

L'un eſt de Brantôme, gentilhomme François qui vivoit ſur la fin du ſeizième ſiècle: il ne manquoit pas de littérature, & nous avons de lui des Mémoires qui ſont aſſez connus. Il met une différence infinie entre M. de Langeay & le Secrétaire de Florence: ſelon lui, l'un dans ſes écrits nous paroît auſſi bon capitaine qu'il l'étoit effectivement; l'autre ſe fait moquer de lui: il falloit, dit-il, que cet homme-là fût fou de vouloir écrire ſur un art où il n'entendoit rien: c'eſt comme ſi un philoſophe s'aviſoit de compoſer un traité de la Chaſſe (1).

(1) *Le livre qu'a fait M. de Langeay de l'art militaire, le fait connoître autrement capitaine, que ne fait Machiavel, qui eſt un grand abus de cet homme qui ne ſavoit ce que c'étoit de Guerre, & en aller faire & compoſer un livre,*

Admirez la ſolidité de ce jugement, vous qui ſavez que la plus grande partie du livre de M. de Langeay eſt copiée, preſque mot pour mot, de celui du Secrétaire.

L'autre jugement eſt du célèbre Chevalier Folard, dans ſon Commentaire ſur Polybe, où je ne ſais à quel propos il prend occaſion de faire un bel éloge du Secrétaire. Il dit que les Discours ſur Tite-Live ſont un ouvrage immortel; que la vie de Caſtruccio eſt une pièce merveilleuſe, qu'on y trouve des morceaux que l'homme du monde le plus conſommé dans l'Art militaire n'auroit pas mieux touchés. Et puis de tout cela il conclut que le Secrétaire eſt admirable en tout, excepté dans ſon livre de l'*Art de la Guerre*, où, dit-il, il n'a fait que traveſtir Végèce (1). Qui ſe ſeroit

comme ſi un philoſophe alloit écrire un livre de chaſſe.

(1) „Il y a très-peu de gens de guerre capables de tirer d'un fait hiſtorique les obſervations qu'on vient de lire dans ce paſſage de Machiavel, c'eſt tout ce que pourroit faire l'homme le plus conſommé dans le métier des armes . . . . . Les *Diſcours politiques & mi-*

feroit jamais attendu à une pareille conclusion? Ne voit-on pas dans tous les ouvrages du Secrétaire un parfait accord, tant dans la façon de penfer que dans le ftyle? Ne trouve-t-on pas, dans fon ouvrage fur la Guerre, toutes les maximes fondamentales pour armer les troupes, pour les ranger, pour les faire combattre, pour les loger; maximes qui la plupart font conformes aux idées de Folard? Ce livre eft-il autre chofe dans le fond qu'une répétition, une explication plus étendue de ce qu'il avoit eu occafion de dire ailleurs fur

„ *litaires* de cet auteur fur les Décades de Tite-„ Live font un ouvrage immortel: je le trouve „ digne de la curiofité des gens de guerre, & „ d'en être bien lu & médité. Sa vie de Caftruc-„ cio, un des plus grands capitaines de fon fiè-„ cle, quoique peu connu, n'eft pas moins ad-„ mirable: elle eft toute ornée de faits curieux, „ très-inftructifs, & pleins de réflexions & d'ob-„ fervations militaires que peu de gens favent „ faire; tant cet homme avoit le génie tourné au „ métier; hors un livre de Guerre de fa façon, „ qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur, quoi-„ qu'il ait pillé Végèce, qu'il a très-mal trave-„ fti, il eft admirable en tout." Tome I. *Obfervations fur la guerre d'Eryce.* Art. 3.

les matières relatives à l'Art de la Guerre? & de fait, ne renvoie-t-il pas souvent à ce qu'il a dit dans ses *Discours* sur tel ou tel détail particulier (1)? Que dirons-nous donc de cette belle conclusion? N'est-il pas vraisemblable que le chevalier Folard, brigadier des armées du roi de France, peu choqué de ce que le Secrétaire Florentin avoit dit sur la Guerre, quand il en avoit parlé par hazard, & comme par digression, n'a pu lui pardonner, dès qu'il a vu qu'il la réduisoit en systême, & qu'il en proposoit

(1) „Et si je ne vous avois pas parlé autre-„fois de ces machines, (de l'Artillerie), je m'é-„tendrois d'avantage; mais je me rapporte à ce „que j'en ai dit." Livre III. Le chapître 17 du second livre des Discours a pour titre: *quel cas on doit faire de l'Artillerie dans nos armées, & si l'opinion générale qu'on a de leur utilité, est vraie.* „Je crois m'être autrefois expliqué là-„dessus avec quelqu'un de vous, & d'avoir prou-„vé qu'il est presque impossible à un général d'é-„viter d'en venir à une action, quand il a en tê-„te un ennemi qui veut absolument combattre." *Art de la Guerre.* Livre IV. Le chapitre 10 du troisième Livre des *Discours* a pour titre: *qu'un général ne peut pas éviter d'en venir à une action, quand son ennemi la veut absolument &c.*

l'art par voie de maximes, & d'instructions?

Les hommes n'aiment pas ordinairement qu'un autre se mêle des choses qu'ils croient leur appartenir en propre, & quand cela arrive, ils en ont un dépit secret. C'est sans doute cette raison qui a porté quelques savans, contemporains du Secrétaire, à avancer que c'étoit un homme sans lettres. Comme il n'étoit point suppôt d'université ou de collège, & qu'il n'a jamais rien écrit, ni voulu écrire en Latin (1),

(1) *Franciscus Donius in opusculo, cui titulus*, Recueil de plusieurs dits notables de quelques illustres Florentins, au Sérénissime François de Médicis, Prince de Florence, *Kal. Martii 1561. Ms. in Archivio Donicorum nostræ urbis, hæc de Nicolao refert.* „ On raconte de Nico-„ las Machiavel que lorsqu'il entreprit d'écrire „ son admirable Histoire, il alloit, comme font „ plusieurs écrivains, chez ses amis, ses parens, „ & d'autres personnes éclairées, & leur en „ montroit quelques morceaux, pour qu'ils en „ jugeassent, & lui donnassent de bons avis sur ce „ qu'ils pouvoient y trouver de défectueux. „ Parmi le grand nombre de ceux qui la virent, „ & qui en furent contens, il y eut un homme

ce qui faisoit alors le caractère distinctif des savans, & comme le sceau de l'Érudition (1), on ne vouloit pas lui accorder le titre d'homme de lettres. D'ailleurs il étoit naturel que les grammairiens & les pédans dont l'Italie fourmilloit en ces temps-là, fussent ses ennemis jurés. Il disoit des

,, de beaucoup d'érudition qui, après avoir examiné la façon d'écrire ornée de comparaisons, ,, de similitudes, & d'exemples, le style net, nombreux, & harmonieux, loua le choix des expressions, la clarté des métaphores, la justesse ,, des allégories, & puis lui dit: il ne manque à ,, votre Histoire que d'être écrite en Latin. Nicolas, après avoir un peu réfléchi, répondit: ,, il y eut autrefois un roi, nommé, si je ne me ,, trompe, Agasicle, qui eut envie de s'appliquer à l'étude. Un de ses confidens lui ,, conseilla de se mettre sous la direction ,, du Sophiste Philophane. Non, répliqua le roi. ,, Je veux pour maître celui dont je suis fils. ,, Ainsi, mon cher Monsieur, je parlerai Florentin, & non Latin."

(1) Dans la préface du livre intitulé: *Angeli Mariæ Bandini collectio veterum aliquot monumentorum ad historiam præcipue litterariam pertinentium.* Page 40 de la même préface, on voit une lettre Latine de Machiavel, adressée à Alamanno Salviati.

choſes ſolides, & tous ces gens-là ne s'occupoient que de mots.

On peut dire que Paul Jove a été le chef de cette conjuration. Quoiqu'il ait, dans ſes Éloges, donné de grandes louanges à l'eſprit du Secrétaire, il dit qu'il n'avoit tout au plus qu'une très-médiocre connoiſſance de la langue Latine, & que de ſon propre aveu, Marcel Virgile, ſon ami intime, lui avoit fourni les fleurs Grecques & Latines dont il a orné ſes écrits (1): par ces fleurs Jove entend les exemples, & les autorités des anciens auteurs dont le Secrétaire pouvoit avoir beſoin pour étayer ſes ſentimens. Je me ſouviens qu'en Angleterre on diſoit la même choſe de Pope: on vouloit que Bolingbroke, dont il étoit

(1) *Quis non miretur in hoc Machiavello tantum valuiſſe naturam, ut in nullâ, vel certe mediocri Latinarum litterarum cognitione ad juſtam rectè ſcribendi facultatem pervenire potuerit? Conſtat enim, ſicut ipſe nobis fatebatur, a Marcello Virgilio, cujus & notarius & aſſecla publici muneris fuit, Græcæ atque Latinæ linguæ flores accepiſſe, quos ſcriptis ſuis inſereret.* In Elogiis. Nicolaus Machiavellus.

ami, lui eût fourni les matériaux de ſon poëme philoſophique qui a pour titre, *Eſſai ſur l'homme.* Il n'y a, ajoutoit-on, qu'à jeter un coup d'œil ſur cet ouvrage, pour être convaincu de la vérité du fait: point de liaiſon, point de rapport entre les différentes parties du poëme; preuve évidente que tout n'étoit pas de la même main, & que le philoſophe & le poëte étoient deux perſonnages différens. Mais dans le cas dont-il s'agit, il n'y a rien du tout de pareil: & prétendre que les exemples rapportés dans les Diſcours du Secrétaire lui ont été ſuggérés, c'eſt la même choſe que ſi on diſoit que les expériences du Priſme ſur lesquelles raiſonne Newton, lui ont été fournies par un autre. Les Diſcours ſur Tite-Live ne ſont pas un recueil d'exemples, un pré fleuri, comme eſt le livre ſur la Guerre que nous avons ſous le nom de Valtour, & comme ſont tant d'autres ouvrages, même renommés, qui traitent d'autres matières. Tout y eſt bien lié & bien uni; l'ordre & l'accord en ſont juſtes: il raconte & raiſonne en même temps, & les conſéquences naiſſent des

faits, comme les branches partent du tronc. Son ſtyle vif, ſerré, & précis fait bien voir qu'il avoit non-ſeulement étudié les anciens auteurs, mais qu'il les poſſédoit parfaitement, & s'étoit approprié ce que les meilleurs d'entr'eux avoient de plus ſolide, & de mieux penſé. Je ne voudrois pourtant pas nier que le Secrétaire n'eût tiré quelques lumières, & quelques ſecours de ſon ami Marcel: il le confeſſe lui-même avec franchiſe, *ingenui pudoris eſt fateri, per quos profeceris*. Mais je dirai auſſi que l'autorité de Paul Jove n'eſt pas d'un grand poids. Outre que c'étoit un des plus ſecs diſcoureurs de ſon temps, tout le monde ſait le fonds qu'on doit faire ſur ſes hiſtoires. Écrivain gagé, il tiroit contribution de toutes les cours. S'il n'avoit pas l'effronterie de l'Arétin, au moins en avoit-il le caractère; & il étoit ſi bien connu qu'on ne le croyoit pas, lors même qu'il lui arrivoit de dire la vérité (1). J'ai l'honneur d'être &c.

A la campagne,
ce 5 *Août* 1759.

(1) *Hiſtoire* de M. de Thou. Livre XI.

LETTRE XII.

Vous avez raiſon, & l'on pourroit avec juſtice appliquer au Secrétaire ce que Cicéron dit de Lucullus, qu'il paſſa ſa jeuneſſe dans les emplois civils, & qu'étant parti de Rome ſans aucune connoiſſance de la Guerre, il profita ſi bien de ſes lectures, & des entretiens qu'il eut avec des gens habiles, qu'il arriva en Aſie capitaine parfait. L'application ſeroit d'autant plus juſte que comme la gloire de Lucullus fut éclipſée par la maligne adreſſe du général qui lui ſuccéda dans cette guerre d'Aſie, celle du Secrétaire fut obſcurcie par l'envie de ceux qui écrivirent après lui ſur l'Art militaire. Mais, malgré cela, les gens éclairés eſtimeront-toujours ſon habileté & ſes talens: ils verront, comme je vous l'ai déjà écrit dans une de mes Lettres, que par la force de ſon eſprit il avoit pénétré toute la profondeur de la ſcience de la Guerre. Il remonte aux principes fondamentaux de cette ſcience; par ſes régle-

mens & ses dispositions il inspire la valeur; & il l'entretient par de continuels exercices; il entre dans les détails de la discipline & de la Jurisprudence militaire à un point qui prouve combien il connoissoit le cœur humain.

Son but étoit de faire de la Guerre, ce qu'il dit avec tant de raison qu'on devroit faire des états pour les maintenir, c'est à dire qu'il faudroit les ramener à leurs principes. La Guerre est fille de la violence: il vouloit donc qu'on la fît avec cette vivacité, & cette ardeur que demande son origine, dont elle s'étoit trop écartée. Peu de temps avant lui, on avoit vu entre les Florentins & les Vénitiens l'action de Castracaro, qui dura une demi-journée, & où il ne périt personne, toute la perte se réduisant à quelques chevaux blessés (1). Les guerres, dit-il, ont tellement dégénéré qu'on les entreprend sans crainte, qu'on les fait sans risque, & qu'on les termine sans dommage (2). Mais les dispositions

(1) *Histoires*, Livre VII.
(2) Ibid. Livre V.

du Secrétaire ſont bien différentes: elles tendent toutes à ce que les armées ſe joignent, s'attaquent de front, & en viennent aux mains; en ſorte que la mêlée ſoit plus vigoureuſe, & l'affaire plus déciſive. Auſſi cette méthode a-t-elle été, de tout temps, ſuivie par ceux qui s'y entendoient le mieux. Si vous remontez aux ſiècles les plus reculés, vous verrez qu'Homère, qu'on peut regarder comme un grand maître dans l'Art de la Guerre, fait peu de cas des peuples qui ne ſe ſervant que de l'arc, combattoient toujours de loin; qu'il exalte au contraire ceux qui armés de piques, s'approchoient de l'ennemi, & oſoient le regarder en face (1). Vous pourrez vous rappeller qu'Idomenée, qui manioit ſi bien le javelot (2), ſe ſeroit cru déshonoré ſi on avoit pu penſer qu'il étoit du nombre des archers, qui lâches & timides n'empoignent jamais le fer, & ſe contentent d'abandonner au gré des vents les coups qu'ils veu-

(1) *Iliade*, Chant. XIII.

(2) Δερίκλυτος.

lent porter (1). La maxime essentielle de Cyrus pour rendre les Perses maîtres de l'Asie, fut de quitter l'arc & les flèches, & de s'armer de la cuirasse, du bouclier, & du cimeterre: son but étoit de les obliger à joindre l'ennemi, & à combattre corps à corps, fortement persuadé que tous les frondeurs de l'univers n'étoient pas en état de faire tête à une troupe de gens bien armés (2). Écoutez Lucain:

Ensis habet vires, & gens quæcumque virorum est,
Bella gerit gladiis (3).

Les Grecs & les Romains avoient des troupes armées pesamment, & d'autres armées à la légère. Cette diversité faisoit que les unes pouvoient combattre de près, & les autres de loin, voici comment. Dès que les archers, ou *Vélites*, qui marchoient à la tête de l'armée, avoient fait leur décharge, ils se retiroient sur quelque hauteur,

(1) ἀ γὰρ ἴω
Ἀνδρῶν δυσμενέων ἑκὰς ἱστάμενοι πολεμίζειν.
(2) Voyez la *Cyropédie*. Livre II. & VII.
(3) Livre VIII.

ou plus ordinairement derrière ceux qui avoient les armes pesantes, en coulant par les ouvertures, ou intervalles qui étoient entre les différentes divisions des légions, ou de la phalange: ces derniers fondoient alors sur l'ennemi, qu'ils serroient vigoureusement, & décidoient du succès de l'action. Aujourd'hui le même homme porte des armes pesantes, & des armes légères: il est armé légèrement par rapport à son fusil; & l'on peut dire qu'en tant qu'il se sert de la bayonnette au bout du fusil, il est armé pesamment. Mais il y a peu d'occasions où l'on fasse usage de cette dernière arme: dans les batailles qu'on donne de nos jours, c'est l'arme légère, ou le fusil, qui fait tout, & l'on n'en vient presque jamais à ce qu'on appelle l'arme blanche: après avoir fait feu une journée entière, une armée cède le champ de bataille, & se retire presque sans avoir vu l'ennemi. La manière de combattre du Secrétaire est bien différente de celle-là, & bien plus conforme aux vrais principes. Elle s'accorde parfaitement avec les instructions que donne Montécuculi, qui de tous les auteurs

modernes eſt peut-être celui qui a le mieux parlé de la Guerre. Voici les termes précis dont ſe ſert ce grand homme au commencement de ſes Mémoires; & qui dans un beſoin pourroient ſervir de commentaire au Secrétaire: »La fin des armes »offenſives eſt d'attaquer l'ennemi, & de »le battre inceſſamment, depuis qu'on le »découvre juſqu'à ce qu'on l'ait entière»ment défait, & forcé d'abandonner la cam»pagne: à meſure qu'on s'en approche, la »tempête des coups doit redoubler; d'abord »de loin avec le canon, enſuite de plus »près avec le mousquet, & ſucceſſivement »avec les carabines, les piſtolets, les lan»ces, les épées, & par le choc même des »troupes (1)." En un mot, le Secrétaire voudroit que l'action fût vive & de peu de durée, juſtement comme l'étoient les actions & les guerres des Romains.

Je vous embraſſe de loin, & comme je puis. J'ai l'honneur &c.

A la campagne,
ce 9 Août 1759.

(1) Livre I. Chap. 1.

LETTRE XIII.

J'en tombe d'accord, on doit du respect à l'Artillerie: & vous vous souvenez de ce fameux capitaine qui s'inclinoit toutes les fois qu'il voyoit mettre le feu au canon des ennemis, en disant qu'un coup de canon méritoit bien une révérence. Les immenses équipages d'artillerie que Charles VIII traînoit à l'expédition de Naples, furent un objet de surprise pour les Italiens, qui jusqu'alors n'avoient vu rien d'approchant, & à la bataille de Fornoue ils jetèrent la frayeur dans le cœur des Stradiots, la meilleure troupe que l'on connût alors en Italie (1). On ne parloit que de la force & de l'effet terrible de ces armes: on se rappelloit que c'étoit à elles que les Vénitiens devoient la victoire qu'ils remportèrent à Chioggia sur les Génois, & le Turc les avantages qu'il avoit eus sur le Soudan, & sur le Sophi; enfin

(1) *Mémoires*, de Comines. Livre VIII. Chap. 5.

qu'à peu près dans le même temps elles avoient été le principal inſtrument de la conquête du nouveau Monde. On fit donc un cas très-particulier de l'Artillerie; on ſe figura que tout l'Art de la Guerre s'y réduiroit, & qu'on ne ſe battroit plus à l'avenir que de loin. On s'imagina que ces bouches de feu produiroient dans l'Art militaire le même effet que l'Algèbre produiſit depuis dans les Mathématiques, d'où quelques-uns ont voulu bannir la Synthèſe, & réduire tout à la ſcience des Calculs.

Le Secrétaire fut le premier qui oſa élever la voix contre l'Artillerie. Il fit voir, contre l'opinion commune, que ce n'eſt pas elle qui décide abſolument de la victoire; que malgré ſa violence on pouvoit encore, dans les combats, obſerver la méthode des anciens: il donna, en un mot, la ſolution de la difficulté que vous me propoſez. Vous n'avez pas oublié que dans ſon ordre de bataille les mouſquetaires, & la cavalerie légère ſont ſur les ailes de l'armée. Ce ſont eux qui engagent l'action, & ils vont droit à l'artillerie ennemie, pour l'attaquer. Alors de deux choſes l'une: ou

l'ennemi plie, & on s'empare de ſon canon; ou il veut le ſoutenir, & il faut qu'il marche en avant, mouvement qui rend ſes batteries inutiles. Il n'y a point de meilleur remède contre l'artillerie que de la prévenir, & de la mettre hors d'état de tirer. Ce n'eſt pas même une manœuvre bien difficile, il n'y a qu'à l'exécuter vivement, & avec intrépidité. Mais, dira-t-on, il en coûte bien des têtes. La guerre ne ſe fait pas ſans effuſion de ſang: ce n'eſt pas une perte particulière qui doit faire impreſſion ſur l'eſprit du chef, ni ſur l'armée; c'eſt la perte générale qui ſeule eſt à craindre. D'ailleurs les batteries ne jouent pas toujours comme on veut, & leurs effets ne ſont pas ſi terribles qu'on le prétend. Si l'on pointe le canon trop haut, le boulet vous paſſe par deſſus la tête: ſi on le pointe trop bas, il ne vient pas juſqu'à vous; le plus petit rideau, la moindre inégalité de terrain vous en garantit. Ces réflexions doivent inſpirer aux ſoldats plus de confiance & de fermeté que le ſecret que donna un certain auteur, lorſque l'on commença à faire un grand uſage de l'ar-

l'Artillerie, & que, pour ainsi dire, elle vint à la mode. Il préscrit gravement comme un excellent préservatif contre le canon, de boucher avec de la cire les oreilles des soldats, en imitant ainsi Ulysse dans la précaution qu'il prit contre le chant des Sirènes (1). Mais sans badiner sur une matière si sérieuse, c'est uniquement la nouveauté de ces machines, le bruit qu'elles font quand on les tire, & non le dommage qu'elles causent, qui les a rendues si redoutables, & qui a occasionné ces victoires qu'on leur attribue. Si donc aujourd'hui on ne voit plus tant d'actions d'éclat ni tant de preuves de valeur, c'est moins à l'Artillerie qu'il faut s'en prendre qu'à la

(1) *Si timetur, ne ob nimium machinarum & gementium strepitum milites magno afficiantur terrore: qua ex re & animi & corporis vires amittant: consilium salubre est, ut militum aures aliqua obturentur materia: & sic absque metu ullo ad prælium attenti erunt; neque vulneratorum gemitus, neque machinarum strepitus exaudientur, quibus milites terrore affici possunt. Nec hodie hoc inutile erit consilium contra Teutones, qui magno pilulariorum numero utuntur.* Clarissimi viri, Jacobi Purliliarum Comitis Lib. pag. 21.

mauvaiſe conduite des généraux, ou à la foibleſſe des armées (1).

On pourroit même ajouter que, quoique les Romains euſſent des armes de trait, & des machines, qui dans leurs armées tenoient lieu d'armes à feu, & d'Artillerie, ils ne laiſſoient pas de ſe battre de près, & d'en venir aux mains. Mais c'étoient des Romains, c'étoit l'élite de la nation. Avant d'être reçus, & inſcrits au nombre des ſoldats, ils faiſoient l'apprentiſſage le plus rude; la crainte des châtimens les plus ſévères, & la religion des ſermens les retenoient dans leur devoir; les récompenſes, & le point d'honneur le plus délicat les excitoient à ſe diſtinguer; dans leurs cœurs habitoit cette intrépidité qui eſt le fruit de la ſcience, & cette opiniâtreté vertueuſe que ſuit la victoire. Il n'en eſt pas de même parmi nous. Nos nombreuſes armées ne ſont ordinairement compoſées que de la lie du peuple, de jeunes gens qui n'ont encore ni force ni courage; de déſerteurs ſouillés de ces vices qui déshonorent la pro-

(1) *Diſcours.* Livre II. Chap. 16. *Art de la Guerre.* Livre III.

ſeſſion militaire. Que devoient donc faire les Romains? Fondre vigoureuſement ſur l'ennemi, croire ne pas combattre tant qu'ils ne ſe ſervoient que de flèches & de machines à tirer, ainſi que le fit Veſpaſien pour s'oppoſer aux ſorties des Juifs à Jotapata qu'il vouloit prendre par famine (1). Que doivent au contraire faire nos généraux? Ce que dit un habile François, & ce qu'on fait effectivement: il ne faut rien attendre de la valeur du ſoldat, & mettre toute ſa confiance dans l'Artillerie (2).

Je ne ſais ſi vous ſerez perſuadé de la vérité de ce que je viens de vous dire contre une arme qu'on regarde comme le langage des Rois, & comme leur dernière raiſon. Ce que je ſais, c'eſt que je ne ſaurois aſſez vous exprimer combien je ſuis &c.

A la campagne,
ce 3 Août 1759.

(1) Joſeph. *Guerre des Juifs.* Livre III. Chap. 8.

(2) Le Comte de Beauſobre, *Tableau militaire des Grecs.* Art. 20. Tome II de ſes Commentaires *ſur la défenſe des places d'Æneas le Tacticien.*

LETTRE XIV.

Si j'ai tardé quelques jours à répondre à votre dernière lettre, c'eſt qu'il m'a fallu pour cela attendre le retour d'un exprès que j'avois envoyé à la ville. Vous me demandez des explications ſur deux choſes, ſur la force des machines de guerre des Anciens, & ſur l'uſage qu'ils en faiſoient. Vous n'avez pas grande idée de leur force; & vous croyez qu'ils ne s'en ſervoient que pour la défenſe de leur camp. Sur ce principe il vous paroît que c'eſt avec peu de fondement que j'ai avancé qu'on pouvoit rétablir l'ordre de bataille des Anciens, & que j'ai allégué pour raiſon qu'ils avoient dans leurs armées des machines qui leur tenoient lieu d'Artillerie. Vous prétendez qu'on ne ſauroit faire aucune comparaiſon entre leurs Catapultes, ou leurs Baliſtes, & nos canons; qu'attendu la violence de nos armes à feu, & l'uſage que nous en faiſons, la manière de faire la guerre eſt changée, ſi non en tout, au-

moins pour la plupart des opérations. Pour répondre à vos objections, il falloit quelque chose de plus que des conjectures; il falloit des autorités au-dessus de toute exception. M'étant souvenu qu'autrefois, à mesure que je lisois quelque chose sur ce sujet, je le couchois par écrit, j'ai envoyé chercher mon Recueil; & c'est armé de ces autorités que je citerai en note, que je viens vous défier au combat.

Pour ce qui regarde la force des machines de guerre des Anciens, je n'appuyerai pas sur les passages des poëtes, qui en disent des choses extraordinaires. Vous auriez raison de récuser leur témoignage, & je ne pourrois les regarder, que comme les mousquetaires ou les *Vélites*, qui ne décident point de la victoire, & n'y contribuent même que fort peu. Mais on doit faire fond sur le témoignage des historiens, & des écrivains les plus graves; qui sont exprès, uniformes, & décisifs sur le carnage, & la destruction que causoient les Catapultes & les Balistes. Et certainement un homme sensé ne sauroit révoquer en doute la force de ces machines,

quand il ſonge qu'elles étoient pointées contre des ſoldats bien autrement armés que ne le ſont les nôtres, & contre des murailles bâties par des nations qui ſe propoſoient l'éternité dans tous leurs ouvrages. Ils parloient des effets de leurs machines, comme nous parlons de ceux du canon, & ſe plaignoient de leur invention, comme nous nous plaignons de celle des armes à feu. L'Arioſte ne fait que répéter ce que diſoit le peuple, quand il vit les premiers eſſais du canon, que le courage & l'audace ſont déſormais inutiles à la guerre (1). C'eſt ce qu'avoit déjà dit Archidame, fils d'Agéſilas, en voyant la Catapulte nouvellement apportée de Sicile: juſte ciel, s'écria-t-il, la valeur ſera donc déſormais inutile aux hommes (2). La vérité eſt que ces machines jouoient avec un fracas terri-

(1) *Non più la gagliardia, non più l'ardire*
Per te può in campo al paragon venire.

(2) Ἀρχίδαμος ὁ Ἀγησιλάου καταπελτικὸν ἰδὼν βέλος τότε πρῶτον ἐκ Σικελίας κομισθὲν, ἀνεβόησεν, Ὦ Ἡράκλεις, ἀπόλωλεν ἀνδρὸς ἀρετή. Plut. *Apophthegm. regum ac imperatorum.*

bles (1): leurs tirs & leurs coups étoient & plus fréquens, & plus justes, & plus sûrs que ne le sont ceux de notre artillerie (2). L'arc & l'arbalête ont le même avantage sur l'arquebuse; & c'est pour cette raison que M. de Langeay auroit voulu conserver les arbalétriers, dont effectivement l'arme subsistoit encore au seizième siècle (3). Ces machines lançoient fort loin des pierres d'un poids incroyable, & bien supérieures même aux boulets énormes des Turcs (4). Pour amortir leur violence, &

(1) *Nam balistæ quoque & scorpiones tela cum sono expellunt.* Seneca, Natural. Quæst. Lib. II.

Τῶν μὲν ὀργάνων φοβερώτερος ὁ ῥοῖζος, τῶν δὲ βαλλομένων τ' ἦν ὁ ψόφος. Joseph. *de Bello Judaico.* Lib. III. Cap. 7.

(2) Folard, *de l'attaque & de la défense des places des Anciens.* Part. I. Art. 17 & 19.

(3) *Instructions sur le fait de la Guerre.* Lib. I. Chap. 4.

(4) *Ita eam* (Heliopolim) *ciliciis, & coriis crudis confirmavit* (Epimachus, Demetrii architectus), *ut non posset pati plagam lapidis balista immissi pondo 360.* Vitruv. Lib. X. Cap. 22. ὧν (ὀργάνων) τινὰ μὲν ἐβάτταζε λίθους ἐκ ἐλάττους δέ-

l'effet de leurs coups, il n'y avoit point d'autre remède que des sacs de laine; moyen qu'on emploie encore aujourd'hui pour affoiblir l'effort du canon (1). Elles détruisoient les angles des tours, faisoient

καὶ ταλάντων. Polyb. Lib. VIII, parlant des machines d'Archimède. Plutarque dit la même chose dans la vie de Marcellus, & se fonde sur l'autorité de Polybe. Le poids des *talens* étoit différent; le moindre étoit de 125 livres, suivant Dacier, dans sa note sur ce passage de Plutarque: Ὅτι ὁ Σύλλας ἐκ καταπελτῶν ἀνὰ εἴκοσιν ὁμῦ μολιβδαίνας βαρυτάτας ἀφιέντων, ἔκτεινε πολλὰς, καὶ τὸν πύργον Ἀρχελάϋ κατέσεισε, καὶ δυσάρμοστον ἐποίησε. Appian. Alex. *de bellis Mithrid. Scorpio genus tormenti, quem Onagrum sermo vulgaris appellat, e regione contra hostium aciem densam locatus, lapidem contorsit ingentem; qui licet humo frustra illisus est, visus tamen ita eos metu exanimavit, ut stupore spectaculi novi cedentes e medio abire tentarent.* Amm. Marcell. Lib. XXXI. C. 15.

(1) Τοὺς δ' ἐκ τῶν πετροβόλων φερομένους λίθους δεχόμενοι (οἱ Τύριοι) μαλακαῖς τισι, καὶ συνενδιδόσαις κατασκευαῖς, ἐπράϋνον τὴν ἐκ τῆς ὀργανικῆς βίας δύναμιν. Diod. Sicul Lib. XVII.

Βύρσας καὶ διπλὰς διφθέρας πεφυκομένας καταβάπτοντες, εἰς ταύτας ἀπεδέχοντο τὰς ἀπὸ τῶν πετροβόλων πληγὰς, καὶ μαλακῆς τῆς ἐνδόσεως γινομένης, ἐξελύετο τῶν φερομένων πετρῶν ἡ βία. Id. Ibid.

ſauter les créneaux des murailles (1), & renverſoient les tours mêmes, qui faiſoient la principale défenſe des villes (2). Rien ne pouvoit leur réſiſter, dit Végèce: ſemblables à la foudre, elles briſoient & écraſoient tout ce qu'elles rencontroient (3).

(1) Ἥτε γὰρ τῶν ὀξυβελῶν, καὶ καταπελτῶν βία πολλὰς ἅμα διήλαυνε, καὶ τῶν ὑπὸ τῆς μηχανῆς ἀφιεμένων πετρῶν ὁ ῥοῖζος, ἐπάλξεις τε ἀπέσυρε, καὶ γωνίας ἀπέῤῥυπτε πύργων. Joſephus, *de Bello Jud.* Lib. III. Cap 3.

(2) *Ita corona circumdata pugnatum eſt aliquamdiu vehementiſſime, ſimulque baliſta miſſa a noſtris turrim dejecit: qua adverſariorum, qui in ea turre fuerant, quinque dejecti ſunt, & puer qui baliſtam ſolitus erat obſervare.* De Bello Hiſpan.

(3) *Onager autem dirigit lapides, ſed pro nervorum craſſitudine, & magnitudine ſaxorum, pondera jaculatur. Nam quanto amplior fuerit, tanto majora ſaxa fulminis more contorquet.* Veget. *de re milit.* Lib. IV. Cap. 21.

Baliſtæ vero & Onagri, ſi a peritis diligentiſſime temperentur, univerſa præcedunt, a quibus nec virtus ulla, nec munimina poſſunt defendere bellatores. Nam more fulminis, quiquid percuſſerint, aut diſſolvere, aut irrumpere conſueverunt. Id. ibid Cap. 29.

Nous avons eu de nos jours des personnes consommées dans l'Art de la Guerre, qui au lieu de nos mortiers auroient voulu rétablir l'usage des anciennes Balistes. Ils croyoient, qu'outre que la construction en seroit plus facile, & les frais du transport moins grands, elles produiroient un effet aussi terrible que celui des mortiers. C'étoit l'idée du chevalier Folard, qui avoit fait construire en petit des machines semblables à celles des anciens, & avoit fait avec elles divers essais (1). J'ai moi-même ouï dire au Comte de Saxe, qui avoit consacré tout le cours de sa glorieuse vie à l'étude de la Guerre, qu'il étoit assez de ce sentiment.

Ne vous parois-je pas avoir passablement prouvé la première partie de ma proposition, pour me servir des termes ordinaires? & n'êtes-vous pas persuadé que le jet d'une baliste, ou d'une catapulte, mérite aussi un coup de chapeau? Passons à présent à la seconde partie, c'est-à-dire à l'usage que les anciens faisoient de leurs

(1) *Traité de l'attaque & de la défense des places des Anciens.* Part. I. Art. 29.

machines. Montécuculi, qui ne possédoit pas moins les Belles-Lettres que la Science de la Guerre, nous dit (1) que dans l'ancienne milice des Lacédémoniens, & des Macédoniens, les machines de guerre, qui étoient l'Artillerie de ce temps-là, étoient réparties entre les phalanges. C'est de quoi mon Recueil ne me fournit d'autre exemple que celui de Maccanidas, tyran de Sparte, qui marchant à Mantinée contre Philopémen, traînoit après lui une grande quantité de machines & de munitions. Dans la bataille, il plaça les machines au front de l'armée dans les intervalles, de la même manière que nous plaçons les pièces de campagne (2). Mais pour ce qui regarde les Romains, Végèce nous apprend que dans chaque Légion il y avoit un Onagre, ou une Baliste par cohorte, & par Centurie une Carrobaliste ou une Catapulte, comme de nos jours chaque ba-

(1) *Mémoires*. Livre I. Chap. 2.

(2) Ἐπὶ δὲ τούτοις ζεύγη πλῆθος ὀργάνων, καὶ βελῶν κομίζοντα καταπελτικῶν. Polyb. Lib. XI. c 3.

Τοὺς δὲ καταπέλτας πρὸ πάσης ἐπέστησε τῆς δυνάμεως ἐν διαστήμασιν. Id. ibid. paulo post.

taillon a ses pièces de campagne. La carrobaliste étoit tirée par des mulets, & l'on assignoit onze hommes pour la servir, c'est à dire, pour la charger & la pointer. Ils s'en servoient, dit encore Végèce, non seulement pour la défense de leur camp, mais encore pour attaquer l'ennemi en plate campagne (1): on les plaçoit pour l'ordinaire derrière les corps armés pesamment,

(1) *Legio autem non tantum militum numero, sed etiam genere ferramentorum vincere consuevit. Primum omnium instruitur jaculis, quæ nullæ loricæ, nulla possunt scuta sufferre. Nam per singulas centurias singulas carrobalistas habere consuevit, quibus muli ad trahendum, & singula contubernia ad armandum vel dirigendum, hoc est undecim homines deputantur. Nam hæ, quanto majores fuerint, tanto longius ac fortius tela jaculantur. Non solum autem castra defendunt, verum etiam in campo post aciem gravis armaturæ ponuntur. Ad quarum impetum nec equites loricati, nec pedites scutati possunt obstare. In una autem legione quinquaginta quinque carrobalistæ esse solent: item decem Onagri, hoc est singuli per singulas cohortes.* Veget. de re milit. Lib. II. Cap. 25. *In quarta acie ponebantur interdum carrobalistæ, manubalistarii, fundibulatores, funditores.* Id. Lib. III. Cap. 14.

par dessus la tête desquels elles faisoient leur décharge sur l'ennemi: mais on leur faisoit aussi changer de place selon les circonstances, ou l'assiette des lieux. Tantôt on les établissoit sur quelque hauteur qui dominoit la campagne, afin qu'elles jouassent mieux, & que les coups portassent moins à faux; c'est ce qui se vit à cette fameuse journée qui décida de l'Empire entre Othon & Vitellius (1); tantôt dans des espèces de redoutes sur les ailes de l'armée, pour la flanquer, & la mettre à couvert d'un ennemi supérieur en nombre. C'est la conduite que nous voyons que Jules-César tint dans les Gaules. Il s'empara d'une colline dont la pente étoit assez douce, & comme il avoit en tête une nombreuse armée de Gaulois qui pouvoient facilement l'entourer, il fit, à droite & à gauche de la colline, creuser obliquement deux fossés, à l'extrémité desquels il construisit de petits forts,

(1) *Namque Vitelliani tormenta in aggerem viæ contulerant, ut tela vacuo atque aperto excuterentur, dispersa primo, & arbustis sine hostium noxa illisa. Magnitudine eximia quintæ decimæ legionis balista.* Tacit. Histor. Lib. III.

où il plaça ses machines de guerre. Ayant ainsi assuré les flancs de son armée, il présenta la bataille aux Gaulois, qui la refusèrent (1). Nous trouvons aussi qu'Arrian plaça ses machines de guerre sur deux hauteurs où appuyoient les ailes de son armée, & qu'il en mit une partie derrière les légions campées entre ces deux hauteurs. Par cette disposition il se trouva en état de résister à cette multitude effroyable d'Alains qui vouloient envahir la Cappadoce, dont l'empereur Adrien lui avoit donné le gouvernement (2). Ainsi c'étoit conformément aux vues du général, & selon les besoins de l'armée, que l'on plaçoit les catapultes & les balistes, de la même manière que l'on

(1) *Ab utroque latere ejus collis transversam fossam obduxit circiter passuum CD, & ad extremas fossas castella constituit, ibique tormenta collocavit: ne, quum aciem instruxisset, hostes, quod tantum multitudine poterant, a lateribus suos pugnantes circumvenire possent,* De Bello Gall. Lib. II.

(2) Μηχαναὶ δὲ ἐφεστηκέτωσαν τῷ κέρατι ἑκατέρῳ, ὡς ποβλωτάτῳ προσιόντων τῶν πολεμίων ἐξακοντίζειν, καὶ κατόπιν τῆς πάσης φάλαγγος. Arrianus, in acie contra Alanos.

établit aujourd'hui les batteries. On en garnissoit surtout les postes d'où l'on pouvoit le plus incommoder l'ennemi, & qui étoient le moins sujets à être forcés. Les grands quartiers de pierre qu'elles lançoient, mettoient l'ennemi en désordre, renversoient quelquefois des files entières, faisoient un carnage horrible, brisoient tout ce qu'elles rencontroient (1). Il n'y avoit point de remède plus sûr pour s'en garantir, que de combattre de près, & main à main, sans leur donner le temps de jouer, & c'est ainsi que se conduisit Philopémen contre Maccanidas (2); ou bien de les attaquer avec vigueur, & de s'en emparer.

(1) Ἀνδρῶν μὲν γὰρ ἐκ ὅτως ἰσχυρὸν σίφος, ὃ μὴ μέχρις ἐσχάτης ῥώννυται φάλαγγος βίᾳ τε καὶ μεγέθει τοῦ λίθου. Josephus, *de Bello Jud.* Lib. III. Cap. 7.

(2) Ὁ δὲ Φιλοποίμην θεασάμενος αὐτοῦ τὴν ἐπιβολὴν, ὅτι τοῖς καταπέλταις ἐπενόει βαλὼν εἰς τὰς σπείρας τῶν φαλαγγιτῶν τραυματίζειν τὰς ἄνδρας καὶ θόρυβον ἐμποιεῖν τοῖς ὅλοις, ἐκέτι χρόνον ἔδωκεν ἐδ' ἀναστροφὴν, ἀλλὰ διὰ τῶν Ταραντίνων ἐνεργῶς ἐχρῆτο τῇ καταρχῇ τοῦ κινδύνου κατὰ τὰς περὶ τὸ Ποσειδιον τόπους, ὄντας ἐπιπέδους, καὶ πρὸς ἱππικὴν εὐφυεῖς χρείαν. Polyb. Lib. XI. Cap. 3.

En effet, comme nous nous rendons quelquefois maîtres du canon de l'ennemi, ou que nous l'enclouons, les anciens alloient avec intrépidité couper les cordes, déranger les reſſorts, gâter les pièces dont étoient compoſées ces machines qui leur cauſoient un ſi grand dommage (1).

Ce n'étoit pas ſeulement dans les batailles que les anciens faiſoient de leurs machines le même uſage que nous faiſons de notre Artillerie; ils s'en ſervoient dans les autres opérations de la guerre. Ils en formoient des batteries, pour ruiner les travaux de l'ennemi, ou pour ſoutenir les leurs. On pourroit preſque dire, qu'ils ſe canonnoient l'un l'autre (2). Ils battoient

(1) *Magnitudine eximia quintæ decimæ legionis baliſta ingentibus ſaxis hoſtilem aciem proruebat: lateque cladem intuliſſet, ni duo milites præclarum ſacinus auſi, arreptis e ſtrage ſcutis, ignorati vincla, ac libramenta tormentorum abſcidiſſent.* Tacit. Hiſt. Lib. III.

(2) Μετὰ δε ταῦτα οἱ μὲν Τύριοι τὴν αὔξησιν τοῦ χώματος εὐλαβηθέντες ἐπλήρωσαν πολλὰ τῶν ἐλαττόνων σκαφῶν ὀξυβελῶν τε, καὶ καταπελτῶν, καὶ τοξοτῶν, καὶ σφενδονητῶν ἀνδρῶν· καὶ προσπλεύσαντες τοῖς ἐργα-

toient l'ennemi de loin; ils lui coupoient l'eau, & le réduisoient à la dernière né-

ζομένοις τὸ χῶμα, πολλὰς μὲν κατέτρωσαν, ὀλίγους δὲ ἀπέκτειναν. Diod. Sicul. Lib. XVII. Καὶ τοῖς μὲν ἐλάττοσιν ὀξυβελέσι καὶ μακρὰν φερομένοις ἀνεῖργε (ὁ Δημήτριος) τὰς ἐργαζομένους τὸ παρὰ τὸν λιμένα τεῖχος. Id. Lib. XX. *Contra hæc Pompejus naves magnas onerarias, quas in portu Brundusino deprehenderat, adornabat. Ibi turres cum ternis tabulatis erigebat, easque multis tormentis & omni genere telorum completas ad opera Cæsaris appellebat, ut rates perrumperet, atque opera disturbaret. Sic quotidie utrimque eminus, fundis, sagittis, reliquisque telis pugnabatur.* Cæsar, de Bello Civili. Lib. I. *In his cum legio Cæsaris nona præsidium quoddam occupavisset, & munire cœpisset, huic loco propinquum & contrarium collem Pompeius occupavit, nostrosque opere prohibere cœpit. Et quum una ex parte prope æquum aditum haberet, primum sagittariis, funditoribusque circumjectis, postea levis armaturæ magna multitudine missa, tormentisque prolatis, munitiones impediebat.* Id. ibid. Lib. III. *Musculus ex turri lateritia a nostris telis, tormentisque defenditur, hostesque ex muro ac turribus submoventur, non datur libera muri defendendi facultas.* Id. ibid. Lib. II.

Τριχῇ δὲ διατάξας (ὁ Τίτος) τὴν στρατιὰν πρὸς τὰ ἔργα, μέσους ἵστησι τῶν χωμάτων τούς τε ἀκοντιστὰς καὶ τοξότας, καὶ πρὸ τούτων τὰς ὀξυβελεῖς καὶ καταπέλτας, καὶ τὰς λιθοβόλους μηχανὰς, ὡς τάς τε ἐκδρομὰς

cessité (1). Vouloient-ils s'emparer d'une hauteur, d'une digue que l'ennemi occupoit? Ils la faisoient d'abord balayer par les gens de trait, par les frondeurs, & par les machines, qui renversoient tout ce qui osoit se présenter (2).

ἐιργειν τῶν πολεμίων ἐπὶ τὰ ἔργα, καὶ τὰς ἀπὸ τοῦ τείχους κωλύειν πειρωμένας. Josephus, *de Bello Jud.* Lib. 5. Cap. 6.

(1) *Extruitur agger in altitudine pedum LX. collocatur in ea turris X tabulatorum. Ex ea, quum tela jacerentur ad fontis aditus, nec sine periculo possent adaquari oppidani, non tantum pecora atque jumenta, sed etiam magna hominum multitudo siti consumebatur.* Cæsar, de Bello Gallico. Lib. VIII.

(2) *Sejo Tuberoni legato tradit (Germanicus) equitem, campumque; peditum aciem ita instruxit, ut pars æquo in sylvam aditu incederet, pars objectum aggerem eniteretur. Quod arduum sibi, cetera legatis permisit. Quibus plana evenerant, facile inrumpere, queis impugnandus agger, ut si murum succederent, gravibus superne ictibus conflictabantur, Sensit Dux imparem cominus pugnam, remotisque paulum legionibus, funditores, libratoresque excutere tela, & proturbare hostem jubet. Missæ e tormentis hastæ, quantoque conspicui magis propugnatores, tanto pluribus vulneribus dejecti.* Tacit. Annal. Lib. II.

Ils se servoient aussi, dans l'occasion, de leurs machines de guerre pour battre de loin le camp de l'ennemi, comme nous le faisons avec notre artillerie. C'est ainsi que Pompejus Sabinus manœuvra contre les Thraces: il les resserra par des fossés & des retranchemens, & ensuite il construisit un fort d'où il les accabloit par des jets continuels de pierres, de dards, & de feux (1).

Elles n'étoient pas inutiles aux passages des rivières. On dressoit des batteries de Catapultes & de Balistes sur le bord de la rivière qu'on vouloit passer, & les traits qu'elles lançoient écartant l'ennemi du bord opposé, on profitoit de ce temps-là pour jeter le pont. C'est la méthode que suivit

(1) *Postquam castello, aut conjunctis tumulis non degrediebantur (Thraces), obsidium cœpit per præsidia, quæ opportune jam muniebat; dein fossam, loricamque contexens, quatuor millia passuum ambitu complexus est, tum paulatim, ut aquam pabulumque eriperet, contrahere claustra, arctaque circumdare, & struebatur agger, unde saxa, hastæ, ignes propinquum jam in hostem jacerentur.* Id. ibid. Lib. IV.

Germanicus au passage de la rivière d'Éder, dans le pays des Cattes (1), & qu'Alexandre avoit suivie dans son expédition de Thrace (2). Supposé que la rivière fût large, ils détachoient de grosses barques, sur lesquelles étoient placées des tours garnies de machines, qui lançoient incessamment des traits, pour mettre en désordre l'ennemi qui occupoit l'autre rive, & qui faisoit ses efforts pour disputer le passage. Il arrivoit

(1) *Sed Cattis adeo improvisus (Germanicus) advenit, ut quod imbecillum ætate ac sexu, statim captum aut trucidatum sit, juventus flumen Adranum nando transmiserit, Romanosque pontem captantes arcebant. Dein tormentis sagittisque pulsi, tentatis frustra conditionibus pacis, cum quidam ad Germanicum perfugissent, reliqui omissis pagis vicisque in silvas disperguntur.* Id. ibid Lib. I.

(2) Καὶ πρῶτον μὲν αὐτὸς (ὁ Ἀλέξανδρος) φθάσας διαβαίνει. τοῖς τελευταίοις δὲ, ὡς εἶδεν ἐπικειμένους τοὺς πολεμίους, ἐπιστήσας ἐπὶ τῇ ὄχθῃ τὰς μηχανὰς, ἐξακοντίζειν ὡς πορρωτάτω ἀπ' αὐτῶν ἐκέλευσεν, ὅσα ἀπὸ μηχανῶν βέλη ἐξακοντίζεται, καὶ τοὺς τοξότας δὲ ἐκ μέσου τοῦ ποταμοῦ ἐκτοξεύειν ἐπεσβάντας καὶ τότους, καὶ οἱ μὲν ἀμφὶ τὸν Γλαυκίαν εἴσω βέλους παρελθεῖν οὐκ ἐτόλμων. Arrianus, de expeditione Alexandri. Lib. I.

aussi qu'après avoir fait une partie du pont, ils faisoient avancer la tour sur le dernier ponton, & de là jetoient des pierres & des dards: l'ennemi étant forcé de déloger, ils continuoient le pont jusqu'à la rive opposée (1). Au reste je ne m'arrêterai pas

(1) *Interim Corbulo numquam neglectam Euphratis ripam crebrioribus præsidiis insedit: & ne ponti injiciendo impedimentum hostiles turmæ afferrent, (jam enim subjectis campis magna specie volitabant) naves magnitudine præstantes, & connexas trabibus, ac turribus auctas agit per amnem, catapultisque & balistis proturbat barbaros, in quos saxa & hastæ longius permeabant, quam ut contrario sagittarum jactu adæquarentur. Dein pons continuatus, collesque adversi per socias cohortes, post legionum castris occupantur; tanta celeritate & ostentatione virium, ut Parthi omisso paratu invadendæ Syriæ spem omnem in Armeniam verterent.* Tacit. Annal. Lib. I. *Quieti, intentique Cæcina ac Valens, quando hostis imprudentia rueret, quod loco sapientiæ est, alienam stultitiam opperiebantur, inchoato ponte transitum Padi simulantes adversus oppositam gladiatorum manum, ac ne ipsorum miles segne otium tereret. Naves pari inter se spatio, validis utrimque trabibus connexæ adversum in flumen dirigebantur,*

à prouver que les anciens employoient leurs archers, ou leur artillerie légère, pour défendre un passage, ou pour couvrir leur retraite, & qu'ils la plaçoient dans des lieux propres à cela; il n'est point d'auteur ancien qui ne nous l'apprenne. Mais ou je me trompe, ou je vous ai prouvé bien clairement qu'ils faisoient, dans toutes les opérations de la guerre, le même usage de leurs machines que nous faisons de notre canon.

Si dans le récit de leurs combats on parle peu de ces machines de guerre, & des effets qu'elles produisoient, cela vient de ce qu'on se hâtoit de joindre l'ennemi, & de combattre corps à corps: & si nos armées suivoient cet exemple, soyez persua-

jactis insuper anchoris, quæ firmitatem pontis continerent; sed anchorarum funes non extenti fluitabant, ut augescente flumine inoffensius ordo navium attolleretur. Claudebat pontem imposita turris, & in extremam navem educta, unde tormentis ac machinis hostes propulsarentur, Othoniani in ripa turrem struxerant, saxaque & faces jaculabantur. Id. Histor. Lib. 2.

dé que le canon ne joueroit pas dans nos batailles le grand rôle qu'il y joue.

A la campagne,
ce 20 Août 1759.

LETTRE XV.

Je vous avoue que je n'ai jamais pu goûter l'opinion commune qui veut que la poudre à canon, l'imprimerie, & la boussole ayent produit dans le monde de grands & d'heureux changemens. Quant à la boussole, c'est certainement une invention très-belle, & qui a changé les choses en mieux. On ne sauroit disconvenir que la navigation ne se soit extrêmement perfectionnée, grâce à cet instrument, qui par un temps couvert, & au milieu de la nuit la plus sombre, nous marque exactement le Pôle, nous fait connoître la route que nous devons tenir, & nous assujettit, en quelque façon, la vaste étendue des mers. Depuis quelques siècles la boussole est au vaisseau ce que l'ame raisonnable est au corps hu-

main. Jamais la petite ourſe ne nous eût fait découvrir l'Amérique; & le moindre de nos pilotes peut ſe vanter de plus de lumières que n'en avoient ni Néarque, amiral d'Alexandre le Grand, ni Hannon même, le Colomb des Carthaginois. L'Imprimerie de ſon côté a cauſé de grands changemens; elle a expoſé à la vue de tout le monde, ce qui auparavant n'étoit connu que de très-peu de perſonnes. Mais peut-on regarder comme utile pour l'avancement des Sciences, une invention qui nous inonde tous les jours d'avortons littéraires, & tend à multiplier le faux ſavoir, qui eſt pire que l'ignorance? Quant enfin à la poudre à canon, elle me paroît n'avoir produit aucune différence eſſentielle dans l'Art de la Guerre. On marche aujourd'hui ſelon la même méthode, & avec les mêmes précautions que les Anciens; les ordres de bataille ſont les mêmes; on ſe ſert des mêmes ſtratagèmes; on campe, ou du moins on devroit camper comme eux. Rien n'eſt changé dans les principes fondamentaux de la Guerre. Au lieu des Ca-

tapultes & des Baliſtes, mettez nos armes à feu; tout ſera égal.

Je ſuis ravi que vous ne ſoyez pas éloigné de mon ſentiment, au moins pour ce qui regarde les opérations de la campagne, qui ſont la partie la plus conſidérable de la Guerre. Mais il vous reſte encore quelques difficultés ſur les expéditions de mer & ſur les ſièges, & vous voulez ſavoir ce que j'en penſe. J'ignore ſi je pourrai trouver dans mes papiers de quoi vous ſatisfaire pleinement ſur ces deux articles.

Je commence par les Sièges, où l'on croit pour l'ordinaire que l'Artillerie a entièrement changé la face des choſes; mais après de ſérieuſes réflexions il ſe trouvera que les maximes fondamentales pour la défenſe & l'attaque des places ſont aujourd'hui les mêmes qu'elles étoient autrefois. Les tours dont les Anciens flanquoient leur Courtine, avancoient en dehors comme ſont nos baſtions: & ſelon les principes de Vitruve, il devoit y avoir entr'elles la diſtance du tir de la flèche; ce qui eſt analogue à la

longueur de notre ligne de défense, en tenant compte de la portée de nos armes à feu. Peut-être même ne trouvera-t-on pas que ces distances soient fort différentes; puisqu'on voit par un passage de Végèce, que les flèches des archers portoient jusqu'à la distance de 600 pieds, qui revient à peu près à la portée de nos fusils. On voit aussi que les anciens ne bâtissoient pas leurs murailles en ligne droite; ils leur donnoient un peu de sinuosité, de manière qu'en certains endroits elles avançoient en dehors, & en d'autres elles rentroient en dedans; ce qui leur fournissoit les moyens de prendre l'ennemi en flanc. Les rues qui aboutissoient aux avenues de la forteresse, étoient tortueuses. Ils avoient des fossés pour se garantir des surprises de l'ennemi; des coupures dans les ouvrages de défense, pour l'arrêter dans le cas qu'il se fût emparé d'une partie de la muraille, & des terre-pleins. D'accord avec les modernes les plus habiles, ils vouloient que les ouvrages & les places d'armes fussent spacieux, afin que des cohortes entières pussent facilement s'y ranger, & se mettre

en bataille (1). Tel étoit en géneral leur systême pour la défense des places.

(1) *Item turres sunt projiciendæ in exteriorem partem, uti cum ad murum hostis impetu vedit appropinquare, a turribus, dextra ac sinistra lateribus apertis, telis vulneretur. Curandumque maxime videtur, ut non facilis sit aditus ad oppugnandum murum, sed ita circumdandum ad locorum præcipitia, & excogitandum uti portarum itinera non sint directa, sed σκαιὰ. Namque cum ita factum fuerit, tum dextrum latus accedentibus, quod scuto non erit tectum, proximum erit muro . . . . . Crassitudinem autem muri ita faciendam censeo, uti armati homines supra obviam venientes, alius alium sine impeditione præterire possint . . . . . Intervalla autem turrium ita sunt facienda, ut ne longius sit alia ab alia sagittæ emissione, uti si qua oppugnetur, tum a turribus, quæ erunt dextra ac sinistra, scorpionibus, reliquisque telorum missionibus, hostes rejiciantur. Etiamque contra, interior turrium dividendus est murus, intervallis tam magnis, quam erunt turres, ut itinera sint interioribus partibus turrium contignata, neque ea ferro fixa. Hostis enim si quam partem muri occuparerit, qui repugnabunt, rescindent, & si celeriter administraverint, non patientur reliquas partes turrium murique hostem penetrare, nisi se voluerit præcipitare. . . . . Item munitiones muri turriumque aggeribus conjunctæ maxime tutiores sunt, quia ne-*

Celui qu'ils avoient pour l'attaque, n'étoit pas non plus bien différent du nôtre. En formant un siège, leur soin principal étoit, ainsi qu'il l'est encore, de bien assurer leur camp, & de le couvrir tant du

que arietes, neque suffossiones, neque machinæ cæteræ eis valent nocere . . . . . Itaque in ejusmodi locis primum fossæ sunt faciendæ, latitudinibus & altitudinibus quam amplissimis. . . . Item interiore parte substructionis, fundamentum distans ab exteriore introrsus amplo spatio constituendum est, ita uti cohortes possint, quemadmodum in acie instructæ, ad defendendum supra latitudinem aggeris consistere. Vitruv. Lib. I. Cap. 5. *Sinuosis anfractibus jactis fundamentis* (Veteres) *clausere urbes, crebrioresque turres in ipsis angulis ediderunt. Propterea quia si quis ad murum tali ordinatione constructum vel scalas vel machinas voluerit admovere, non solum a fronte, sed etiam a lateribus, & prope a tergo in sinum circumclusus opprimitur.* Veget. Lib IV. Cap. 2. *Nam duos colles immensum editos claudebant muri per artem obliqui, aut introrsum sinuati, ut latera oppugnantium ad ictus patescerent.* Tacit. Hist. Lib. IV. *Sagittarii, vel funditores scopas, hoc est fruticum vel graminum fasces pro signo ponebant, ita ut sexcentos pedes removerentur a signo, ut sagittis, vel certe lapidibus ex fustibulo signum sæpius tangerent.* Veget. Lib. II. Cap. 23.

côté de la place, que contre les ſecours qui pouvoient venir aux aſſiégés; & il faut avouer que leurs ouvrages en ce genre étoient admirables. Si au ſiège de Philisbourg, & dernièrement au blocus de Prague, nous avons vu, au premier des puits, & au dernier des trappes à loup qui ſoutenoient les lignes, ce n'étoit-là qu'une légère copie de ce que les anciens faiſoient en pareille occaſion. En approchant de la place, ils ſe couvroient autant qu'il étoit poſſible. Il y en a qui prétendent qu'ils avoient, comme nous, l'uſage des tranchées, d'autres le nient. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils aſſuroient la communication entre la tête de l'attaque & le camp par une eſpèce de tranchée (1). Ils tâchoient de faire crouler les murs de la place, par le moyen de la ſappe, & de la mine (2). Les aſſiégés travailloient de

(1) Voyez Folard, *Traité de l'attaque & de la défenſe des Anciens:* Part. I. & Guiſchard, Diſſertation *ſur l'attaque & la défenſe des places des Anciens:* Tome II de ſes *Mémoires militaires ſur les Grecs & les Romains.*

(2) Veget. Lib. IV. Chap. 24 &c.

leur côté, & creusoient sous les ouvrages des assiégeans. Les mineurs, lorsqu'ils se rencontroient, se livroient de rudes combats, & à force de feux & de fumée, ils cherchoient à s'étouffer, & à s'arracher misérablement la vie (1). A la faveur des machines de guerre, & des *Vélites*, qui tirant de loin nettoyoient les murailles, ils donnoient l'assaut à la place. Ils se servoient du même moyen pour faire des sor-

(1) Ἀλλήλοις δὲ συμπίπτοντες κάτω ξίφεσιν καὶ δόρασιν ἐκ χειρῶν, ὡς δυνατὸν ἦν ἐν σκότῳ, διεμάχοντο. Appian. *de Bellis Mithrid.*

Nova etiam haud magni operis adversus eos, qui in cuniculo erant, excogitata res est: dolium a fundo pertusum, qua fistula modica inseri posset, & fistulam ferream, operculumque dolii ferreum, & ipsum pluribus locis perforatum fecerunt. Hoc tenui pluma completum dolium ore in cuniculum verso posuerunt. Per operculi foramina prælongæ hastæ, quas sarissas vocant, ad summovendos hostes eminebant. Scintillam levem ignis inditam flammæ, folle fabrili ad caput fistulæ imposito, flando accenderunt. Inde non solum magna vis fumi, sed acrior etiam fœdo quodam nidore ex adusta pluma quum totum cuniculum implesset, vix durare quisquam intus poterat. Liv. Lib. XXXVIII.

ties, & déloger les assiégeans (1). Ils dressoient des batteries de balistes, qui jetoient des pierres, pour démonter les batteries des ennemis, & qui faisoient de loin les mêmes effets pour la brèche que les béliers faisoient de près (2). Je vous ai déjà

(1) *Tum quadripartito exercitu, hos in testudinem conglobatos subruendo vallo inducit; alios scalas mœnibus admovere, multos tormentis faces & hastas incutere jubet. Libratoribus, funditoribusque attributus locus, unde eminus lapides & glandes torquerent, neque pars subsidium laborantibus ferret, pari undique metu. Tantus inde ardor certantis exercitus fuit, ut intra tertiam diei partem nudati propugnatoribus muri, obices portarum subversi, capta ascensu munimenta.* Tacit. Annal. Lib. XIII. Vid. Joseph. de Bello Jud. Lib. III. Cap. 7. *Nostri repentina fortuna permoti arma, quæ possunt, arripiunt: alii ex castris se se incitant; fit in hostes impetus: sed e muro sagittis, tormentisque fugientes persequi prohibentur.* De Bello Civili. Lib. II.

(2) Ἐπέτησε (ὁ Αλέξανδρος) τὰς μηχανὰς ἐπ ἄκρον τὸ χῶμα, καὶ τοῖς μὲν πετροβόλοις καταβάλλε τὰ τείχη. Diod. Sicul. Hist. Lib. XVII. Ὁ δὲ Ἀλέξανδρος ἐπιπήσας ἐπὶ τὸς πετροβόλυς καταπέλτας, καὶ λίθυς μεγάλυς ἀφεὶς ἐσάλευε τὰ τείχη. Id. Ibid. Τοιαύτην δὲ τὴν πολιορκίαν ποιησάμενος (ὁ Δημήτριος) ἐφ' ἡμέρας ὀκτὼ τὰς μὲν μηχανὰς τὰς ἐπὶ τῶ

dit, dans ma dernière lettre, qu'elles faisoient sauter les créneaux des murailles, & renversoient les tours, qui étoient la principale défense des villes. Dès le temps de la première guerre Punique, Régulus avoit des balistes dans son armée (1): Vespasien

χώματος τοῖς παλαντιαίοις πετροβόλοις συνέτριψε, τὸ δὲ διατειχίσματος τὸ μεσοπύργιον σὺν αὐτοῖς πύργοις διέσεισε. Id. Lib. XX. Τοῖς δε πετροβόλοις τὰ τείχη διέσεισε, & plus bas. Διασείωνος δὲ αὐτῷ τοῖς κριοῖς, καὶ τοῖς πετροβόλοις τὰ τείχη. Id. Ibid. *Ante Consulis, oculosque legatorum, tormentis Mutinam verberavit* (Antonius). Cicero, Philip. VIII.

(1) *Regulus, bellum Carthaginense sortitus, iter cum exercitu faciens, haud procul a flumine Bagrada castra constituit. Ubi cum plurimos militum aquandi necessitate ad flumen descendentes serpens miræ magnitudinis devoraret, Regulus ad expugnandam bestiam cum exercitu profectus est. Sed nihil in tergo ejus proficientibus jaculis, atque omni telorum ictu irrito, quæ per horrendam squammarum cratem, quasi per obliquam scutorum testudinem, labebantur, mirumque in modum, ne corpus læderent ab ipso corpore pellebantur, cum insuper magnam multitudinem morsu comminui, impetu proteri, halitu etiam pestifero exanimari videret, balistas deferre imperavit, per quas saxum murale spinæ ejus incussum compa-*

ſien en avoit des batteries au ſiège de Jotapata (1): ce fut avec ces mêmes machines que Pompée battit le temple de Jéruſalem (2), qui par la ſolidité ne le cédoit pas aux plus fortes citadelles (3).

Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'après un examen mûr de la méthode ancienne pour l'attaque & la défenſe des places, les plus ſavans hommes ne ſe laiſſent pas aller au torrent de l'opinion commune, & qu'ils croient plutôt que ſur cet article même, il n'y a guères de différence entre la pratique des anciens & celle des modernes. Le Comte Léonardi, qui entendoit parfaitement l'architecture militaire, ſoutenoit, ſe-

pagem totius corporis ſolvit. Oros. Hiſt. Lib. IV. Cap. 8.

(1) Joſephus, de Bello Jud. Lib. III. Cap. 7.

(2) Προσβαλὼν μηχανὰς καὶ ὄργανα ἐκ Τύρου κομισθέντα ἐπιτήσας κατήνασε τὸ ἱερὸν τοῖς πετροβόλοις. Antiq. Jud. Lib. XIV. Cap. 4.

(3) Τό τε ἱερὸν ἐντὸς τῆς φάραγγος ὀχυρώτατα τετειχισμένον. Id. de Bello Jud. Lib. I. Cap. 7. *Templum in modum arcis, propriique muri, labore & opere ante alios; ipſe porticus, quo templum ambiebatur, egregium propugnaculum.* Tacit. Hiſt. Lib. V.

lon Barbaro (1), que toutes les fortifications consistant dans la courtine, dans le flanc, dans le fossé, dans le chemin couvert, & dans la place où peuvent agir les hommes, & les machines qu'on emploie pour se défendre, celui qui négligeroit à ces égards les instructions de Vitruve, trahiroit son ignorance en fait de fortification moderne. Et le fameux Duc de Rohan assure que bien que l'Artillerie nous ait obligé à faire quelques changemens dans l'Architecture militaire des anciens, cependant leurs maximes pour l'attaque des places subsistent encore, & sont les mêmes que les nôtres. Il ajoute que le siège d'Alexie est le vrai modèle des sièges célèbres du Prince d'Orange, du Marquis Spinola, & du Duc de Parme (2).

(1) Dans son Commentaire sur Vitruve. Livre I. Chap. 5.

(2) „ Ce qui soit dit pour montrer, qu'en„ core qu'on ait changé la manière des fortifica„ tions pour mieux résister contre nos nouvelles „ machines foudroyantes, néanmoins les ancien„ nes maximes d'attaquer les places sont les mê„ mes dont on se sert aujourd'hui. Quant au „ siège d'Alexie, c'est le modèle sur lequel le

Si des armemens de terre nous voulons passer à ceux de la mer, nous verrons qu'il y a encore ici entre les anciens & les modernes plus de conformité qu'on ne croiroit. Leurs vaisseaux de guerre, comme les nôtres, ressembloient à des forteresses, non seulement par leur grandeur démésurée, mais encore par les diverses sortes d'armes destinées à leur défense, & que l'on pourroit distinguer en grosse & petite artillerie. Diodore de Sicile nous apprend que sur la proue des vaisseaux de Démétrius Poliorcète il y avoit une

„ prince de Parme, le prince d'Orange, & le „ Marquis de Spinola se sont formés pour faire „ les leurs. Et tous ces grands travaux, & circon- „ vallations, que nous admirons, & avec l'aide „ desquels ils ont pris plusieurs grandes villes, à „ la vue de plus puissantes armées que les leurs, „ qui ne les ont pu secourir, ne sont rien en „ comparaison de celles que César a faites à ce „ siège d'Alexie. Bref, ceux qui s'approchent „ le plus de la manière de guerre des anciens „ Romains, aussi bien aux sièges qu'à la campa- „ gne, ce sont ceux qui se rendent les plus ex- „ cellens capitaines." *Parfait Capitaine*, au Chap. des *Sièges*.

espèce particulière de catapultes d'une portée extraordinaire, de même qu'il y a sur les nôtres ces coulevrines qu'on appelle chasses de proue, ou pièces de chasse (1). Les anciens élevoient sur les vaisseaux du premier rang des tours, & des châteaux: je pourrois à ce propos vous citer ces vers d'Horace.

Ibis Liburnis inter alta navium,
Amice, propugnacula (2):

& celui-ci de Virgile:

Tantæ mole viri turritis puppibus instant (3).

J'y pourrois joindre ce que dit Florus des mêmes vaisseaux de Marc-Antoine, qu'ils ressembloient à des villes, & ne pouvoient se mouvoir sans faire gémir la mer, & fatiguer les vents (4). Ces expressions

(1) Ὁ μὲν οὖν Δημήτριος . . . . προκηγεῖσθαι μὲν ἐποίησε τὰς μακρὰς ναῦς ἐχούσας ἐπὶ ταῖς πρώραις τὰς τρισπιθάμους τῶν ὀξυβελῶν. Diod. Sicul. Lib. XX.

(2) Epod. 1.

(3) Æneid. Lib. VIII.

(4) *Turribus atque tabulatis allevatæ castellorum & urbium species, non sine gemitu maris, & labore ventorum ferebatur.* Lib. IV. Cap. 5.

ne conviendroient pas mal au fameux vaisseau nommé *la Charente*, qui fut construit sous Louis XIV, & qui étoit monté de 200 pièces de canon, ou à *l'Anne*, qui en avoit 114 fort gros, & que j'ai vu dans le port de Cronstat, à l'embouchure de la Néva dans la mer Baltique. Les anciens plaçoient sur ces tours, ou dans ces châteaux, des machines qui, au rapport de Végèce, lançoient des pierres, des javelots, & d'autres traits: elles lançoient aussi des flèches préparées avec de l'huile incendiaire, du souffre, & d'autres matières combustibles, pour mettre le feu aux navires de l'ennemi: on y procédoit, en un mot, de la même manière que dans un siège contre les ouvrages des assiégeans (1). Ces machi-

(1) *Multa quidem armorum genera prælium terrestre desiderat; sed navale certamen non solum plures armorum species, verum etiam machinas & tormenta flagitat, tamquam in muris dimicetur & turribus . . . . Scuta quoque validiora propter ictus lapidum, & ampliora sumuntur propter falces & harpogones, aliaque navalia genera telorum. Sagittis, missilibus, fundis, fustibus plumbatis, onagris, balistis, scorpionibus jacu-*

nes n'étoient pas moins utiles dans les débarquemens. A la faveur des traits qui en partoient, & qui, comme autant de batteries de canon, écartoient l'ennemi du rivage, le soldat prenoit terre & se formoit. C'est ainsi que Jules-César débarqua en Angleterre. Il fit avancer près du

la invicem diriguntur, & saxa. . . . In majoribus etiam liburnis propugnacula, turresque constituunt, ut tamquam de muro, ita de excelsioribus tabulatis facilius vulnerent & perimant inimicos. Oleo incendiario, stuppa, sulphure, bitumine obvolutæ & ardentes sagittæ per balistas in hosticarum navium alveos infiguntur, inunctasque cera, & pice, & resina tabulas tot fomentis ignium repente succendunt, Veget. Lib. IV. Cap 44. *Quod si oppidani exire non audeant, majores balistas, malleolos vel phalaricas cum incendio destinant, ut perruptis coriis, vel centonibus, intrinsecus flamma condatur. Malleoli veluti sagittæ sunt, & ubi adhæserint, (quia ardentes sunt), universa conflagrant. Phalarica autem ad modum hastæ valido præfigitur ferro: inter tubum & hastile sulphure, resina, bitumine, stuppisque convolvitur infuso oleo quod incendiarium vocant, quæ balistæ impetu destinata perrupto munimine ardens figitur ligno, turritamque machinam frequenter incendit.* Id. Ibid. Cap. 18. *Ignes etiam tormentis jaciuntur.* Vopisc. in vita Aureliani.

bord ses vaisseaux, dont les coups délogèrent les Anglois, & protégèrent les siens, pendant qu'ils faisoient leur descente; ce fut alors la première fois que les Romains mirent le pied dans cette île, qu'ils eurent ensuite tant de peine à soumettre (1).

Diodore de Sicile nous parle de certaines chaloupes armées, pour ainsi dire, d'artillerie, dont on se servoit au siège de Tyr (2), & au siège de Rhodes dirigé par Démétrius Poliorcète, le plus mémorable peut-être de toute l'Antiquité, par le

(1) *Quod ubi Cæsar animadvertit, naves longas, quarum & species erat barbaris inusitatior, & motus ad usum expeditior, paululum removeri ab onerariis navibus, & remis incitari, & ad latus apertum hostium constitui, atque inde fundis, tormentis, sagittis, hostes propelli ac submoveri jussit: quæ res magno usui nostris fuit. Nam & navium figura, & remorum motu, & inusitato genere tormentorum permoti barbari consiterunt, ac paullummodo pedem retulerunt.* De Bello Gallico. Lib. 4.

(2) Voyez le passage du Livre XVII de Diodore de Sicile, que nous avons cité dans la Lettre précédente, & qui commence: μετὰ δὲ ταῦτα οἱ μὲν Τύριοι. . . .

grand nombre de machines diverſes que ce prince, ſi diſtingué par ſon eſprit & par ſes talens, y fit jouer (1).

Je ne vous parlerai pas du feu Grégeois, qu'on lançoit ſur les vaiſſeaux ennemis, ou par le moyen de ſiphons, ou dans des pots; invention du bas Empire, qui ne fait rien à notre ſujet. Mais les brûlots ſont très-anciens. Le fonds étoit une étoupe enduite de poix & de réſine: on y mettoit le feu à propos; & prenant l'avantage du vent, on les envoyoit au milieu de la flotte ennemie. On croit qu'ils furent inventés a Tyr, dans le deſſein de brûler la grande digue que fit conſtruire Alexandre, pour couper à cette ville la communication de la mer; mais je trouve que Thucydide fait déjà mention des brû-

(1) Ἐν ὅσῳ δὲ ταῦτα τὴν συντέλειαν ἐλάμβανεν, ἀθροίσας (ὁ Δημήτριος) τὰς ἀδροτάτους τῶν λέμβων, καὶ τούτους καταφράξας σάνισι, καὶ θυρίδας κλειτὰς κατασκευάσας, ἐνέθετο μὲν τῶν τρισπιθάμων ὀξυβελῶν τοὺς πορρωτάτω βάλλοντας, καὶ τὰς τόποις κατὰ τρόπον χρησομένους, ἔτι δὲ τοξότας Κρήτας. Τὰς δὲ ναῦς προσαγαγὼν ἐντὸς βέλους κατετίτρωσκε τὰς κατὰ τὴν πόλιν ὑψηλότερα τὰ παρὰ τὸν λιμένα τείχη κατασκευάζοντας. Diod. Sic. Lib. XX.

lots dans la guerre du Péloponnèse, longtemps avant le siège de Tyr (1): & vous verrez un fameux exemple de l'effet des brûlots dans les Commentaires de César, où ce grand homme nous dit qu'ils détruisirent une bonne partie de sa flotte dans la mer de Sicile (2).

I 5

(1) Lib. VII.

(2) *Iisdem fere temporibus Cassius, cum classe Syrorum, & Phœnicium, & Cilicum in Italiam venit: & cum esset Cæsaris classis divisa in duas partes, & dimidiæ parti præesset P. Sculpius Prætor Vibone ad fretum, dimidiæ M. Pomponius ad Messanam, prius Cassius ad Messanam advolavit, quam Pomponius de ejus adventu cognosceret: perturbatumque eum nactus, nullis custodiis, neque ordinibus certis, magno vento & secundo completas onerarias naves tæda, pice, & stuppa, reliquisque rebus, quæ sunt ad incendia, in Pomponiam classem immisit, atque omnes naves incendit 35, in quibus erant 20 constratæ . . . . Cassiusque ad Sulpicianam inde classem profectus est ad Vibonem: applicatisque nostris ad terram navibus propter eundem timorem pari, atque antea, ratione egit. Secundum nactus ventum onerarias naves circiter 40 præparatas ad incendium misit: & flamma ab utroque cornu comprehensa naves sunt combustæ 5.* De Bello Civili Lib. III.

Il eſt pourtant vrai qu'avec tout ce grand appareil de feux & de machines, les Romains ne ſe bornoient pas dans leurs expéditions navales à combattre, & pour ainſi dire, à ſe canonner de loin. Dans les combats de terre, après les tirs des machines, après cette grêle de dards, & cette pluie de fer, comme s'exprime Virgile (1), ils s'approchoient, & combattoient de main à main. Il en étoit de même dans les combats de mer. Plutarque rapporte qu'à la bataille d'Actium, les gros vaiſſeaux de Marc-Antoine ſe trouvoient environnés, & aſſaillis par les bâtimens d'Auguſte, qui étoient plus petits, & plus légers, & que cette action rappelloit l'idée des aſſauts que l'on donne aux forteresſes (2). Ils tâchoient ordinairement de ſe couler à fond, en ſe heurtant avec le bec ou l'éperon de

(1) . . . *It toto turbida cœlo*
Tempeſtas telorum, & ferreus ingruit imber.

(2) Ἦν ἓν πεζομαχίᾳ προσφερὴς ὁ ἀγών, τὸ δὲ ἀληθέστερον εἰπεῖν, τειχομαχίᾳ. Τρεῖς γὰρ ἅμα καὶ τέσσαρες περὶ μίαν τῶν Ἀντωνίου συνείχοντο, γέφυροις, καὶ δόρασι, καὶ κόντοις χρωμένων, καὶ πυροβόλοις. οἱ δὲ Ἀντωνίου καὶ καταπέλτωις ἀπὸ ξυλίνων πύργων ἔβαλλον. In Antonio.

la proue: c'étoit ſur tout la pratique des Grecs. Vous n'aurez pas oublié que Duillius, le premier général de mer qu'ayent eu les Romains, & à qui la victoire qu'il remporta près de Myle, acquit la couronne Roſtrale, fit placer ſur la proue de ſes vaiſſeaux le corbeau, c'eſt-à-dire, une eſpèce de pont-levis, dont Polybe nous donne une deſcription très-détaillée (1). Parvenus à une certaine diſtance de l'ennemi, ils laiſſoient tomber cette machine ſur la proue, ou ſur le bord de ſon vaiſſeau, qu'elle amarroit par un croc, ou grapin, qu'elle avoit à ſon extrémité, & ils venoient ainſi à l'abordage. Les ſoldats défiloient ſur le pont-levis, & le combat de mer ſe réduiſoit à une action de terre. Croyez-vous que ſans cela les Romains euſſent eu l'avantage dans leur première bataille navale contre les Carthaginois, qui étoient des mariniers ſi expérimentés? Mais quoique ces mêmes Romains acquiſſent, dans la ſuite, & la théorie & la pratique de la mer, ils conſervèrent toujours leur manière de com-

(1) Lib. I. Cap. 4.

battre. Leur histoire parle souvent des Légions de mer (1): outre que Végèce dit en termes exprès, qu'après que les vaisseaux s'étoient joints par des ponts, ils combattoient de main à main (2). C'étoit là, en toute occasion, la façon de combattre favorite des anciens, parce qu'il n'y a point de coup qui ne porte, & que c'est là qu'on peut donner des preuves réelles de courage. Dans les assauts mêmes, tout l'appareil de leurs machines n'avoit pour but que de faciliter les moyens de joindre ceux qui défendoient la place, & d'en venir aux mains. Les Spartiates, qui faisoient de la Guerre leur principale & presque unique étude, & alors les maîtres de

(1) *Apud Misenum ergo, & Ravennam, singulæ legiones cum classibus stabant.* Veget. Lib. IV. Cap. 31. *Legioni classicæ diffidebat.* Tacit. Hist. Lib. I. *Prima classicorum legio in Hispaniam missa.* Id. Lib. II. &c.

(2) *Et (quod gravius est) qui de virtute præsumunt, admotis liburnis, injectis pontibus, in adversariorum transeunt naves, ibique gladiis manu ad manum (uti dicitur) cominus dimicant.* Veget. Lib. IV. Cap. 44.

la Grèce, croyoient que le plus fort appui de leur ville étoient leurs propres corps.

Mais pour finir ce long discours, j'ai pensé dire ce verbiage, ne jugez-vous pas qu'il y auroit à parier que si ces Grecs & ces Romains, si braves & si intrépides, revenoient au monde, ils ne voudroient, malgré tous nos canons, faire aucun changement dans leur manière de combattre? Si l'on considère le systême de la Guerre comme une machine, les modernes n'ont pas ajouté la moindre roue, la moindre poulie à ce que les anciens avoient imaginé. Tout ce qu'on peut dire, c'est que de nos jours un seul ressort de cette machine a acquis plus de force & d'activité qu'il n'en avoit autrefois. Les effets des armes de trait s'étendent à une plus longue distance qu'ils ne faisoient. Il est bien sûr que l'expansion que communique à l'air la poudre à canon enflammée, chasse plus loin un boulet, que l'élasticité d'une corde de crin ou de boyau, dont les anciens se servoient, ne chassoit une pierre de la

baliſte (1). Mais qu'importe à l'eſſentiel, au fond de la Guerre, qu'une certaine arme frappe de plus près, ou de plus loin? Perſonne ne s'eſt encore aviſé de dire que nous avons changé la méthode militaire des anciens, parce que la lunette d'approche met aujourd'hui l'ingénieur, l'amiral, ou le capitaine en état de découvrir les objets de plus loin qu'il ne faiſoit autrefois.

A la campagne,
ce 24 Août 1759.

LETTRE XVI.

Ma comparaiſon de la lunette d'approche avec le canon vous paroît trop hardie. Vous n'avez pas tort, & je vous la donne pour telle. Cependant on pou-

(1) Θαυμαστὰ δὲ (τὰ ἀφετήρια ὄργανα) πᾶσι μὲν κατεσκεύαστο τοῖς τάγμασι, διαφόρως δὲ τῷ δεκάτῳ βιαιότεροί τε ἐξυβελεῖς, καὶ μείζονα λιθοβόλα . . . ταλαντιαῖοι μὲν ἦσαν οἱ βαλλόμενοι πέτροι, δύο δὲ καὶ πλείον ἀπήεσαν σταδίους. Josephus, de Bello Jud. Lib. V. Cap. 6.

rroit dire qu'il y a bien des occaſions où une lunette d'approche ſeroit plus utile à un général que le canon. Ne lui importe-t-il pas d'avantage de découvrir de loin la diſpoſition & la qualité de l'ennemi qui vient l'attaquer, que de tirer quelques coups qui le plus ſouvent portent à faux? Mais laiſſons cela. La vérité eſt que nos meilleurs officiers ont de l'Artillerie la même idée que les anciens avoient de leurs machines. Dans les opérations en raſe campagne, ils ne la regardent que comme un ſupplément au défaut de bonté des troupes. Nous voyons dans Hirtius que Jules-Céſar n'avoit en Afrique un ſi grand nombre de machines, que parce que ſon armée étoit peu nombreuſe, & de ſoldats de nouvelle levée (1). Les Suiſſes, qui furent les premiers à rétablir, en partie, l'ancienne diſcipline, n'ont jamais évité le combat

(1) *Scorpionum, catapultarum, cæterorumque telorum, quæ ad defendendum ſolent præparari, magnam copiam habebat, atque hæc propter exercitus ſui paupertatem, & tirocinium paraverat.* De Bello Afric.

par la crainte de l'artillerie (1): l'on ſait avec quelle valeur opiniâtre ils ſe battirent contre de puiſſantes armées, contre les armées Françoiſes ſurtout, & les victoires qu'ils ont remportées. Si, après avoir combattu deux jours entiers, à Marignan, contre François I, qui, outre la ſupériorité du nombre, avoit cent pièces d'artillerie, ils eurent enfin le deſſous, ce fut avec tant de gloire, que Trivulce ne put s'empêcher de dire que cette bataille étoit une action de géans, & que toutes les autres n'étoient que des jeux d'enfant en comparaiſon. C'eſt ſans doute ce qui porta M. de Langeay à parler des armes à feu comme le Secrétaire en parle, & à conclure par ces propres termes qu'il emprunte de lui, que ſelon ſon opinion l'Artillerie n'empêche pas qu'on ne puiſſe ſe ſervir de l'ancienne méthode, & faire reparoître la valeur des anciens (2). Il n'y eut peut-

(1) Livre III *de l'Art de la Guerre.*

(2) Ibid. *Bref je m'arreſte en ceci, que l'Artillerie ne peut nullement empêcher que les ſoldats du temps préſent ne puiſſent uſer des façons an-*

peut-être jamais de plus grand ni de plus terrible appareil de canons, de mortiers, & d'autres bouches à feu de toute espèce, que celui des Turcs dans leur camp près de Belgrade. Cependant le Prince Eugène n'hésita pas un moment à attaquer le Visir; & il eut dans cette journée, où éclata véritablement toute l'intrépidité Romaine, le brillant succès que personne n'ignore. La mer même a vu, de nos jours, des exemples de la bravoure antique. Showel, à qui l'Angleterre est redevable d'une bonne partie de la gloire qu'elle a acquise sur mer, avoit coutume de dire que dès qu'on vouloit faire son devoir, & agir en hommes, un combat naval ne devoit pas durer plus de trois heures. Le célèbre Dugué Trouin, qui a fait tant d'honneur à Saint Malo, & à la France, cherchoit, en toute occasion, à en venir à l'abordage. C'est une chose assez surprenante que de voir le peu de cas que font du feu ceux qui s'y sont trouvés, &

ciennes presque aussi bien que s'il n'y en avoit point. Instructions sur le fait de la Guerre. Livre I. Chap. 13.

qui en parlent par expérience. Il eſt de peu d'utilité dans les aſſauts; il n'eſt pas même poſſible de l'y employer, non plus que dans toutes les manœuvres où il s'agit de rompre l'ennemi, & de le percer: il eſt abſolument inutile, ſi l'ennemi cherche à vous joindre, & à en venir à une affaire déciſive. Les Condé & les Turenne, qui avoient coutume d'attaquer avec vigueur, & de ſerrer leur ennemi de près, pour ne lui pas donner le temps de tirer, ne faiſoient pas plus de cas du feu que Lucullus n'en faiſoit des flèches des ſoldats de Tigrane. Le Chevalier Folard en parle dans les mêmes termes (1). Le Maréchal de Puyſegur n'en fait guères plus d'état (2). Et Montécu-

(1) *Traité de l'attaque & de la défenſe des Anciens.* Part. II. Art. 14, dans une note, & *Obſervations ſur la bataille d'Adis.* Art. 4. Voyez auſſi *nouvelles découvertes ſur la Guerre.* Chap. 5 & Traité *de la Colonne.* Chap. 3. & Chap. 8.

(2) A la page 11 du Chap. 1. Art. 3 de *l'Art de la Guerre*, édit. de Hollande, où il conſeille l'étude de la Cyropédie de Xénophon, il dit: *la différence des armes à feu dont nous*

culi nous dit assez ce qu'il en pense, quand il assure que la lance est la reine des armes pour la cavalerie, comme la pique l'est pour l'infanterie (1). Ces grands hommes sont tous d'avis de joindre l'ennemi,

nous servons, d'avec les armes dont on se servoit dans ce temps-là, y apporte, (à l'Art de la Guerre) *peu de changement, outre que ce n'est que dans quelques parties.* Et page 159 de la seconde Partie, il dit expressément que l'usage des armes à feu *n'apporte aucun changement à la Science de la Guerre.* Voyez aussi page 2 de la Préface, page 52 & 174 de la seconde Partie, & page 97 de la première, où recommandant, comme une chose nécessaire, d'instruire le soldat à bien manier le fusil, il ajoute comme une chose certaine, & passée en axiome, *je sai bien que tant que la situation des lieux où vous combattez, peut vous permettre d'en venir aux mains, vous devez le préférer?*

(1) Mémoires, Livre I. Chap. 3. *Quid ergo Hastati, aut Sarissophori, quos laudabili Macedonum ritu habemus?* Lips. *Paucos habemus, nos quidem Belgæ aut Galli: plures Hispani, fateor, qui hastam etiam proverbio appellant reginam armorum; plurimos Helvetii, qui olim hac pugna clari, & veri phalangitæ.* Just. Lips. de Militia Romana, Lib. V. Dial. 20.

& d'en venir à l'arme blanche, où aucun coup ne porte à faux; au lieu que ceux des armes à feu font peu d'effet, & qu'une décharge générale de mousqueterie fait tomber à peine trois ou quatre morts. Quelles terribles suites n'a pas eues l'usage de la bayonette dans le peu d'occasions où l'on s'en est servi? Dans ces derniers temps mêmes, nous avons vu avec quelle gloire l'ont employée ces armées qui par leur discipline, & par la valeur de celui qui les commande, font aller de pair l'Histoire moderne avec l'Histoire ancienne. Dans ces mêmes armées la cavalerie, ne s'attachant qu'à rompre l'ennemi, & à l'enfoncer, a déjà presque abandonné l'usage du feu. Vous ne trouverez pas mauvais que je vous cite deux vers de cet excellent poëme, inspiré également par Mars & par Apollon:

N'employez point le feu combattant à cheval,
Son vain bruit se dissipe, & ne fait point de mal.

Mais il n'est personne qui parle du feu avec plus de mépris que le Comte de Saxe.

Il nous apprend que Charles XII, instruit par une longue expérience, vouloit supprimer les fusils dans l'infanterie (1). Il est persuadé que si la guerre de 1740, où lui-même eut tant de part, eût duré plus long-temps, on se seroit apperçu des abus, & de l'inutilité du feu, & que l'on s'en seroit tenu, des deux côtés, à l'arme blanche (2). Il eût été bien singulier de voir s'accomplir la prédiction de Montaigne, qui pensoit que nos armes à feu faisoient beaucoup plus de bruit qu'elles ne causoient de dommage, & qui espéroit qu'on auroit bientôt plus de confiance en l'epée qu'on tient en main, qu'en la balle qui part d'un fusil (3). Cependant il n'y a

(1) *Rêveries, ou Mémoires.* Part. I. Chap. 2.

(2) Ibid. Chap. I. Art. 6.

(3) *Il est bien plus apparent de s'assurer d'une épée que nous tenons au poing, que d'un boulet qui échappe de notre pistolet . . . . . .* & plus bas: *sauf l'étonnement des oreilles, à quoi désormais chacun est apprivoisé, je croi que c'est une arme de fort peu d'effect, & j'espère que nous en quitterons un jour l'usage.* Essais. Livre I. Chap. 48. Des Destriers.

pas d'apparence qu'un si grand changement se fasse de nos jours. Ce qui l'empêche peut-être, ce sont tant de victoires remportées sur le Turc, quoique ce soit la coutume des Janissaires de mettre le sabre à la main d'abord après leur première décharge, comme les Romains tiroient l'épée dès qu'ils avoient lancé leurs dards. Mais on ne fait pas réflexion que la seule chose qui manque au Turc, c'est la discipline Européenne, & la science des évolutions: s'il joignoit ces avantages à son opiniâtreté dans l'attaque, c'en seroit fait de la Chrétienneté. Mais quelques convaincantes que soient ces raisons, il n'est pas à présumer que nos armées quittent les armes à feu. Il y auroit plutôt lieu d'espérer, que l'autorité du Comte de Saxe feroit rétablir l'usage des armes défensives, qui n'ont disparu que depuis peu de temps (1). La trop grande idée que l'on a des effets de l'arme à feu, & notre mollesse ont fait que l'on s'est délivré du poids des armes défensives, sans penser qu'un soldat, le

(1) *Rêveries, ou Mémoires.* Part. I. Chap. 3. Art. 2.

le casque en tête, & couvert d'un bon corselet, seroit à l'abri des coups qu'on tireroit d'un peu loin, ou qui viendroient de biais; que la cuirasse a sauvé la vie à bien des généraux, & même à François I à la bataille de Pavie. Si les raisons du Comte de Saxe l'emportoient, on verroit le systême du Secrétaire de Florence en vogue, du moins pour ce qui regarde les armes défensives; car vous vous rappellez bien que ses soldats ne sont pas découverts comme les nôtres. Une belle armée auroit plus de solidité, seroit moins prête à fuir, plus à l'abri du feu, & impénétrable à l'arme blanche.

A la campagne,
ce 28 *Août* 1759.

LETTRE XVII.

Je ne voudrois pas que vos Messieurs pensassent que je regarde le Secrétaire comme infaillible dans l'Art de la Guerre. Je sais trop bien que l'homme est sujet à

l'erreur, ainſi qu'à la mort: & malgré mes commentaires ſur ſes écrits, je ſuis bien éloigné de le regarder d'un œil de commentateur. Le Secrétaire lui-même ne ſe flatte pas de ne s'être jamais trompé; avec la différence pourtant, ajoute-t-il (1), que les bévues qu'on pourroit faire en écrivant ſur cette matière, ne tirent point à conſéquence, & peuvent être corrigées; au lieu que les fautes qu'on fait dans l'exécution, ont ſouvent des ſuites fâcheuſes, & ne ſont quelquefois connues que par la ruine des empires.

On lui reprochera ſans doute, comme une erreur groſſière, la place qu'il aſſigne aux gens d'armes au commencement d'une action. Comme ils ſont montés, l'artillerie peut facilement les atteindre: il veut donc qu'on les place à la queue de l'armée, juſqu'à ce que les décharges ſoient faites, & que nous nous ſoyons emparés du canon ennemi; & qu'alors ſeulement on les faſſe avancer (2). Je ne diſconviendrai pas que ce mouvement, fait en

(1) Dans l'Avant-propos.
(2) Livre III De *l'Art de la Guerre*.

présence de l'ennemi, ne puisse être très-dangereux. On le blâmera sans doute aussi de vouloir que ces gens d'armes se bornent à soutenir l'effort de l'ennemi, sans jamais avancer, ni se détacher de l'infanterie (1); tandis qu'on les voit aujourd'hui aller à bride abattue attaquer la cavalerie ennemie, & tâcher de l'enfoncer; & qu'on fait précisément consister dans l'impétuosité du choc la force de la cavalerie pesante. On pourroit répondre que c'est ici un raffinement moderne, qui réunit heureusement la course la plus précipitée de la cavalerie avec la marche la plus régulière, & la plus serrée de l'infanterie, & que peut-être l'idée du Secrétaire étoit fondée sur l'impression qu'avoit faite sur lui la manœuvre de la cavalerie Françoise, à la journée de Ravenne, où elle rompit la cavalerie Espagnole, sans faire autre chose que l'attendre de pied ferme, & en soutenir le choc (2). Mais enfin, supposé qu'on vou-

(1) Ibid.

(2) *Instruction sur le fait de la Guerre*, Livre I. Chap. 13.

lût lui faire son procès par la seule raison qu'il eût établi quelques principes contraires à l'usage de nos temps, & le condamner là-dessus comme peu au fait de la science militaire ; cette censure iroit plus loin qu'on ne pense. Il n'est personne qui ne reconnoisse Montécuculi pour un des hommes les plus consommés dans son art. Que dirons-nous donc de lui, lorsqu'il fait consister la souveraine force de la cavalerie dans la lance, & dans la pique celle de l'infanterie ? Car on n'ignore point que depuis longtemps celle-ci a abandonné la pique, & que les derniers qui en ont fait usage, ce sont les Russes dans la guerre contre les Tartares. On sait aussi qu'il n'y a plus que les Ulans, & les troupes de cette espèce, qui se servent de la lance. César & Pompée étoient certainement deux grands capitaines ; cependant leur conduite à la journée de Pharsale fit voir que leurs principes sur la Guerre étoient aussi différens que ceux qu'ils avoient sur la Politique. Le premier croyoit, & il soutient cette opinion dans ses Commentaires, qu'il falloit fondre sur l'ennemi, & l'attaquer avec

vigueur; l'autre, que ſans s'ébranler en aucune façon, on devoit l'attendre de pied ferme (1). On diſpute tous les jours ſur l'ordre de bataille; les uns veulent qu'on place l'élite des troupes au centre; les autres prétendent qu'il vaut mieux la mettre aux ailes; & la choſe eſt encore indéciſe. Dans le mélange qu'on fait de

(1) *Inter duas acies tantum erat relictum ſpatii, ut ſatis eſſet ad concurſum utriusque exercitus. Sed Pompejus ſuis prædixerat, ut Cæſaris impetum exciperent, neve ſe loco moverent, aciemque ejus diſtrahi paterentur: idque admonitu C. Triarii feciſſe dicebatur, ut primus excurſus, viſque militum infringeretur, aciesque diſtenderetur; atque ſuis ordinibus diſperſos adorirentur: levius quoque caſura pila ſperabat, in loco retentis militibus, quam ſi ipſi immiſſis telis occurrerent: ſimul fore ut duplicato curſu Cæſaris milites exanimarentur, & laſſitudine conficerentur. Quod nobis quidem nulla ratione factum a Pompejo videtur, propterea quod eſt quædam animi incitatio atque alacritas naturaliter innata omnibus, quæ ſtudio pugnæ incenditur: hanc non reprimere, ſed augere imperatores debent; neque fruſtra antiquitus inſtitutum eſt, ut ſigna undique concinerent, clamoremque univerſi tollerent: quibus rebus & hoſtes terreri, & ſuos incitari exiſtimarunt.* De Bello Civili. Lib. III.

la cavalerie avec l'infanterie, il y en a qui placent ſur le même front des pelotons d'infanterie entre les eſcadrons; d'autres placent des corps d'infanterie, diſpoſés en différentes manières, à la tête de la cavalerie, où ils forment comme des baſtions (1). Il en eſt de même des combats ſur mer: les uns tirent au corps du vaiſſeau, pour tâcher de le couler à fond; les autres au contraire aiment mieux tirer aux cordages & aux mâts, pour mettre l'ennemi hors d'état de manœuvrer. Combien de différens ſyſtèmes de Fortification? Et le nouveau ſyſtème de la Colonne n'a-t-il pas diviſé tous ceux qui dans ces derniers temps ont écrit ſur l'Art de la Guerre?

Pour peu que l'on conſidère la nature même de cet art, on ne ſera pas ſurpris de la différence qu'on trouve entre les opinions des auteurs qui ont travaillé ſur cette matière avec le plus de ſuccès. La ſcience de la Guerre a pour but de faire combattre les hommes avec le plus d'avantage qu'il eſt poſſible. Ainſi que les autres

(1) Voyez Puyſegur, *Art de la Guerre*. Livre I. Chap. 8. Art. 4.

ſciences, elle doit être fondée ſur l'expérience, qui ſeule peut enſeigner le vrai, & qui eſt, pour parler avec le Dante, la ſource féconde d'où découlent tous les arts. Mais avec cela elle diffère eſſentiellement des autres ſciences en un point. La Phyſique, par exemple, peut à ſon aiſe faire ſes obſervations, ou ſes calculs, ſur les variations de la Lune, ſur le flux & reflux de la mer, & mettre enſuite ſes hypothèſes dans le creuſet de la vérité. Il en eſt de même de la Métaphyſique, & de la plupart des autres ſciences. Mais dans l'Art de la Guerre on ne peut que très-rarement examiner ſi la méthode s'accorde avec l'expérience. Vous ſavez qu'il y a peu de perſonnes qui ayent l'autorité de faire ces eſſais: & ſuppoſé même qu'on le puiſſe, ils ne ſeront jamais ni aſſez répétés, ni faits avec la tranquillité d'eſprit requiſe. Ils ſont trop compliqués, accompagnés de trop de circonſtances & d'incidens qui peuvent en altérer l'effet, & les rendre ſuſpects, pour qu'on puiſſe s'aſſurer de la juſteſſe des concluſions qu'on en tire. C'eſt ce qui a fait appeller l'Art de la Guerre, ainſi que

la Médecine, un art conjectural & meurtrier.

Ne trouvez-vous pas qu'il faudroit être bien difficile, & de bien mauvaise humeur, pour ne pas pardonner quelques méprises où le Secrétaire peut être tombé, en traitant d'un art si embrouillé, & où l'on a si peu de lumières. Le grand Turenne fut lui-même, un jour, surpris par l'ennemi; ce qui est la faute la plus énorme qu'un guerrier puisse commettre. Ce général disoit que le plus parfait des capitaines est celui qui fait le moins de fautes. Le Comte de Saxe appelle la Guerre une science couverte d'obscurités & de ténèbres (1). Mais ce qu'on doit surtout pardonner au Secrétaire, ce sont les bévues où il peut-être tombé par rapport aux fortifications, art presque étranger de son temps en Italie (2), & bien éloigné de la

(1) *Rêveries* ou *Mémoires*, dans l'Avant-propos.

(2) *Vous pouvez avoir ouï dire, ce dont bien des gens peuvent encor se souvenir, qu'avant que Charles, roi de France, vînt en Italie en 1494, on ne bâtissoit que très foiblement &c.* & plus bas:

perfection où il fut porté depuis: aussi en parle-t-il avec une si grande retenue, & avec tant de précaution, que ce seroit une extrême injustice de le juger avec la même rigueur qu'on jugeroit un auteur décisif & présomptueux. Continuez-moi votre amitié, & croyez-moi &c.

A la campagne,
ce 5 Sept. 1759.

LETTRE XVIII.

Je n'aurai besoin ni de figures, ni de longs discours, pour vous donner une idée de la Fortification du Secrétaire, & pour satisfaire votre désir sur cet article. Voici la méthode de fortifier les places qu'il juge la plus parfaite. L'enceinte de sa Forteresse consiste en une muraille de maçonnerie très-haute, mais simple & sans terre-plein, autour de laquelle règne un fos-

c'est des François que nous avons appris à faire les créneaux larges & épais &c. Art de la Guerre. Livre VII.

ſé. Ce mur eſt flanqué de tours. Entre les tours ſont ménagées les portes, & l'on a ſoin de les couvrir par un ravelin du côté de la campagne. Derrière le mur eſt un autre foſſé large & profond; & de la terre qu'on tire en le creuſant, on forme un terre-plein revêtu d'un mur moins haut que le premier. C'eſt ſur ce ſecond mur qu'on place la groſſe artillerie, comme on a placé la légère ſur l'autre. On diſtribue auſſi, de diſtance en diſtance, dans le foſſé, quelque caſematte, d'où l'artillerie faſſe feu contre qui veut tenter d'y deſcendre. Telle eſt la forteresſe royale du Secrétaire. Dans ces forteresſes plus petites où l'on ne veut faire qu'un foſſé, il prétend qu'il eſt mieux de le creuſer derrière que devant le premier mur; parce que cela forme une place avec une certaine eſpèce de chemin couvert (1).

Cette manière de fortifier paroîtra défectueuſe par plus d'un endroit; ſurtout en ce que la courtine eſt flanquée par des tours; qu'on donne trop d'élévation aux dé-

(1) *Art de la Guerre.* Livre VII.

défenses en général; & que celles qui regardent la campagne sont encore plus hautes que celles qui sont du côté de la ville. A l'égard du premier article, si c'est une faute, ce n'est pas le Secrétaire seul qu'il faut en accuser; elle est commune à tous les ingénieurs de son temps. On étoit encore dans l'usage de bâtir des tours; & il est assez vraisemblable que le premier exemple de flanquer les courtines de bastions, comme on le pratique aujourd'hui, nous vient de Saint Michel, quand il fortifia Vérone sa patrie, & fit de Candie une place qui coûta aux Turcs un siège de vingt ans. Quant aux murailles trop hautes, le Secrétaire s'apperçut bien lui-même de leur défaut; puisqu'il dit qu'elles sont trop exposées aux batteries de l'ennemi; mais il crut qu'en les faisant basses, elles pouvoient être trop facilement escaladées (1). Pour ce qui regarde la hauteur qu'il donne aux défenses du côté de la campagne préférablement à celles qui sont vers le corps de la place, ce qui est contre la pratique générale; il suffiroit de dire qu'il a

(1) Ibid.

en cela un très-bon garant: c'eſt le Comte de Saxe, qui condamne l'uſage de donner plus d'élévation aux ouvrages, à meſure qu'ils avancent vers la place, parce que l'ennemi, les découvrant, peut les battre, & en démonter les batteries, avant même d'en faire les approches: il voudroit donc que le profil des places fût d'une façon diamétralement oppoſée à celle dont on le fait d'ordinaire (1). Quoi qu'il en ſoit, on ne ſauroit nier que dans la méthode du Secrétaire la groſſe artillerie ne pouvant pas jouer au commencement du ſiège, puisqu'elle eſt placée ſur le mur intérieur, beaucoup plus bas que le premier, il n'eſt pas ſi facile de s'oppoſer aux travaux, & aux approches de l'ennemi.

D'ailleurs il fait d'excellentes obſervations ſur les ſièges. Pour prévenir l'effet des mines, outre les contremines, il propoſe de donner au foſſé tant de profondeur que l'on ne puiſſe creuſer au deſſous ſans trouver l'eau, l'ennemie jurée des mines. Et ſi la place eſt ſituée ſur une

(1) *Rêveries*, ou *Mémoires*. Part. II. Chap. 2.

hauteur, il conseille de faire dans l'enceinte des murs des puits très-profonds, qui seront comme des soupiraux par où s'éventeront les mines de l'ennemi (1); ce qui se rapproche des maximes des modernes. Il ne s'en éloigne pas non plus dans les expédiens qu'il fournit pour couvrir les brèches de manière que malgré l'ouverture faite aux murailles, on oppose à l'assiégeant des obstacles qui l'empêchent de pénétrer dans la place; ni dans la préférence qu'il donne aux fossés secs sur les fossés, pleins d'eau. Il est aussi d'accord avec les plus célèbres auteurs de nos jours, en ce qu'il veut, généralement parlant, que les ouvrages ayent de l'étendue, afin qu'on puisse s'y retrancher, & y être plus à couvert contre l'artillerie (2).

Mais il me semble que c'est assez parler du systême du Secrétaire sur la Fortification: j'ajouterai seulement qu'en plus d'un endroit il se sert de l'expression, *sauf*

(1) *Art de la Guerre.* Livre VII.

(2) Ibid.

meilleur avis (1); ce qui fait bien voir avec quelle circonspection il croit devoir parler d'une matière étrangère à sa profession. C'est par la même raison qu'il s'abstient de parler de la Marine, dont il n'a, dit-il, aucune connoissance, & qu'il déclare vouloir laisser aux Vénitiens & aux Génois, qui y excelloient, & qui y ont fait de si grandes choses (2). Et assurément, il y a quelques siècles qu'on pouvoit donner aux Italiens le nom de puissances maritimes. La mer ne connoissoit pas alors le pavillon Anglois qui y paroît aujourd'hui avec tant d'éclat; & dans ce temps-là, pour me servir de l'expression de Montesquieu, la Hollande n'étoit pas faite. Je suis &c.

A la campagne,
ce 8 Sept. 1759.

(1) *Art de la Guerre.* Livre VII.
(2) Ibid.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0172-9

LETTRE XIX.

Vous vous rappellez fort à propos ce qui arriva au critique de Boccalini. Il présenta à Apollon un catalogue de quelques fautes légères qu'il avoit déterrées dans un excellent ouvrage. Ce Dieu lui donna à éplucher un sac de grain, & pour récompense de sa peine lui fit présent des ordures. Il faudroit en faire autant aux censeurs du Secrétaire. S'il est tombé dans quelques méprises, il les a bien réparées par le grand nombre d'utiles vérités qu'il enseigne; & si, comme nous l'avons dit, la science de la Guerre est semblable à la Médecine, on peut dire qu'il l'a enrichie de quantité d'Aphorismes. Je ne prétends pas parler de certaines maximes générales sur la nécessité de la discipline, sur la confiance qu'un bon capitaine doit inspirer à son armée, surtout en un jour d'action, & sur mille choses pareilles, que le sens commun dicte à tout le monde, &

qu'on trouve dans tous les livres qui traitent de la Guerre. Je parle de ces maximes particulières qui regardent les détails de l'Art, & dans lesquelles il s'accorde avec les militaires les plus habiles & les plus expérimentés.

Je crois vous en avoir marqué quelques-unes dans mes lettres précédentes. Parcourez le livre, & vous en trouverez bien d'autres. Par exemple, en plaçant la cavalerie à la tête de l'infanterie, il faut obſerver, dit-il, ou de faire avancer la première de façon qu'au cas qu'elle ſoit repouſſée, elle ait aſſez de terrain pour ſe retirer ſans heurter l'infanterie; ou de ménager dans les rangs de celle-ci des intervalles propres à donner paſſage aux chevaux, ſans qu'il en naiſſe de la confuſion. Qu'on ne s'imagine pas, ajoute-t-il, que cet avis ſoit de peu d'importance: pluſieurs généraux, pour n'y avoir point fait attention, ſe ſont rompus eux-mêmes, & ont été entiérement défaits (1). Il dit dans un autre endroit qu'il ne faut pas

(1) *Art de la Guerre.* Livre V.

étendre trop le front de l'armée, dans la vue d'occuper plus de terrain (1), parce que cette disposition affoiblit l'ordre de bataille. C'est aussi là le sentiment de Montécuculi (2), & des plus habiles capitaines, qui n'approuveroient pas l'usage de nos jours. On se range sur trois de hauteur, & l'on présente un grand front, comme s'il s'agissoit d'une revue, & non de combattre.

Je me souviens d'avoir lu qu'on agita vivement en France la question, si le grand nombre d'officiers est avantageux ou non. On décida pour l'affirmative (3); & cette décision qui a depuis fait gagner à la France tant de batailles, se trouve en termes exprès dans *l'Art de la Guerre* (4). Il y a, dit l'auteur, des personnes de peu d'ex-

(1) Ibid. Livre IV. au commencement.

(2) *Mémoires*. Livre I. Chap. 1. & Livre III. Chap. 6.

(3) Daniel, *Histoire de la Milice Françoise*. Tome I. Livre IV. Chap. 6.

(4) Livre II.

périence dans le métier de la Guerre, qui pourroient croire que ce grand nombre de commandans qui ſont dans la Légion, ne feroit que cauſer du déſordre; mais il faut ſonger qu'ils ſe rapportent tous à un ſeul & même chef, qu'ils maintiennent l'ordre, & que ſans eux, il eſt impoſſible à la troupe de ſe gouverner. Un mur qui menaceroit ruine, de tous côtés, ſe ſoutient mieux quand il a quantité d'étaies de près en près, quoique foibles chacune en elle-même, que quand il n'a que peu d'appuis, quelque forts & quelque ſolides qu'ils puiſſent-être: la force & la ſolidité d'un ſeul ne ſuffit pas pour empêcher la ruine de la partie qui n'y porte pas. Ainſi dans les armées il faut qu'entre un certain nombre d'hommes il y en ait un dont le courage ſupérieur, ou au moins l'autorité, les paroles, & l'exemple inſpirent la fermeté aux autres, & les animent à combattre avec vigueur.

Au reſte, je ne ſais qui mérite le plus d'éloges pour avoir éclairci ces matières, ou un homme du métier, ou un homme qui par goût s'eſt appliqué à ce genre d'étude. Un guerrier qui voit & ce qu'il y a de

défectueux dans la manière ordinaire, & ce qu'on y pourroit ſubſtituer de mieux, peut n'avoir pour guide que la ſimple pratique, jointe au bon ſens & à un jugement ſolide. Mais un homme qui ſans être de la profeſſion, découvre les moyens de la perfectionner, doit abſolument en avoir pénétré la nature & l'eſprit. Dans l'un, quelque pertinemment qu'il raiſonne, la Guerre peut n'être qu'un métier ; dans l'autre il faut de néceſſité qu'elle ſoit une ſcience.

A la campagne,
ce 12 Sept. 1759.

LETTRE XX.

Rien ne me fait tant de plaiſir dans votre lettre, que le projet que vous me dites avoir formé. Liſez donc le livre qui nous a fourni matière à tant de raiſonnemens. Remontez droit à la ſource ; & vous verrez mieux ce qui en eſt, qu'en vous

arrêtant aux ruisseaux que j'en ai tirés. Vous serez convaincu que l'Art de la Guerre, ainsi que les autres arts, a pris une seconde naissance en Toscane. Je ne trouve pas que les Florentins eussent grand tort, d'en être un peu vains. Vous savez ce que disoit Averani, que Galilée & Vespuce avoient fait en sorte qu'on ne pouvoit ni lever les yeux au ciel, ni les baisser vers la terre, sans se souvenir de la gloire des Florentins. La prose & les vers la porteront par-tout, tant qu'on lira Pétrarque, le Dante, Boccace, & le gracieux Berni. Quel éclat ne lui a pas donné le profond Michel-Ange dans les arts dont l'objet est de satisfaire la vue? & qui ne regardera pas notre pénétrant Secrétaire comme un auteur classique, & dans la Politique, & dans l'Art de la Guerre? Lui contestera-t-on cette dernière Science, parce qu'il n'a pas porté l'épée? Végèce n'a jamais commandé d'armée; cela n'empêche pas que Montécuculi ne le mette de pair avec les plus grands capitaines de l'Antiquité. Personne, dit ce grand homme, ne voudroit hazarder une bataille avec de nou-

velles troupes, qui ne ſont ni diſciplinées ni aguerries. Et qui ſeroit aſſez fou pour le faire? Ce ne ſera ni Scipion, ni Sempronius, ni Végèce (1). Newton ne paſſoit pas les nuits à contempler le ciel, & n'étoit pas aſtronome de profeſſion; il a pourtant appris aux aſtronomes à rectifier leurs calculs, & leurs Éphémérides. Heureuſe l'Italie, ſi au ſiècle brillant de Léon, elle eût vu ſes princes, moins occupés de la galanterie & des Belles-Lettres, ſe tourner du côté de l'Art militaires, diſcipliner & aguerrir leurs ſoldats ſelon la méthode du Secrétaire de Florence!

Faiſant revivre, avec la valeur des anciens, leur ordre militaire, il n'auroient pas été ſi ſouvent les victimes des guerres que leur firent les ultramontains, & comme le dit ſi bien le brave Fabrice Colonne (2), ou ils auroient agrandi leurs états avec gloire, ou ils les auroient perdus ſans honte.

(1) *Mémoires.* Livre III, Chap. 4.

(2) *Art de la Guerre*, Livre VII. ſur la fin.

Mais après une si longue campagne, il est bien temps de nous retirer dans nos logemens, où à l'aide des prochaines vendanges nous aurons des quartiers d'hiver délicieux & charmans.

A la campagne,
ce 18 Sept. 1759.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0180-3

DISCOURS MILITAIRES.

Partim in percunctando a peritis, partim in rebus gestis legendis.

Cic. Acad. Quæst. Lib. IV.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0181-9

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0182-4

DISCOURS I.

S'il vaut mieux se mettre en bataille en ordre plein, ou avec des intervalles.

A M. LE COMTE AURÈLE BARBIERI.

On ne sauroit disconvenir que l'Art de la Guerre ne soit, à bien des égards, une science démonstrative. C'est sous ce point de vue que le considéroient les anciens, & surtout les Grecs, lorsqu'ils établirent des écoles de Tactique. Mais il n'est pas moins vrai qu'il y reste encore de

nos jours grand nombre de questions, même des plus importantes, sur lesquelles les gens du métier ne sont pas d'accord; & cela n'a rien de surprenant. Quand il s'agit de se déterminer pour un ordre de bataille, pour une manière de combattre, on se règle plutôt sur les exemples, & sur les événemens, que sur les principes: la plupart des généraux, sans s'embarrasser de la théorie, s'en tiennent uniquement à la pratique.

Parmi ces questions importantes qui ne sont pas encore décidées, on peut certainement mettre celle que vous me proposez: si dans un ordre de bataille on doit laisser des intervalles entre les corps d'infanterie, & de cavalerie, qui composent la première Ligne, ou bien faire cette même Ligne pleine. Recourir à l'expérience & aux exemples, c'est ne rien faire: il y a des deux côtés des exemples & des autorités.

Les partisans des intervalles pourroient alléguer l'usage des François, & le grand nombre de victoires qu'ils ont remportées en suivant cette méthode. Celle des Prussiens

ſiens eſt toute différente; & l'on ſeroit peut-être fondé à dire que les journées de Molwitz, de Czaſlau, de Strigau, de Sorr, & de Keſſelsdorff leur ont acquis le droit de décider. Leur autorité, de quelque poids qu'elle puiſſe être, eſt pourtant balancée par une autre bien conſidérable, & dont le parallèle ne doit point les faire rougir. Les Romains laiſſoient des intervalles, & ils ſubjuguèrent le monde. Qui oſera ici s'ériger en juge entre le Capitole & Potzdam? Vous voudriez me charger de cet emploi: vous croyez que parce que je fréquente des ſoldats, je le ſuis devenu moi-même, & qu'ayant le bonheur de vivre à la cour d'un nouveau Trajan, je dois avoir les connoiſſances d'un Élien.

Tout ce que je puis faire, c'eſt de vous propoſer quelques réflexions, dont vous pèſerez vous-même, à votre loiſir, la force & la ſolidité.

Le Maréchal de Puiſégur, qui dans ces derniers temps a tenté de rendre à l'Art militaire ſon premier luſtre, ſe déclare hautement contre les intervalles, auxquels il préfère l'ordre de bataille plein & continu.

Il étaye d'abord ſon ſentiment par la raiſon générale, que cet ordre a plus de force, puisque le plus grand nombre combat contre le moindre. Mais peu content d'une démonſtration ſi vague, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, il entre dans le détail, & en donne une plus exacte & plus ſerrée. Qu'on faſſe combattre, dit-il, deux armées dont le front eſt égal; que l'une ſoit ſéparée par des intervalles en différens corps, & que ceux qui compoſent l'autre ſe touchent immédiatement, ſans laiſſer entr'eux aucun vuide. Les corps de celle-ci qui ſont vis-à-vis des intervalles de celle-là, pénétreront par ces ouvertures, & faiſant la moitié à droite, la moitié à gauche, prendront en flanc, & même en queue, les ennemis dont la tête eſt déjà occupée à combattre. De manière qu'en vertu de ſa diſpoſition même la ligne pleine a de l'avantage ſur la ligne ſéparée par des intervalles.

Mais pourquoi les Romains furent-ils vainqueurs par la méthode contraire? comment vinrent-ils à bout de ſubjuguer des nations dont les armées courageuſes &

aguerries combattoient en ordre de bataille plein & continu? Quelle raiſon les détermina à laiſſer des intervalles? ils cultivoient avec ſoin l'Art militaire, & ils y avoient plus d'expérience qu'aucun autre peuple du monde. Puisque vous le voulez, tâchons de découvrir leurs motifs.

L'uſage d'aujourd'hui eſt de ranger une armée ſur deux lignes, chaque ligne à trois ou quatre hommes de hauteur. On met ordinairement entre une ligne & l'autre 150 toiſes ou 900 pieds de diſtance. Vous ſavez que cela ſe fait ainſi, premièrement pour que l'ennemi n'ait pas tant de facilité à nous envelopper, le grand tour qu'il auroit à faire ne lui permettant pas de cacher long-temps ſon deſſein: en ſecond lieu, pour avoir un terrain ſuffiſant à faire marcher un bataillon de front entre les deux lignes, ſuppoſé qu'une des ailes eût beſoin de ſecours: enfin, pour que la ſeconde ligne ſoit hors de la portée du feu de la première ligne de l'ennemi.

Les Romains ſe mettoient en bataille ſur trois lignes, à dix, à neuf, ou tout au moins à ſix hommes de hauteur. Entre

la première & la troisième ligne, il y avoit un intervalle d'environ 400 pieds. Il y a deux raisons qui nous convainquent que c'étoit là leur disposition. Leurs armes de jet portoient à près de 500 pieds, ainsi que nous l'apprend Végèce; & les Triaires, qui formoient la troisième ligne, y étoient encore exposés pendant l'action; puisque pour s'en garantir ils avoient un genou en terre, & se couvroient de leurs boucliers. En second lieu, ils n'avoient pas les mêmes motifs que nous pour laisser entre leurs lignes une plus grande distance. Leur armure les mettoit assez à couvert des armes de trait que leur lançoit l'ennemi. Leurs manipules n'étoient pas composés d'un si grand nombre d'hommes que nos bataillons; comme ils avoient plus de hauteur, ils n'occupoient que peu de front, & pour en faire passer deux ou trois d'une aile à l'autre, ils n'avoient pas besoin de tant d'intervalle. D'ailleurs l'usage des Romains étoit de combattre au devant de leur camp, & dès là ils ne craignoient pas d'être enveloppés, ou tournés par l'ennemi, qui n'auroit osé l'entreprendre, sans risquer

d'être pris en flanc par les corps restés à la garde du camp. Pour prévenir encore mieux cet inconvénient, ils couvroient quelquefois les ailes de l'armée d'un fossé, qu'ils tiroient jusqu'au camp.

Or opposons à une légion une troupe de Germains, par exemple, qui soient en ordre de bataille sans intervalles. Supposons avec le maréchal de Puiségur, qu'ils pénètrent par les ouvertures de la première ligne des Romains, dans la vue de prendre en flanc & en queue les manipules qui la composent. D'abord cette manœuvre n'est pas si facile, parce que les manipules ont plus de hauteur que nos bataillons. Mais, quand même ils y réussiroient, ils n'en seront pas plus avancés: ils auront à soutenir l'effort des manipules de la seconde ligne, placés vis-à-vis des intervalles qui divisent ceux de la première. Car, comme il n'y a guères que 200 pieds de distance d'une ligne à l'autre, & que les Romains étoient exercés à la course, ces seconds manipules franchissent cet espace en un instant, & viennent tomber sur

l'ennemi, qu'ils enveloppent; de ſorte qu'au lieu de battre il eſt battu.

C'eſt-là, à mon avis, la raiſon pour laquelle l'ordre de bataille des Romains, quoiqu'avec des intervalles, n'étoit pas exposé aux mêmes dangers que le nôtre. D'ailleurs rien n'étoit ſi aiſé que de le changer en cas de beſoin. La ſeconde ligne étant ordinairement à peu de diſtance de la première, on pouvoit, en un clin d'œil, faire entrer les manipules de l'une dans les ouvertures de l'autre, & former une ligne pleine, en tout ou en partie, ſelon que les circonſtances le demandoient. Il paroît même que l'ordre de bataille plein fut celui qui prévalut finalement chez les Romains. En ſuivant cette même méthode, Jules-Céſar conquit les Gaules, & fit ces grandes actions qui feront toujours l'étonnement & l'étude des militaires. On ne voit pas en effet que dans ſes Commentaires il parle d'Haſtaires, de Princes, ou de Triaires; on n'y apperçoit pas la moindre ombre de cet ordre quinconce, ou en échiquier, qui étoit en uſage du temps de Scipion.

Voilà tout ce que je ſuis en état de vous dire ſur la queſtion que vous m'avez propoſée. Je m'eſtimerois heureux ſi j'avois réuſſi à vous ſatisfaire.

DISCOURS II.

Sur la Colonne du Chevalier Folard.

AU MÊME.

Je ſuis extrêmement ſenſible aux deux beaux préſens que je reçois tout à la fois de votre part, le Diſcours que vous avez prononcé à l'ouverture de votre nouvelle Académie, & les Mémoires militaires ſur les Grecs & les Romains que M. Guiſchard vient de donner au public. Le plaiſir que j'ai eu à lire votre Diſcours, eſt au-deſſus de toute expreſſion. La pureté de votre ſtyle, & la juſteſſe de vos penſées répondent aux nobles projets de ce génie tutélaire des Beaux-Arts, qui voudroit que Parme produiſît encore de nou-

veaux *Parmesans*. Vous ne vous êtes pas trompé non plus, en jugeant que le nouvel ouvrage de M. Guischard me feroit un vrai plaisir. Il est rare de rencontrer dans un homme de guerre tant d'érudition, & des connoissances si profondes. Armé de la critique la plus judicieuse, & possédant parfaitement le Grec, il a pénétré dans le fond de l'Art militaire des Anciens; ce sont des armes qui manquoient à Folard. Vous ne sauriez croire combien j'ai été charmé de voir qu'un aussi habile homme que l'auteur de ces Mémoires, confirme l'opinion où je suis, que Scipion ne combattit pas en colonne à la journée de Zama. Ma joie est extrême de pouvoir joindre son suffrage à celui du général Keith, à qui je communiquai, il y a quelques années, mes idées sur cet ordre de bataille, & que j'espérois revoir un jour couronné de nouveaux lauriers. *Dis aliter visum*: la bataille de Hochkirk nous l'a ravi: il est actuellement à s'entretenir avec Marlborough & Turenne, sur l'entrée en Bohème, & sur les actions de Rosbac & de Lissa. Il avoit

étudié la Guerre, & l'avoit méditée avec toute la profondeur Angloise. Son approbation m'inspira la hardiesse de me mesurer avec Folard, & d'attaquer sa Colonne de Zama. Qui pourroit maintenant me donner le courage de m'élever contre le systême de la Colonne considéré en lui-même, si ce n'étoit ou Maurice ou Fédéric?

Le Comte de Saxe, peu de temps avant sa mort, vint faire une visite au roi de Prusse. Il nous sembloit voir Scipion & Annibal, brûlans du désir de conférer ensemble. Le Comte passa quelques jours à Potzdam, qu'on peut, avec raison, appeller l'école de Mars. Il y vit, pour la première fois, cette cavalerie, dont il avoit tant ouï parler. Quand il l'eût vue manœuvrer en ordre de bataille, & faire tous ses mouvemens avec cette régularité, cette agilité, cette fermeté qui étonnent ceux qui en sont les témoins, ce grand homme, plein d'admiration, félicita cent fois le héros qui l'avoit créée, dans des termes qui devoient ne pas lui déplaire. Ils se voyoient, au palais de Sans-Souci, au moins deux fois par jour, à dîner & à souper. Le

Roi envoyoit prendre ſon hôte dans des caroſſes ouverts qui faiſoient un coup-d'œil charmant. Il faut avouer, dit quelqu'un, que le Roi fait admirablement bien les choſes: il fait monter le Comte de Saxe, & ceux qui l'accompagnent, dans des chars de triomphe. Je le crois bien, répondit le Comte de Friſe, qui étoit de la compagnie, les chars de triomphe ſont ici en abondance. J'ai ſouvent ouï parler de Guerre dans ces repas; car il faut que vous ſachiez que j'avois l'honneur d'être admis à la table des Dieux, *epulis accumbere Divûm*. Je croyois, aſſiſter au *Triomphe de la Renommée* de Pétrarque. On faiſoit paſſer en revue les plus grands capitaines, & je vous aſſure qu'on peſoit leur mérite dans la balance la plus ſévère. Il fut queſtion des différens ordres de bataille, & des diverſes manières de combattre. On n'oublia pas la Colonne. Autant que je puis me le rappeller, ils convenoient que cette diſpoſition eſt infiniment meilleure pour ſe défendre que pour attaquer: le ſeul cas où l'on puiſſe s'en ſervir avec ſuccès dans une attaque, c'eſt lorſqu'il s'agit de forcer l'en-

nemi dans des retranchemens, comme on en a vu plusieurs exemples. Et cela ne doit point surprendre. La force de la Colonne consiste dans son épaisseur, sa solidité, sa pesanteur, & dans la violence de son choc: ainsi que le bélier, elle perce & renverse tout ce qui se trouve devant elle. L'ennemi qui l'attend dans ses retranchemens, lui donne donc le loisir de profiter de tous ses avantages. Dès que la tête de la Colonne est entrée dans le camp des ennemis, elle coupe leur armée en deux ou plusieurs corps, qui ne peuvent plus se secourir l'un l'autre, & qui ne sont plus en état de se remettre. Mais s'agit-il d'une action en rase campagne? La Colonne a peu de front: on peut donc très-facilement l'envelopper, & la mettre entre deux feux, ou comme entre les deux branches d'une tenaille (*Forceps*), qu'on opposoit à l'ancien Coin militaire (*Cuneus*). Il est vrai que, quoiqu'entourée, elle est encor en état de faire tête de tous côtés, & de se défendre vigoureusement sans être entamée. Mais alors elle perd l'avantage de pouvoir attaquer, cet avantage qu'un général doit principalement

avoir en vue, du moins autant que ses forces le lui permettent. Quand on veut se retirer, & qu'on se borne à la simple défensive, le meilleur parti est d'occuper le moins de terrain qu'il est possible; mais lorsqu'on veut attaquer, on doit précisément faire tout le contraire. Aussi tout le succès de la colonne Angloise de 12000 hommes à Fontenoi se réduisit-il à faire retraite sans être rompue, ni mise en désordre. Il faut même convenir que ce fut le pur hazard qui produisit cette colonne dont les militaires ont tant parlé, & qu'elle ne fut point du tout l'effet de l'attachement du général pour la Colonne de Folard. Les Anglois devoient se porter entre les villages de Fontenoi & d'Antoin, qui couvroient le front de l'armée Françoise, & qui étoient garnis d'une nombreuse artillerie. L'infanterie Angloise en souffroit beaucoup: pour s'en garantir, elle se jeta sur le centre, & les bataillons se mirent à la queue l'un de l'autre. Voilà comment se forma cette fameuse colonne; ce qui fait voir que souvent le hazard produit des événemens qu'on attribue ensuite aux réflexions les

plus profondes, & à la prudence la plus consommée.

La Colonne a encore un autre inconvénient. Comme les rangs & les files y sont extrêmement serrés, l'artillerie peut y faire les effets les plus terribles. C'est précisément le parti que l'on prit à la fin contre la colonne Angloise à Fontenoi. Les François y pointèrent leur canon, quand ils virent qu'elle avoit pénétré dans leurs lignes, & qu'elle commençoit à faire balancer le destin de cette grande journée.

D'ailleurs elle peut, dans sa marche, rencontrer des fossés, des arbres, des haies, un terrain inégal. Tout cela dérange une multitude d'hommes mis comme en une masse; & dès qu'une fois elle est en désordre, elle ne se remet pas avec autant de facilité que si elle étoit divisée en plusieurs petits corps. On a plus de peine à raccommoder une machine faite d'une seule pièce qu'une machine composée.

Le Comte de Saxe en concluoit que son ami Folard avoit eu tort de mettre la Colonne au-dessus de tous les ordres de bataille, & de lui adjuger la supériorité

dans tous les cas. Mais, reprit le Roi, il n'eut pas tort, lorsqu'il fit du Comte de Saxe le pronostic que tout le monde sait, & que dans le défenseur de Crachnitk il vit d'avance le conquérant de la Flandre. Mais où vais-je?

. . . desine pervicax,
Referre sermones Deorum, &
Magna modis tenuare parvis.

DISCOURS III.

Sur l'étude que Palladio avoit faite de l'Art Militaire.

A M. L'ABBÉ GASPARD PATRIARCHI.

Les amateurs des Beaux-Arts doivent être charmés d'apprendre qu'on va donner au public la vie de Palladio, composée par M. Thomas Témanza, dont les talens sont si connus. Pour moi, je vous assure que la certitude que vous m'en don-

nez, me cause une satisfaction infinie; & vous savez depuis quel temps je souhaite qu'elle voie le jour. La vie des artistes doit être écrite par des artistes; sans quoi ce ne sont que de vaines recherches sur des choses de peu de conséquence, de pures inutilités. A quoi me sert la vie d'un architecte ou d'un peintre, si elle ne contribue pas à me donner de nouvelles lumières sur l'Art même? C'est pour cela qu'on trouve tant de plaisir à lire les ouvrages de Vasari; c'est pour cela qu'on recherchera la vie de Palladio avec le même empressement qu'on recherche la vie de Sansovin, que le même Témanza a écrite. Je suis fâché de ce que malgré toutes les peines que je me suis données, on n'a pu déterrer, dans les archives de cette ville, le temps précis où Palladio fut employé pour l'église de S. Pétrone. Mais si nous n'en savons pas l'année, nous avons ses dessins; & c'est là l'essentiel. Je voudrois bien que M. Témanza, dont les soins égalent le savoir, eût trouvé ce que Palladio a écrit sur Polybe. Notre savant Zéno, dans ses Remarques sur la Bibliothèque

de Fontanini, fait mention de cet ouvrage, & dit, sur le rapport de Paul Gualdo, qu'il fut dédié au grand Duc François de Médicis, qui en fut très-satisfait. Je crois qu'il seroit à propos d'ajouter à la vie de Palladio un Livre, ou tout au moins un chapitre particulier, où on le regarderoit moins comme architecte que comme un écrivain qui a traité de l'Art militaire. Vous n'ignorez pas que dans son Avant-propos, qui est à la tête des Commentaires de Jules-César, il assure avoit lu tous les historiens, & tous les auteurs anciens qui ont écrit sur la Guerre, & s'être appliqué, pendant quelques années de suite, à cette étude. Le Trissin, qui lui avoit enseigné les principes de l'Architecture, lui avoit aussi donné quelque teinture de l'Art militaire, qui jointe à ses propres réflexions lui en avoit rendu la pratique si familière, qu'il osa ce que le Secrétaire de Florence n'avoit pas osé. Celui-ci ne voulut jamais risquer de mettre en bataille une simple cohorte en présence du Duc d'Urbin; & Palladio nous rapporte que pour lui, il n'avoit pas hésité un moment à faire faire à

des

des galériens, & à des pionniers, tous les mouvemens, & toutes les évolutions possibles, même devant des gentilshommes fort versés dans la Tactique.

On trouve dans ce même Avant-propos plusieurs belles observations sur l'Art militaire des anciens, renfermées en peu de mots. Il semble que Palladio y marche la règle & le compas à la main, & qu'il y raisonne avec la même précision avec la quelle il parle de l'Architecture. Sans exorde inutile & ridicule, sans vain étalage de termes, il va droit à l'essentiel, qu'il saisit, & qu'il met sous les yeux du Lecteur. Il y a dans ces quatre pages des remarques exactes & judicieuses, qu'on chercheroit en vain dans de gros livres qui traitent expressément de ces matières.

La Phalange, dit-il très sensément, n'étoit bonne qu'en certains terrains: on tiroit de plus grands secours de la Légion, qui servoit par-tout, & en tout temps. Ce peu de mots présente à un homme intelligent le parallèle de ces deux corps, leur ordre de bataille, leur manière de combattre, la qualité de leurs armes, le ter-

rain qui leur convenoit, les évolutions & les manœuvres à quoi ils étoient propres, leurs avantages respectifs, & les raisons de la supériorité que l'un avoit sur l'autre.

La plupart s'imaginent que la disposition & l'ordonnance des armées a toujours été la même chez les Romains: trois lignes, des Hastaires, des Princes, des Triaires, dont les manipules étoient rangés en échiquier, de la manière que Polybe nous le décrit. Mais Palladio observe que les choses changèrent dans la suite des temps, & que, par exemple, Jules-César ne retint de cette ordonnance que le nombre des lignes. Autant qu'on en peut juger par les batailles de César, ces lignes étoient composées de cohortes, & la première ligne étoit continue, & sans aucun intervalle. Voilà ce que dit Palladio, & réellement après les temps de Scipion, il se fit de grands changemens dans la Tactique des Romains. Ni le nombre des soldats qui composoient la Légion, ni celui des gens de pied relativement aux chevaux ne furent pas toujours les mêmes. Elle ne conserva que son caractère distinctif, d'être divisée

en plusieurs corps rangés de façon que l'un pût venir au secours de l'autre. Elle ne retint pas moins constamment la manière de combattre qui lui étoit particulière; c'étoit de lancer d'abord les dards & les javelots, & de fondre ensuite sur l'ennemi l'épée à la main. Vous vous serez infailliblement apperçu plus d'une fois que quand on lit l'Histoire Romaine sans avoir ces connoissances, on s'expose à ne pas bien comprendre le détail des opérations militaires qui forment une grande partie de cette histoire.

Ce même Avant-propos nous fournit aussi des lumières sur un objet essentiel; je veux dire sur l'étendue du terrain qu'occupoit dans sa hauteur une armée Romaine rangée en bataille. Au premier Livre de la *Guerre Civile*, César rapporte qu'il n'y avoit entre son camp & celui de Pompée, assis le long de la Ségra, qu'un intervalle de 2000 pieds; & que les deux armées en bataille, chacune à la tête de son camp, occupoient les deux tiers de cet intervalle. Palladio en conclut que les trois lignes de l'armée Romaine occupoient, dans leur

hauteur, un terrain de *666* pieds. Le Maréchal de Puiſégur, dans ſon *Art de la Guerre*, eſt du même ſentiment, & ſe fonde ſur le même texte. Il eſt aſſez difficile de décider au juſte ce qui en eſt; je croirois pourtant qu'à s'en tenir à ce paſſage, on pourroit retrancher quelque choſe de cette étendue. Quand Céſar dit que les deux armées occupoient les deux tiers de cet eſpace, il ne faut pas s'imaginer qu'il en parle avec la préciſion géométrique, & d'après des meſures priſes: il en jugeoit à vue d'œil, & c'eſt comme s'il diſoit, à peu près les deux tiers. Mais, objectera-t-on, ſi cela eſt, pourquoi vouloir retrancher des *666* pieds? pourquoi ne pas croire plutôt que les armées en occupoient d'avantage? Par la raiſon, pourrois-je répondre, qu'il n'eſt pas vraiſemblable que la troiſième ligne fût placée ſi près du foſſé qui entouroit le camp; il y a même lieu de préſumer qu'elle en étoit au moins à 100 pieds. Ne falloit-il pas cet eſpace pour que les légions euſſent la facilité de ſe remettre, au cas que dans l'action elles euſſent perdu de leur terrain? Ne vous

étonnez pas que je chicane un peu ſur ces 100 pieds: l'affaire m'intéreſſe perſonnellement, & peu s'en faut que je ne diſe qu'il y va de mon honneur. Je me rappelle que par d'autres raiſons j'ai evalué à environ 500 pieds la hauteur du terrain qu'occupoit l'armée Romaine; & pour tout au monde je ne voudrois me trouver d'une opinion contraire ni à celle de Céſar, ni à celle de Palladio.

Je ſuis trop charmé d'être d'accord, en tout, avec ce dernier. J'ai goûté un vrai plaiſir en liſant dans ce même Avant-propos, que l'artillerie & les fuſils n'empêchent pas qu'on ne puiſſe encore aujourd'hui faire uſage des diſpoſitions & de la méthode des anciens. Le Secrétaire Florentin penſoit de même; & vous n'ignorez pas que j'ai travaillé à éclaircir ſon ſentiment. Mais ce que j'admire le plus, c'eſt la fermeté avec laquelle Palladio s'exprime. »Quoique la plupart de nos »principaux capitaines, diſent le contraire, »(ce ſont ſes termes), ils ſe trompent groſ»ſièrement en cela.« *Sume ſuperbiam quæſitam meritis*, dit Horace: & nous dirons,

armez vous de cette noble hardieſſe qui ſied ſi bien à la vérité. Je ſuis perſuadé que c'étoit auſſi le ſentiment de ſon généreux compatriote dont il parle ſi honorablement, de Valere Chiericato, que les Vénitiens nommèrent commandant général de leur infanterie à Candie, lorsqu'ils penſoient à entretenir dans ce royaume un corps de troupes bien diſciplinées, & ſur lesquelles on pût compter.

Cependant il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût trouver l'ouvrage de Palladio ſur Polybe. En le joignant à l'avant-propos qu'il a mis à la tête des Commentaires de Jules-Céſar, on pourroit avoir un beau traité de l'Art militaire, compoſé par un excellent architecte. Ce ne ſeroit pas le ſeul exemple de gens qui n'étant pas guerriers de profeſſion, ont donné des leçons pour la conduite d'une armée. Ils reſſemblent à la pierre à aiguiſer, qui ſans couper elle-même, donne aux métaux la force de couper; ou plutôt ils ſont comme les métaux non-électriques par eux-mêmes, mais plus propres cependant que tous les autres corps, à tranſmettre l'électricité,

dont ils ſont les véhicules, ou les conducteurs.

DISCOURS IV.

Sur l'expédition que Jules-Céſar avoit projetée contre les Parthes.

A M. JOSEPH PÉCIS.

Je n'ai jamais rien reçu de la part du père Friſi, qui ne me fît un vrai plaiſir. Les génies ſublimes qui s'élèvent juſques aux cieux, & qui, comme lui, pénètrent dans toutes les profondeurs du ſyſtème du monde, ne peuvent qu'augmenter la ſomme du bonheur qui devoit faire le partage de la terre. Une des plus grandes obligations que je lui ai, c'eſt de m'avoir communiqué votre nouvel ouvrage ſur la Guerre, durant le peu de ſéjour qu'il fit à Bologne, & de m'avoir par là mis à portée de paſſer journellement quelques heures dans le conſeil de Guerre du capitaine le plus conſommé dans ſon art

qu'il y eut jamais. J'ai trouvé dans votre livre, quoiqu'écrit dans une langue qui vous eſt étrangère, un ſtyle ferme & nerveux: j'y ai trouvé des projets grands & bien entendus, des moyens propres à les exécuter, d'exactes & de judicieuſes relations des faits les plus importans, accompagnées de réflexions ſolides: nouvelle preuve que l'étude & la méditation aident infiniment à la pratique, & lui rendent les mêmes ſervices que la lunette d'approche rend à la vue. Tout cela pourtant ne fait encore que les Prolégomènes de votre Analyſe, ou de votre grand ouvrage ſur Jules-Céſar. Je ne ſaurois vous dire l'impatience avec laquelle je l'attends, & combien je trouverai le temps long juſqu'à ce que je puiſſe le lire & l'étudier à mon aiſe.

J'ai toujours été ſurpris qu'un ouvrage de cette nature manquât à un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre. Ce que le maréchal de Puiſégur a fait ſur l'entrepriſe de Durazzo, & ſur l'expédition d'Eſpagne; ce que Guiſchard a écrit ſur la campagne d'Afrique, & ſur le ſiège de Marſeille, devoit bien engager quelque excellent eſprit à fai-

re la même chose sur les autres guerres de ce grand capitaine. Je me souviens d'avoir ouï dire au Maréchal Keith, qu'ayant demandé un jour à Folard pourquoi, au lieu de Polybe, il n'avoit pas plutôt travaillé sur César, il lui répondit, que Polybe lui fournissoit plus de matière à réflexions, & l'occasion même de parler de marine; avantages qu'il ne trouvoit pas dans César. Mais qui sait, si la vraie raison n'est point que la Tactique de Jules-César n'offroit au chevalier Folard, comme il en convient lui-même, absolument rien qui eût du rapport à sa Colonne; au-lieu qu'il espéroit, à force de tourmenter le texte de Polybe, en découvrir des traces dans les ordres de bataille que cet historien décrit; & c'est ce qui est arrivé. Quoi qu'il en soit, il vous étoit réservé de nous donner ce Commentaire. Rien de ce qui est dans votre auteur ne vous échappera, & vous n'y verrez rien que ce qui y est. Vous suivrez ce grand guerrier dans toutes ses marches & contre-marches, ou plutôt dans son vol rapide: vous saisirez tous ses mouvemens si difficiles à saisir.

Vous touchez, dans vos Prolégomènes, un bel article, que j'espère de voir traité à fond dans votre ouvrage. C'est le plan de la guerre que Jules-César avoit projetée contre les Parthes, & dont Lucain nous a donné le manifeste dans les vers suivans :

Cumque superba foret Babylon spolianda trophæis
Ausoniis, umbrâque erraret Crassus inultâ.

Mais comment s'y feroit pris Jules-César pour vaincre une nation guerrière, qui avoit déjà défait un de ses collègues, & qui donna depuis tant à faire à Marc-Antoine? Ovide à très-exactement décrit ce peuple, quant au militaire,

Gens fuit & campis, & equis, & tuta sagittis,
Et circumfusis invia fluminibus.

Cette description nous met sous les yeux toutes les difficultés de l'entreprise. Le caractère des Parthes étoit comme celui des Tartares leurs descendans, auxquels Munich & Lasci ont fait la guerre depuis peu : & il est à présumer que César eût tenu

contre les Parthes la même conduite que ces deux généraux tinrent contre les Tartares. Vous ſavez que dans cette guerre ils ſuivirent une méthode toute nouvelle, & ſi peu conforme aux règles ordinaires, que pendant très-longtemps les militaires avoient peine à le croire. Les Ruſſes marchoient dans ces vaſtes plaines, ou déſerts de la Tartarie, en bataillon quarré, les équipages dans le centre, & la cavalerie ſur les ailes; tandis que les Coſaques & les Calmouques, qui ſont leurs Huſſards, alloient battre la campagne. Ainſi l'armée étoit comme une eſpèce de citadelle ambulante, défendue de tous côtés contre les aſſauts des Tartares, qui voltigeoient de toutes parts dans ces plaines, comptans ſur la vîteſſe de leurs chevaux, & ſur leur adreſſe à tirer de l'arc. L'infanterie Ruſſe oppoſoit aux aſſauts de cette cavalerie des piques, & des chevaux de Friſe, dont elle étoit pourvue, & avec lesquels elle pouvoit, à chaque inſtant, ſe former une barrière.

Jules-Céſar n'ignoroit certainement pas la méthode de marcher en bataillon quarré,

que Xénophon avoit obſervée dans ſa fameuſe Retraite, dont Craſſus lui-même avoit fait uſage; & il l'auroit inventée dans un beſoin. Son infanterie exécutoit parfaitement toutes les manœuvres de la Guerre, & étoit accoutumée à ſoutenir le choc de la cavalerie. Elle en avoit donné des preuves éclatantes dans la guerre d'Afrique, où un détachement de ſes légionnaires, enveloppé par toute la cavalerie ennemie commandée par Labiénus, réuſſit à la mettre en fuite, & à ſe dégager. D'ailleurs Céſar avoit dans ſon armée beaucoup de cavalerie Allemande, entremêlée de ces fantaſſins coureurs qui combattoient avec elle, & qui ſe prenant à la crinière des chevaux, ſuivoient leur courſe, quelque rapide qu'elle fût. Obſervateur habile, & vrai Protée en fait de Guerre, il avoit emprunté d'Arioviſte cette manière de combattre. Il avoit encore un nombre bien plus conſidérable de cavalerie Gauloiſe, alors très-eſtimée, & dont vous ſavez qu'il ſe ſervit, avec ſuccès, dans toutes ſes guerres: c'étoit une choſe très-ordinaire de voir de petites turmes de cavaliers

Gaulois mettre en déroute des milliers de chevaux Maures. Et comme César étoit maître absolu (*rerum potitus*), lorsqu'il pensa à l'expedition contre les Parthes, il n'eût tenu qu'à lui d'avoir des chevaux Numides, pour les opposer à la cavalerie légère des ennemis, & pour être ses Calmouques ou ses Cosaques. On peut aussi hardiment croire qu'habile comme il étoit, il auroit, par son adresse, trouvé le moyen de se ménager quelque intelligence chez l'ennemi, d'en attirer à soi quelques corps de cavalerie, pour être informé plus à fond de leur militaire, & pour les vaincre en les imitant.

De plus, il auroit tiré de ces transfuges des lumières très-utiles pour la connoissance du pays, pour apprendre le cours & les passages des rivières, l'emplacement des collines, la nature du terrain, & la situation des lieux. Il s'y seroit attaché avec d'autant plus d'ardeur, que c'étoit le défaut de guides fidelles qui avoit causé la perte de Crassus. Il n'avoit pas oublié non plus, que dans son expédition d'Angleterre, le peu d'expérience de ses pilotes au sujet

des marées avoit manqué de le faire périr avec toute sa flotte.

Il ne faut pas s'imaginer que les rivières eussent été pour lui un obstacle plus difficile à surmonter, qu'elles ne le furent pour les Russes. Il étoit consommé dans l'art de jeter des ponts, & il est le premier qui en ait construit sur le Rhin. D'ailleurs dès leur plus tendre jeunesse les Romains n'apprenoient pas moins à nager qu'à lire.

D'un autre côté, la patience, la discipline, & la sobriété des Romains lui auroit extrêmement facilité sa marche à travers ces contrées désertes; ainsi que ces mêmes vertus, qu'on a vues revivre chez les Russes, facilitèrent l'expédition de Lasci & de Munich. Il auroit choisi sur la frontière un camp avantageux, qu'il auroit retranché & fortifié à sa manière: & de là il eût poussé en avant une chaîne de petits forts, pour s'assurer la communication entre son pays & celui de l'ennemi. C'est précisément ce que font les Européens en Amérique; c'est le parti que prit Agricola dans sa conquête de l'Écosse; c'est la con-

duite que tinrent Munich & Lasci, l'un en partant de l'Ucraine, & l'autre en allant d'Asoph vers la Crimée. Dès qu'il auroit été maître de la capitale, ou du moins de quelque ville considérable de l'ennemi, on pouvoit regarder l'entreprise contre les Parthes comme terminée. Celle des deux généraux Russes n'eut pas le même succès, parce qu'ils ne purent pas s'emparer de Caffa, qui est la clef de la Mer noire & de la presqu'île de Crimée. S'ils eussent eu cet avantage, on auroit alors chanté avec bien plus de raison qu'autrefois,

Quid tibi nunc solitae mitti post terga sagittae,
Quid loca, quid rapidi profuit usus equi?
Parthe, refers aquilas, victos quoque porrigis arcus.
Pignora jam nostri nulla pudoris habes.

Je ne sais si j'aurai raisonné juste; car il n'y a rien où l'on soit plus sujet à se tromper, & à faire des fautes, que dans ce qui concerne la Guerre. Ce qui pourroit me faire croire que je ne me suis pas trop éloigné du but, c'est cette expérience dont

vous parlez si bien dans votre Livre, cette expérience confirmée par tant de siècles; c'est l'art de réduire en maximes l'uniformité des actions qui conduites de la même manière, ont toujours été suivies du même succès. Mais ce que je crois devoir être regardé comme incontestable, c'est qu'après l'expédition contre les Parthes, Jules-César n'auroit jamais pensé au projet que Plutarque lui attribue. Suivant cet auteur, au lieu de revenir de Babylone à Rome, décoré du glorieux trophée des enseignes reprises, (*signis receptis*), il passe dans l'Hyrcanie; & puis, tournant à gauche, il fait la conquête des pays qui s'étendent entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne. Non content de ces victoires, il va grimper les montagnes du Daghestan & des Lasghis, où ont échoué depuis, & l'intrépidité de Tamerlan, & la valeur de Nadir; il se promène dans les horribles contrées qui sont le long de la mer Caspienne. De là tirant au Nord, il avance, à travers les Tartares Nogais, entre le Volga & la Tana; peu s'en faut même qu'on ne l'envoie en Sibérie. Ensuite, prenant à l'Occident, il par-

il parcourt, à la tête de ſes Légions, le vaſte pays des Sarmates, qu'il ſubjugue; & de marais en marais, de bois en bois, il pénètre juſqu'en Allemagne. Là il paſſe le Rhin, & revoit ſa chère Gaule, d'où enfin il arrive à Rome, & monte triomphant au Capitole, avec la gloire d'avoir, de tous côtés, donné l'Océan pour borne à l'empire Romain.

Voilà certainement une entrepriſe bien digérée, & bien digne d'un homme qui dans le feu de la jeuneſſe, ayant jeté un pont ſur le Rhin, & fait paſſer ce fleuve à ſon armée, ne jugea pas que la prudence lui permît d'attaquer les Germains dans leurs forêts, & dans leurs tanières. Car, content de les avoir fait retirer, & de leur avoir inſpiré de la crainte, il ne demeura au-delà du Rhin que dix-huit jours, & crut que cela ſuffiſoit à ſes intérêts & à ſa gloire, ainſi qu'il l'avoue lui-même. Après quoi il ramena ſes troupes dans la Gaule, & fit couper le pont,

Peut-être fut-ce la célèbre retraite de Xenophon à travers une grande partie de l'Aſie qui fournit à Plutarque ſon plan ima-

ginaire de l'expédition de Jules-César; car elle s'étoit également faite en prenant d'abord au Septentrion, puis en tournant à l'Occident. Cet historien cherchoit partout des parallèles. Mais ce que Xénophon avoit fait par nécessité, auroit été l'effet du choix libre de César; ce qui dans le Grec fut une preuve éclatante de courage, n'eût été dans le Romain qu'un excès de témérité.

La vérité est que tout le monde peut s'appercevoir du peu d'exactitude de Plutarque par rapport aux Romains. Il ne savoit pas leur langue; au moins ne la possédoit-il que très-imparfaitement: il en convient lui-même, disant que c'est ce qui l'empêche de faire le parallèle de l'éloquence de Démosthène & de Cicéron. Venu à Rome pour affaires dès sa jeunesse, & s'y étant occupé à donner en Grec des leçons de philosophie, il n'avoit pas eu le temps d'étudier la langue Latine. Il s'y appliqua à Chéronée dans un âge plus avancé; & la connoissance, dit-il, qu'il avoit des choses, lui facilita l'intelligence des termes; méthode qui n'est pas la meilleure

de toutes pour apprendre les langues, comme l'obſerve ſon traducteur Dacier, qui relève, dans ſes notes, nombre de fautes échappées à Plutarque dans l'hiſtoire des Romains, & ſurtout dans celle des entrepriſes de Jules-Céſar. Il y change des faits de la plus grande importance, ou les confond les uns avec les autres; témoin ſon peu d'exactitude dans le récit de la journée d'Alexie. Quand il raconte l'action de Pharſale, il place Pompée à l'aile droite, qui couverte d'un ruiſſeau ne pouvoit avoir, & n'eut effectivement que très-peu de part à la bataille; tandis que ce général étoit, avec toute ſa cavalerie, à l'aile gauche, en laquelle il avoit mis toute ſa confiance, dont il eſperoit tout ſon ſuccès, & la déciſion de la victoire. Sa deſcription de l'ordre de bataille de l'armée de Céſar eſt démentie par les Commentaires de Céſar même, où il n'eſt point du tout queſtion de cette quatrième ligne d'infanterie, poſtée de biais derrière la cavalerie, que Plutarque met en jeu pour fortifier l'aile droite contre la nombreuſe cavalerie de Pompée, & pour rendre ſes deſſeins inutiles. Que de cho-

ſes conſidérables n'oublie-t-il pas? Il ne dit pas un mot du combat naval où Céſar eut l'avantage ſur les Bretons, les meilleurs hommes de mer qu'il y eût autrefois dans les Gaules, & qui n'ont pas encore dégénéré à cet égard. Ce combat méritoit pourtant qu'on en parlât, tant à cauſe des artifices que les Romains mirent en uſage, que parce qu'il aſſura la tranquillité de preſque toute la côté de l'Océan qui regarde l'Angleterre.

Il ne faut pas s'étonner des bévues que faiſoit Plutarque en parlant des Romains: ne ſachant pas la langue à fond, il n'étoit pas en état de recourir aux ſources; il n'avoit pas lu les Commentaires de Céſar, qu'il confond avec les Éphémérides, où ce grand homme écrivoit chaque jour ce qui lui étoit arrivé. La vie de Cicéron nous fait voir qu'il ne connoiſſoit pas les Lettres à Atticus, qui ſont le véritable portrait de cet Orateur plus ambitieux que républicain, & où l'on trouve les meilleurs mémoires de ce temps où l'on vit jouer les reſſorts de toutes les paſſions dont les hommes ſont ſuſceptibles. C'eſt dans les converſations,

dit Plutarque, qu'il faut apprendre les particularités qui ont échappé aux historiens, & qui conservées dans la mémoire des hommes, acquièrent par la tradition plus de vraisemblance, & deviennent plus dignes de foi. Je ne sais si nos critiques modernes, les le Clerc & les Muratori lui auroient passé ce principe. Mais il semble l'avoir suivi, même en Philosophie, où faute d'être remonté aux sources, il s'élève particulièrement contre les Stoïciens, & attribue aux fondateurs de cette secte les opinions étranges de quelques-uns de leurs disciples.

Il est pourtant vrai que ce sont les Grecs qui nous ont donné les lumières les plus sûres que nous ayons sur l'histoire de Rome; & cela est très naturel. Tout est nouveau pour les étrangers: ils s'informent des usages du pays où ils sont, de l'origine des lois, du fondement des coutumes; & ils en instruisent ensuite en détail leurs compatriotes qui les ignorent, & qui sont curieux de les savoir. C'est par la même raison que nous devons au savant & judicieux Abbé Du Bos la meilleure histoire

que nous ayons de la Ligue de Cambrai; & que Denys d'Halicarnasse, Polybe, & Josephe, qui quoique Juif doit être mis au rang des auteurs Grecs, puisqu'il a écrit en langue Grecque, nous expliquent bien mieux les usages des Romains, leur discipline, leur manière de camper & de combattre, que ne font les Romains mêmes; car ceux-ci écrivoient pour des gens pleinement informés de ces sortes de choses. Mais ces Grecs possédoient la langue Latine; ils avoient passé une bonne partie de leur vie avec les Romains: Josephe, entr'autres, auroit pu mettre pour épigraphe à la tête de son Histoire,

Quaeque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui.

Ils ne s'en tenoient pas à une tradition vague & incertaine, qui, à l'imitation de la Fable, attribue à l'un ce qui appartient à l'autre, & à tous ce qu'ils n'ont jamais fait, ni songé à faire, qui fait d'un homme ordinaire un héros, & d'un héros un Dieu.

Telles sont les sources où Plutarque puisa bien des particularités qu'il a insérées

dans ses vies des hommes illustres; c'est de là qu'il tira le plan du projet romanesque qu'il prête à César, comme devant s'exécuter après l'expédition contre les Parthes. Rien de moins soutenable que sa maxime, que pour apprendre la vérité des faits, la simple conversation est plus utile que la lecture des historiens. Il est bien plus à présumer que les hommes des siècles passés étoient faits comme ceux d'aujourd'hui, & que les discours qu'on tenoit dans les assemblées & aux Thermes de Rome, ressembloient assez aux nouvelles qu'on débite dans nos caffés.

J'attends avec impatience les beaux ouvrages où vous approfondirez ce sujet, que je n'ai fait qu'effleurer.

DISCOURS V.

Sur l'ordre de bataille de Koulican, contre Eſchreff, chef des Aguans.

AU MÊME.

Entre les diverſes fantaiſies qui m'ont paſſé par l'eſprit, il me prit un jour celle d'écrire la vie ou l'hiſtoire de Koulican. Je m'y appliquai avec chaleur les deux dernières années que je paſſai à Potzdam, & je ne négligeai rien pour y réuſſir : ayant ramaſſé des mémoires de tous côtés, je me mis à travailler. Ce n'eſt pas que de temps en temps je ne ſentiſſe des remords de conſcience, en voyant que malgré les ſoins que j'avois pris pour me procurer des lumières, il me falloit ſouvent mêler le faux au vrai, (*veris falſa remiſcens*), & écrire d'imagination, ſurtout dès qu'il s'agiſſoit d'ordres de bataille ; car ſur cet article nous n'avons jamais eu rien de détaillé, & de bien précis.

Je ne vous cacherai pas que je goûtois une ſecrette ſatisfaction en me figurant moi-même quelque ordre de bataille qui me parût digne de ce grand capitaine, convenable aux circonſtances où il ſe trouvoit, & qui ne répugnât pas à ce que nous apprenoit alors la renommée. Quand j'avois fait mes plans de bataille, je les communiquois au Maréchal Keith qui demeuroit alors à Potzdam; & je puis vous dire ſans vanité, (*ambitione relegata*), que ce général, qui n'étoit pas moins habile dans la pratique que profond dans la théorie, ne les déſapprouvoit pas.

Vous avez du goût pour la ſcience de la Guerre, & vous la poſſédez au point d'en pouvoir donner des leçons. Ainſi je veux vous communiquer une de ces diſpoſitions que j'ai imaginées, celle de Koulican, lorsqu'il défit Eſchreff chef des Aguans, neveu du célèbre Mirveis qui fut le premier auteur des troubles de Perſe, & ſucceſſeur de l'avare & farouche Mahmoud, ſon couſin, qui avoit détrôné le Sophi. Cette victoire de Koulican mit fin à la domination des Aguans, qui avoient long-

temps désolé la Perse, & remit Thamas, fils du Sophi Hussein, qui avoit été déposé, sur le trône de ses ancêtres, dont depuis il se montra si peu digne.

Koulican naquit à Mesched en 1687; il étoit d'une très-basse extraction. Dans sa jeunesse, tantôt conducteur de chameaux, tantôt chef de voleurs, il assassina un de ses premiers maîtres, qu'il pressentit vouloir se défaire de lui. Devenu ensuite écuyer & commandant des troupes du Gouverneur du Mazanderan, il se vit tour à tour décoré des honneurs du triomphe, ou rudement bâtonné sur la plante des pieds. Il ôta la vie à un de ses oncles, par l'entremise duquel il avoit obtenu de Thamas le pardon de tous ses crimes. Cette mort le rendit maître de la forteresse de Kélat dans le Mazanderan, dont son oncle étoit gouverneur; & ce fut-là l'origine de la grandeur où il parvint dans la suite.

Il parut alors dans le monde à la tête d'un corps considérable de troupes, & pour obtenir du Roi un nouveau pardon, il attaqua les ennemis de ce prince, & rem-

porta ſur eux quelques avantages. Il eut par ſtratagème Nichabur, forteresse très-importante dans le Koraſſan, dont autrefois elle étoit capitale, & en prit poſſeſſion au nom du Roi, auquel il alla offrir ſes ſervices, & ceux de ſa petite armée.

Thamas, le ſeul fils de Huſſein qui eût échappé à la cruauté des Aguans, étoit dans ce temps-là dans une ſituation très-fâcheuſe. En vain avoit-il imploré le ſecours des Ruſſes & des Turcs; ils avoient été inſenſibles à ſa miſère. Les correſpondances qu'il entretenoit chez les Aguans, n'étoient pas ſûres. Le Mogol, éloigné & plongé dans l'oiſiveté, ne lui faiſoit que de vaines promeſſes. Il n'y avoit pas longtemps qu'il s'étoit vu presque à la diſpoſition de Fathey Aly Kan, qui lui avoit promis monts & merveilles, & avec qui il avoit conclu un traité honteux, ſur lequel on ne pouvoit pas faire fonds. Enfin il s'étoit retiré à Farabad ſur la mer Caſpienne, prêt à s'embarquer, & à ſe réfugier chez les Tartares Usbecks ou chez les Calmouques, au premier avis reçu que le danger augmentoit.

Tel étoit l'état des affaires, lorsqu'en 1728 Koulican vint à la tête de dix-mille hommes se présenter devant Thamas. Il est inutile de demander s'il fut bien reçu, & s'il obtint son pardon. Le Roi se promettoit de trop heureuses suites de l'arrivée d'un homme qui entendoit si bien l'art de la Guerre, que ses soldats adoroient, dont la réputation s'étoit répandue dans toute la Perse, & qui comme un nouveau Catilina s'étoit fait connoître par les plus sublimes vertus, aussi bien que par les vices les plus monstrueux.

Koulican, introduit à l'audience de Thamas, lui parla avec les témoignages du plus profond respect, & avec la soumission d'un sujet & d'un courtisan. Mais reprenant bientôt la noble fierté d'un guerrier, & levant la tête, il l'exhorta en peu de mots, mais en des mots énergiques, à poursuivre sa glorieuse entreprise. Il promit, il jura sur sa tête, de le venger des Aguans, & de le placer sur le trône de ses ancêtres. Il lui fit voir, combien peu il y avoit à espérer du secours des nations étrangères, qui n'aspiroient qu'à le dépouiller; que

tout dépendoit de leur propre courage, de la bonne conduite, & de la diligence; que leurs forces étoient encore assez considérables, pourvu qu'on observât une exacte discipline; qu'une petite armée, qui avoit à sa tête un bon général, grossissoit à vue d'œil. Enfin, comme dans le Conseil on lui opposa la grande puissance des ennemis, & que ces discours paroissoient faire impression sur Thamas, il représenta que les Aguans étoient souillés de leur propre sang, & peu unis entr'eux; qu'il y avoit longtemps qu'Eschreff ne recevoit plus de secours du Candahar; que la Perse, étoit soumise, & non vaincue; qu'elle frémissoit de dépit; que l'ancienne valeur n'étoit pas éteinte; qu'on abhorroit la barbare domination des étrangers; qu'on n'attendoit qu'à voir ses drapeaux déployés pour venir s'y ranger: & qui, ajouta-t-il, ne préférera pas Thamas, souverain légitime, qui vient rendre la liberté aux Persans, à Eschreff, chef de bandits & d'esclaves? Nos armes ont la justice & la religion pour soutien: Dieu, & son prophète ne nous abandonneront pas, pourvu que nous ne

nous abandonnions pas nous-mêmes. Il n'eſt rien que la vertu ne ſurmonte.

Ce diſcours, la réputation de celui qui le faiſoit, & plus encore la vue des troupes qu'il avoit amenées, & qui rangées en bataille témoignoient leur zèle, relevèrent le courage de Thamas. Il nomma Koulican Viſir, & lui donna ſon propre nom de Thamas, ce qui eſt le plus grand honneur qu'un Roi de Perſe puiſſe faire à un ſujet. Il lui conféra l'autorité de lever des troupes, & de mettre des impoſitions ſur le peuple en ſon nom. Enfin concevant les eſpérances les plus flatteuſes, il remit tout entre les mains de Koulican.

A peine le bruit ſe fut-il répandu dans la Perſe que Koulican s'étoit déclaré pour Thamas, que les Royaliſtes ſortirent de leur abattement. Ils eurent le courage de s'aſſembler, & de pourvoir à leur ſureté. Ces démarches donnèrent à penſer à Eſchreff. Jusqu'alors il avoit mépriſé Thamas, qui étoit abandonné de tout le monde, & qui ſuivant les traces de ſon père, tantôt ſéchoit ſur l'Alcoran, & tantôt ſe livroit à la crapule & aux plaiſirs les plus infames.

Pour ce qui eſt de Koulican, il ne le regardoit que comme un chef de voleurs de caravanes; de ſorte que ſans faire attention à ce qui ſe paſſoit dans les parties orientales de l'Empire, il s'occupoit tout entier, dans les parties occidentales, ou à faire la guerre au Turc, ou à entamer avec lui des négociations de paix.

Voyant à la fin que l'affaire devenoit plus ſérieuſe qu'il ne ſe l'étoit imaginé, il crut devoir employer la ruſe avant que d'en venir à la force. Il fit porter à Thamas des propoſitions d'accommodement & de paix; diſant que rien ne les empêchoit de s'accorder, & que la Perſe étoit aſſez grande pour s'y établir tous deux. Cette trame ne lui ayant pas réuſſi, il rappella toutes les forces qu'il avoit ſur la frontière de Turquie, où la paix qu'il venoit de conclure, les rendoit inutiles, & leur donna ordre de ſe rendre à Iſpahan. Il y fit de grands amas de proviſions de guerre & de bouche. Il taxa à de groſſes ſommes les commis des négocians Européens qui commerçoient dans cette capitale, ſurtout ceux des Hollandois. En un mot, il n'ou-

blia rien de ce qu'exigeoit la guerre qu'il alloit entreprendre.

Dans ce même temps, Koulican ne ſongeoit qu'à groſſir ſon armée, & à la mettre en bon état. Il aſſembla les anciens compagnons de ſes premières entrepriſes, gens hardis & féroces, qui par l'eſpoir de la victoire, & par l'appât du butin en attirèrent d'autres ſous ſes drapeaux: de manière qu'au bout de quelques mois, de dix à quinze-mille hommes qu'ils étoient, leur nombre, y compris le peu de troupes que le Roi avoit, montoit à vingt-cinq ou trente-mille hommes. A la tête de cette armée, où l'on voyoit une ardeur & un courage inconnu depuis long-temps dans les armées de Perſe, & qui étoit l'effet de la diſcipline & du bon ordre que Koulican y avoit introduit, ce général ſortit du Koraſſan. Son projet fut d'abandonner les provinces orientales & ſeptentrionales, déjà épuiſées par les incurſions continuelles des Tartares, & par les violentes exactions des Aguans, & de faire tous ſes efforts pour transporter le théâtre de la guerre dans le Farſiſtan, province ſur le Golfe Perſique, qu'Eſchreff,

qu'Eſchreff, qui la jugeoit à l'abri de tout danger, négligeoit de garder. Cette province, diſoit Koulican, étoit toute peuplée de Perſans naturels, ſans aucun mélange d'étrangers, & très-dévouée au nom des Sophis: elle avoit moins ſouffert de la guerre que les autres provinces; ſa richeſſe, ſa fertilité, & la commodité de la mer faciliteroient l'entretien de l'armée; ſa ſituation mettroit à portée d'entreprendre ſur Iſpahan, dont la conquête faiſoit le grand objet de la guerre.

Il y avoit beaucoup de cavalerie Tartare dans l'armée de Thamas: Koulican, dans la vue de cacher ſes deſſeins, en détacha pluſieurs petits corps, qu'il fit marcher en avant, les uns ſur la droite vers Yead, les autres ſur la gauche du côté de Tabas. Ils inondoient la campagne, & commandoient par-tout des vivres & des fourages pour l'armée du Roi, qui s'avançoit à grandes journées. Les Tartares accoutumés, dans leurs marches, à ſauter d'un cheval ſur l'autre, font d'ordinaire 70 milles par jour, & vivent de rapines, ou de la chair des chevaux devenus inuti-

les. Koulican, s'étant fourni de vivres pour quelques jours, s'engagea le moins qu'il put dans le Ségeſtan, province ſtérile & peu propre à y faire la guerre, mais par où il falloit néceſſairement paſſer. Toujours couvert de ſes Tartares, il cachoit ſa marche à l'ennemi, dont il avoit continuellement des nouvelles, & faiſoit toute la diligence poſſible. Il paroiſſoit à cheval, tantôt à la tête de l'armée, tantôt ſur les ailes, & tantôt à la queue. Son exemple animoit tout le monde, & encourageoit le ſoldat à ſupporter les plus grandes incommodités pour l'interêt de la patrie, & pour le bien public.

Eſchreff, ne pouvant pas encore découvrir quelles étoient préciſément les vues de Koulican, détacha en avant vingt-mille hommes aux ordres de Seydal, celui de ſes généraux en qui il avoit le plus de confiance, & qu'il chargea de ſe poſter, dans un camp avantageux, entre Schiras & Iſpahan, pour être à portée de l'Iracgemi & du Farſiſtan, les deux plus importantes provinces de la Perſe. Pour lui, il reſta à Iſpahan, que ſa préſence contenoit dans le devoir, mais toujours diſpoſé à joindre Seydal au premier avis.

Koulican tourna tout d'un coup à gauche, & partagea son armée en deux corps. Il en donna un à Thamas, avec tout le bagage, pour aller camper devant Schiras, capitale de la province, peu éloignée de l'ancienne Persépolis, si fameuse par les Sciences, & par ses vins, qui sont les meilleurs de la Perse. Thamas y fut reçu à bras ouverts, & avec les plus grandes marques de joie: on lui offrit toutes sortes de rafraichissemens, & l'on fournit à sa troupe les provisions nécessaires. Koulican, avec le reste de l'armée, marcha droit à Seydal, dont il apprenoit tous les mouvemens par ses coureurs, qui battoient sans cesse la campagne, & s'étendoient fort avant; de sorte que Seydal fut à peine informé du péril, où étoit Schiras, qu'il se vit en tête Koulican, qui l'empêchoit d'aller au secours de cetteville.

Il y eut plusieurs escarmouches entre les deux armées, leurs chefs voulant par ces petits combats éprouver la valeur de leurs soldats, & en tirer des présages pour le succès d'une affaire générale. Eschreff sentit le danger qui après la prise de Schiras, menaçoit Ispahan; & n'y laissant qu'une

assez petite garnison, il se mit en marche avec dix à quinze-mille hommes, pour aller joindre Seydal, & après leur jonction délivrer Schiras. Koulican fut instruit de ce mouvement; & comme il étoit inférieur en forces, il ne crut pas devoir se laisser mettre entre deux feux. Il se replia donc sur ses derrières, & fut camper au pied d'une colline peu éloignée. Thamas, qui commandoit le reste de l'armée, leva son camp devant Schiras, & vint rejoindre Koulican, qui alors se retrancha, & se trouvant dans un pays ami & fertile, résolut d'attendre l'ennemi, & de profiter de l'avantage du terrain pour en venir à une action, quand il le jugeroit à propos.

Eschreff ne tarda pas longtemps à paroître. Il rangea son armée en bataille dans la plaine, & ayant reconnu le camp de son ennemi, & la manière dont il étoit fortifié, il en conçut une plus haute idée de Koulican, & commença à ne plus croire la victoire si certaine qu'il se l'étoit autrefois imaginé. Il pensa de son côté à mettre son camp à couvert par des abattis d'arbres, des palissades, & des fossés; à

quoi il se crut d'autant plus obligé qu'il ne trouvoit point d'avantages naturels dans une plaine qui du pied des collines où Koulican étoit campé, s'étendoit au loin du côté du Nord.

Les Généraux tinrent plusieurs conseils, dans des vues différentes; & ils faisoient semer différens bruits dans les deux camps. On disoit dans l'un que le fils de Hussein, plongé dans une molle oisiveté, & dans une crapule honteuse, errant & fugitif, accompagné d'un chef de voleurs du Korassan, étoit vraiment un bel épouvantail pour effrayer un Eschreff, issu de la race de Mirveis, & vainqueur des Turcs, ou les Aguans, maîtres & souverains de la Perse. Dans l'autre armée on ne parloit que du sang des Rois, & de la justice de la cause: on publioit que les Persans qui la défendoient, n'étoient plus les Persans du temps de Hussein, que les Aguans mettoient en fuite, presque sans combattre, par leur seul aspect, & par leurs cris; qu'il n'y avoit qu'à en faire l'épreuve, qu'on trouveroit chez eux l'amour de la patrie,

la discipline, le bon ordre, Koulican, & toutes les vertus.

Ce dernier détachoit tous les jours des partis pour harceler l'ennemi, & l'engager au combat. Eschreff fut quatre jours à examiner le poste qu'avoit pris Koulican, à tenter de lui couper l'eau ou les vivres, & à le mettre par là dans la nécessité de déloger. Mais cela ne lui fut pas possible: la quantité de coureurs que Koulican avoit en campagne, prévenoit tous ces inconvéniens. C'étoit pourtant du succès de cette journée que dépendoit la fortune, peut-être même la liberté d'Eschreff. Que pouvoit-il attendre de Thamas, lui qui étoit d'une race si odieuse & si funeste au Sophi, lequel avoit tant de justes sujets de détester l'homme qui l'avoit entièrement dépouillé. Cet avenir obscur étoit sans cesse présent à ses yeux, & il balançoit sur le parti qu'il avoit à prendre.

Enfin les siens lui ayant représenté que s'il paroissoit craindre l'ennemi, les gens du pays qui fournissoient des vivres à son armée, cesseroient de venir au camp, & qu'il lui faudroit alors ou se retirer avec

un danger évident, ou combattre avec un désavantage encore plus marqué, il sembla sortir de son incertitude. Rougissant de rester dans l'inaction, quoique supérieur en nombre, & avec des soldats plus aguerris, il se détermina enfin à en venir à une bataille décisive.

Il commanda un corps composé de l'élite de sa cavalerie pour servir de corps de réserve, & accourir par-tout où l'on auroit besoin de secours; & le cinquième jour il sortit de grand matin de ses retranchemens, en observant le silence le plus profond. Il rangea son armée en bataille, & mit sur les ailes la cavalerie, qui dans ces armées est beaucoup plus nombreuse que l'infanterie. Il s'avança ensuite en bon ordre; & prenant un air gai & assuré, il exhorta ses troupes, & leur dit que c'étoit là le dernier jour de leurs travaux; après quoi ils passeroient la vie dans ce repos, & dans cette abondance qui sont les fruits de la victoire. Après avoir parcouru le premier rang, il se plaça à l'aile droite, s'imaginant qu'il se trouveroit vis-à-vis de Kou-

lican, parce que cet endroit du camp étoit de moins difficile accès.

Koulican, voyant venir l'ennemi à lui en ordre de bataille, ſentit une véritable joie; & ayant laiſſé dans le camp la garde néceſſaire, il en ſortit, & rangea ſon armée en bataille ſur le penchant de la colline, qui à la gauche étoit un peu plus doux, mais à la droite plus rude & plus eſcarpé. Il dit à ſes ſoldats, qu'enfin le jour où ils aſpiroient, étoit arrivé, qu'ils avoient un avantage infini ſur l'ennemi, & que ce ſeroit une folie de déſeſpérer de la victoire; que la liberté & une gloire immortelle les attendoient, & qu'Iſpahan, impatiente de les voir, leur ouvroit déjà ſes portes. Richement vêtu, & monté ſur un beau cheval, il prit ſon poſte à l'aile gauche, laiſſant Thamas à la droite. Il ordonna à ſa troupe de ſoutenir, ſans s'ébranler, l'effort des Aguans; que ni la fuite ni le déſordre de l'ennemi ne devoient les faire ſortir de leurs rangs; que ſouvent l'ardeur du ſoldat, quand elle n'eſt pas réglée par la prudence du général, arrache la victoire de la main des vainqueurs; que lorsqu'il ſeroit

temps de tomber ſur l'ennemi, il leur donneroit lui-même le ſignal.

Les Aguans montèrent la colline trois fois, & aſſaillirent avec beaucoup de vigueur; mais trois fois l'ordre, la fermeté, le feu, la ſituation même des Perſans les obligèrent de reculer. Eſchreff, plutôt aigri que vaincu, les ranime, leur rappelle la gloire qu'ils ont acquiſe dans tant d'actions, leur repréſente que de l'iſſue de cette journée dépend leur bonheur ou leur ruine entière. Ils reviennent à la charge avec une nouvelle fureur. Koulican, qui avoit l'œil par-tout, ſoutient cette dernière attaque; & quand il voit que l'impétuoſité même des Aguans les mettoit en déſordre, il fait tout d'un coup jouer l'artillerie qui garniſſoit ſes retranchemens, & ordonne en même temps à ſes gens de faire feu de leur mouſqueterie. Les ennemis étoient près, & il y avoit peu de coups qui portaſſent à faux.

L'ardeur des Aguans ainſi rallentie par tant d'attaques inutiles, par l'effet de l'artillerie Perſane, & par le déſavantage même du lieu, ils ſe trouvèrent dans un af-

freux désordre. Alors Koulican fit avancer son infanterie, qui le sabre & la hache à la main fondit sur eux, & en fit une boucherie horrible. Une partie de sa cavalerie se jette, avec de grands cris, sur celle de l'ennemi déjà lasse & découragée, & la poursuit vivement; l'autre prend en flanc l'infanterie, & la tourne. La cavalerie d'Eschreff eut bientôt abandonné la campagne, & pris la fuite. Les Persans les suivent de près, & ne cessent pas de tuer & de blesser. Cependant le combat parut recommencer d'un autre côté: quelques Aguans se formèrent derrière la troisième ligne, qu'Eschreff avoit destinée pour le lieu du ralliement; l'infanterie même se remit en ordre à travers des broussailles qui se trouvèrent dans la plaine. Ainsi la victoire sembloit encore indécise. Alors Koulican fit avancer des troupes fraîches qu'il tira de l'aile commandée par Thamas, qui n'avoit presque point eu de part au combat, & fondant à leur tête sur l'ennemi acheva sa déroute. Sans lui donner le temps de regagner son camp, il court s'en emparer lui-même, & met Esch-

reff & Seydal dans l'impoſſibilité de ſe joindre.

Les vainqueurs paſſèrent la nuit dans les réjouiſſances, & le jour ſuivant leur fit encor mieux voir la grandeur de leur victoire. Par-tout régnoit un horrible ſilence, & l'image de la mort. Il reſta près de quinze-mille Aguans ſur le champ de bataille. Eſchreff ſe retira dans les montagnes, dont il avoit fait ſaiſir les paſſages, & avec les débris de ſon armée il prit la route d'Iſpahan. Il eut ſoin de ravager les pays par où il paſſoit, pour rallentir la pourſuite de Koulican, & l'arrêter dans ſa marche.

Seydal, dont la troupe avoit moins ſouffert, & à qui il reſtoit encor dix-mille hommes, vouloit auſſi ſe rendre à Iſpahan, où il ſavoit qu'Eſchreff devoit ſe retirer en cas qu'il eût le deſſous. Mais Koulican, pour ne pas laiſſer ſa victoire imparfaite, l'atteignit à la tête d'un gros corps presque tout compoſé de cavalerie. Dans cette ſeconde action, la plupart des Aguans furent tués, ou faits priſonniers; & Seydal, ſuivi de très-peu de gens échappés de la ba-

taille, eut beaucoup de peine à gagner Candahar.

Le lendemain Koulican rejoignit Thamas, & après ne s'être arrêté qu'autant de temps qu'il lui en falloit pour se pourvoir de vivres, il marcha vers Ispahan par la même route qu'avoit tenue Eschreff. Alors les Persans des environs, qui peu auparavant se cachoient & étoient dispersés, poussent des cris de joie, font les braves, courent çà & là, & forment une espèce de cortège à l'armée du Roi. Les Aguans mêmes, qui occupoient encore quelques postes pour Eschreff, voyant les affaires désespérées, demandent à capituler, & sur la promesse d'une amnistie générale, s'offrent à grossir l'armée de Thamas.

Eschreff, encore accablé de sa défaite, fut saisi d'une nouvelle frayeur en apprenant celle de Seydal, la défection des siens, & la prochaine arrivée de Koulican. Il assembla son Conseil, où il fut décidé qu'il n'étoit pas possible de tenir dans Ispahan, ville trop vaste, & qui, outre qu'elle n'étoit pas fortifiée, commençoit à manquer de vivres; qu'on avoit l'ennemi & au-de-

dans & au dehors; qu'on étoit encore moins en état d'entrer en campagne; qu'ainsi le seul parti qu'il y eût à prendre, étoit de se retirer le plutôt, & le plus secrettement qu'on pourroit, dans la province de Candahar; que dans son malheur Eschreff y conserveroit au-moins sa dignité, & que dans la suite on prendroit conseil du temps & des événemens.

Cela s'exécuta comme on l'avoit projeté: & dès le lendemain, après le soleil couché, Eschreff fit sortir ses troupes d'Ispahan par diverses portes, & en plusieurs petits corps séparés. Elles se rejoignirent à une certaine distance de la ville, & à la faveur des ombres de la nuit, elles se mirent en marche, au nombre de dix-mille hommes, au milieu desquels on avoit placé les femmes, & les trésors enlevés à la Perse.

Deux jours après parut l'avant-garde de l'armée du Roi. Toute la ville fut au devant des vainqueurs. Les Mosquées furent ouvertes, les rues couvertes de riches tapis, & jonchées de fleurs. On voyoit par-tout fumer l'encens, & verser des larmes de joie.

Ce fut le 10 Novembre 1728 qu'Ispahan, qui avec toute la Perse avoit gémi sept ans sous la tyrannie des Aguans, vit aux acclamations de tout le peuple entrer dans ses murs Thamas, & Koulican à ses côtés. La pompe du triomphe étoit pour Thamas; mais Koulican en avoit tout l'honneur. C'étoit sur lui que se fixoient tous les regards; son nom retentissoit dans toutes les rues; tout le monde le nommoit le nouveau fondateur de l'Empire, le libérateur de la Perse, le père de la patrie, un nouveau Scha-Abas. Au milieu de cette allégresse publique, on entendit un cri universel de faire main basse sur deux-mille Aguans, qui dans cette confusion n'avoient pas pu suivre Eschreff, & s'étoient rendus à Thamas. Le peuple furieux couroit les égorger; si Koulican, secondé par quelques-uns des siens, n'eût calmé ses transports. Il leur représenta qu'il n'étoit pas permis de violer la foi donnée; qu'on ne devoit pas souiller la paix par une telle cruauté, ni ensanglanter la ville; qu'un cœur généreux épargne l'ennemi qui se rend, & qui demande grâce. Il fit même

publier par-tout au nom du Sophi, que les Aguans qui se rendroient, seroient regardés comme citoyens, & non comme rebelles.

Après avoir remis Thamas dans le palais de ses ancêtres, Koulican se rendit à l'armée, qui campoit hors de la ville. La joie, & pour ainsi dire, l'ivresse de ce grand jour ne fit rien relâcher de la discipline ordinaire. Il remercia publiquement les chefs & les soldats, & leur fit compter la paye de six mois. Il avança ceux qui s'étoient distingués, chacun selon son dégré de mérite, ajoutant que l'avenir lui fourniroit des moyens de faire encore plus pour eux. Il fit venir des vivres de tous côtés, rappella dans leurs anciennes habitations les Persans que le malheur des temps en avoit écartés, & distribua les gouvernemens des provinces à des personnes qui lui étoient personnellement attachées, mais d'ailleurs recommandables par leur prudence, ou par leur courage.

Il voulut même que les étrangers établis à Ispahan participassent à la joie publique, & aux fruits de sa victoire. Il se fit

apporter l'état des taxes qu'Eſchreff avoit impoſées ſur eux, & les rembourſa, diſant que les charges publiques ne devoient pas s'étendre ſur ceux qui ne penſent qu'à leur commerce particulier, & qu'il n'étoit pas juſte que qui ne profitoit pas du bonheur de la Perſe, portât le poids de ſes infortunes.

Mais le principal de ſes ſoins fut de lever des troupes & de l'argent dans tout le Royaume, pour aſſurer & venger l'état qu'il venoit de reſſusciter, & auquel il avoit rendu une image de ſon ancien luſtre.

Vous aurez ſans doute ouï parler d'un de nos gentilshommes qui écrivoit à ſon fermier: de tout ce que je viens de vous ordonner, vous n'en ferez abſolument rien. Je vous dis de même: de tout ce que je viens de vous écrire, n'en croyez pas un mot. Quelques années après avoir compoſé ce que je vous envoie, il me tomba entre les mains un livre écrit par un marchand Anglois, à qui nous ſommes redevables des meilleurs Mémoires, & des plus fidelles que nous ayons ſur les actions de Koulican. Cet auteur nous apprend que

ce

ce fut du côté de la mer Caſpienne, & près de la ville de Damgoon, peu loin de la frontière du Koraſſan, que ſe donna la bataille que je place vers le Golfe Perſique, & dans le voiſinage de Schiras. Il nous dit en général qu'Eſchreff attaqua Koulican avec furie, mais que celui-ci ſoutint avec vigueur l'effort de ſon ennemi. Eſchreff, piqué de ce mauvais ſuccès, rappella ſes eſcadrons, & en détacha deux corps, de trois-mille hommes chacun, avec ordre de prendre Koulican en flanc & en queue, tandis que lui-même l'attaqueroit de front. Koulican, qui avoit l'œil à tout, éventa ce deſſein, & ayant fait une décharge générale de ſon artillerie, fondit ſur Eſchreff déjà fatigué & en déſordre, & acheva de le défaire. Ajoutez à cela, qu'avant qu'Eſchreff ſe retirât à Iſpahan, où ſa rage le porta à faire périr le Sophi Huſſein, que le cruel Mirveis avoit épargné, il y eut une autre action conſidérable le 13 de Novembre, à laquelle on a donné le nom de bataille de Mourtchakou. Les Aguans y furent presque tous taillés en pièces.

Voilà la vérité du fait, & vous pouvez y faire fond. Regardez mon combat, que je fais donner à quatre ou cinq-cens milles de Damgoon, comme un exercice académique. Regardez-le comme une leçon de guerre que sous la direction du Maréchal Keith, qui vouloit bien se donner la peine de m'instruire, je prenois dans la fameuse école de Mars qui fleurit à Potzdam.

DISCOURS VI.

Sur l'ordre de bataille de Koulican à Leilam, contre Topal Osman.

AU MÊME.

La plupart des gens se figurent qu'à la guerre on a toujours les armes à la main, & qu'on n'y fait que batailler. Ainsi je ne suis pas surpris que dès que votre ami eût commencé à lire mon Discours, il s'imagina qu'on alloit en venir aux mains. Mais vous modérates cette vivacité, en

l'assurant que tous les jours ne sont pas des jours de bataille, qu'il faut pour cela de grands préparatifs, & que le plus souvent les armées sont postées l'une vis-à-vis de l'autre, sans tirer l'épée. Mais faites lui lire ce Discours; & il y verra que quelquefois aussi les choses sont bientôt expédiées:

Concurritur, horæ
Momento cita mors venit, aut victoria læta.

C'est, comme vous le souhaitez, un ordre de bataille que j'ai imaginé pour la journée de Leilam, contre Topal Osman, un des plus fameux capitaines de Turquie.

En 1732 Koulican fit déposer Thamas, qu'il avoit quelques années auparavant placé lui-même sur le trône. Le motif de cette déposition fut que ce prince étoit incapable de régner; & la paix honteuse qu'il avoit conclue à Casbin avec les Turcs, en étoit une preuve bien évidente. On prétend que Koulican n'avoit laissé Thamas à la tête de l'armée que pour lui faire perdre sa réputation, & lui enlever plus facilement la couronne. Quoi qu'il en soit, la raison ou le prétexte pour le

déposer, fut la cession que par cette paix il avoit faite aux Turcs, de l'Arménie, de l'Érivan, & de la Géorgie, trois des plus belles provinces de Perse. A sa place on reconnut son fils, encore dans la première enfance, & pour ainsi dire, au berceau. Mais dans la réalité, c'étoit Koulican qui régnoit. Il confirma la paix qu'on avoit faite avec les Russes, & déclara de nouveau la guerre à la Turquie.

Il choisit Hamadan pour quartier d'assemblée, & s'y rendit sur la fin de Février avec une armée de quatre-vingt-mille combattans, dont il fit la revue, avec grand appareil & beaucoup d'éclat, dans les plaines qui sont autour de cette ville. Il leur promit de les mener bientôt à Constantinople, & d'y arborer l'étendard Persan. Il avoit dans son armée les Seigneurs les plus distingués de Perse, par la même raison qui engagea autrefois Jules-César à emmener avec lui dans les Gaules les principaux citoyens de Rome, ou au moins leurs enfans.

Il se présenta d'abord devant Kermansha, qui est dans le Kurdistan sur le

chemin de Bagdad. Comme la plupart des habitans étoient Persans d'origine, la ville & la forteresse lui ouvrirent les portes sans faire aucune résistance, & rien ne l'empêcha d'aller le 10 d'Avril camper sous les murs de Bagdad.

Cette ville grande & bien peuplée est située sur le Tigre, fleuve très rapide, non loin du lieu où étoit autrefois la fameuse Babylone, dont il ne reste aucun vestige, & assez près du beau pays de la Mésopotamie. Elle avoit une garnison de vingt-mille hommes, commandés par le Bassa Achmet, homme brave, & disposé à soutenir le siège jusqu'à la dernière extrémité. Koulican y mit le blocus, dans l'espérance de la prendre par famine. Au-dessus de la ville, & dans un lieu où le lit du Tigre a moins de largeur, il fit construire deux forts sur les bords de ce fleuve, un de chaque côté, afin que leur feu se croisant empechât d'introduire à Bagdad des provisions, ou autre chose qui pût servir aux assiégés.

La Porte nomma, pour commander dans cette guerre en qualité de Séraskier,

Topal Osman, à qui elle venoit d'ôter la dignité de grand Visir, & qu'elle regardoit comme le meilleur de ses généraux. Il avoit peu de monde au commencement de la campagne, & n'étoit pas en état de s'opposer à Koulican, ni de s'approcher de Bagdad. En attendant qu'il lui vint du renfort, il alla camper sur le haut Tigre près de Diarbékir, & fortifia son camp de bons retranchemens. Enfin, ayant reçu de nouvelles troupes, il se mit en marche pour venir au secours de Bagdad, qui après un siège de trois mois commençoit à manquer de vivres, & n'en avoit que pour peu de jours.

Koulican, ne voulant pas qu'il s'approchât trop, laissa un gros corps à Bagdad, & fut au devant de lui. Il regardoit la victoire comme certaine, & se promettoit qu'elle seroit suivie de la prise de la ville. Enflé de ses succès passés, il ne lui sembloit pas possible que la fortune voulût lui faire éprouver des revers. Il se moquoit ouvertement de l'ennemi qu'il avoit en tête, & qui vieux & estropié ne pouvoit souvent aller qu'en litière. Comment donneroit-il ses

ordres à propos, puiſqu'il ne voyoit rien par lui-même, & qu'il étoit obligé de s'en tenir au rapport d'autrui? Comment manœuvreroit-il, puiſqu'il avoit peine à ſe ſoutenir? Il n'étoit général qu'à demi.

Les deux armées ſe trouvèrent en préſence à Kerkoud, le matin du 18 Juillet, & ne tardèrent pas à en venir aux mains. Elles s'attaquèrent avec fureur. La victoire fut longtemps indéciſe; on fit des deux côtés des efforts incroyables, & il y eut bien du ſang répandu. Mais enfin les Turcs furent les vainqueurs.

Koulican ſe retira avec les débris de ſon armée, & marcha à grandes journées du côté de Kamandan. Il donna ordre au corps qu'il avoit laiſſé devant Bagdad, de venir le rejoindre. Ce ne fut pas ſans avoir beaucoup ſouffert: le brave Baſſa Achmet fit une ſortie très-vive, dans le moment même que ce corps ſe diſpoſoit à faire ſa retraite.

La marche de Koulican fut & pénible & dangereuſe. Continuellement harcelé par les Turcs qui le pourſuivoient, il avoit à traverſer un pays ennemi, où les vivres

lui manquoient. Le courage suppléa à tout, & l'exemple du général ranima l'armée. Il dormoit à la belle étoile & sans tente, pour être en état de marcher le lendemain de meilleure heure; il mangeoit peu, & usoit en tout pour lui même de la plus grande sobriété: il savoit par expérience que le soldat n'a pas de plus grande satisfaction que de voir ses chefs partager sa peine & ses travaux. Ce fâcheux état dura jusqu'à ce qu'il eût fait venir des vivres de Kermansha, où il avoit des magasins. Cela remit un peu l'armée, & les Turcs cessant de la poursuivre, elle entra sur les terres de Perse, où elle marcha plus à son aise, & trouva le moyen de pourvoir à ses besoins.

A peine Koulican eut-il eu ce mauvais succès, qu'il pensa à en tirer vengeance. Il dépêcha des couriers à son second fils, pour qu'il se hâtât de venir de Hérat à Hamadan avec toutes ses forces; il ordonna aux gouverneurs des provinces d'envoyer à la même ville les nouvelles troupes qu'ils avoient levées, & pour qu'elles fissent plus de diligence, de leur donner des chariots,

& d'y envoyer en abondance des provisions de toute espèce. Il recommanda sur toute chose de bien exercer les nouveaux soldats, & de leur enseigner exactement tous les mouvemens à faire dans les différentes circonstances où ils pourroient se trouver. Il savoit que c'étoit uniquement par la discipline que les Russes venoient de se rendre si redoutables, & que depuis longtemps les Allemands avoient la supériorité sur les Turcs.

Arrivé à Hamadan, il loua publiquement son armée de la valeur qu'elle avoit fait paroître à Kerkoud, la remercia, & la récompensa. Il avoua ingénuement que leur malheur venoit de la trop grande confiance qu'il avoit eue, & du mépris qu'il avoit fait de l'ennemi; enfin il les pria de vouloir bientôt lui donner l'occasion de réparer sa faute, & de venger leur défaite. Les soldats applaudirent à son discours, & s'écrièrent qu'ils étoient prêts, à faire tout ce qui pourroit contribuer à l'honneur de leur général, & à la gloire de la Perse.

Tandis qu'il se préparoit à recommencer la guerre cette même année, il faisoit

ſemer des bruits propres à tromper les Turcs; qu'il vouloit demeurer tranquille le reſte de la campagne; que la perte de la bataille de Kerkoud ne lui permettoit pas d'agir autrement; que l'année ſuivante la fortune pourroit changer. Topal Osman, qui ne connoiſſoit pas moins l'adreſſe & les ruſes que le courage de ſon ennemi, ne ſe fia pas à ces diſcours. Il envoya ſix-mille hommes ſe ſaiſir du paſſage de Takaiak; c'eſt le chemin par où en venant du côté d'Hamadan, on entre de Perſe en Turquie. Il ſongea en même temps à ſe pourvoir de vivres dans un pays que les Perſans avoient ruiné, & à ſe procurer de nouveaux renforts pour remplacer ce que lui avoit coûté ſa victoire de Kerkoud.

Koulican rentra en campagne au commencement de l'automne: ſon armée étoit égale à celle qu'il avoit eue au printemps. Il eut bientôt forcé le paſſage important de Takaiak.

Topal Osman étoit à Kerkoud, lorsqu'il reçut ces fâcheuſes nouvelles. Il ne lui étoit venu qu'une très-petite partie des ſecours & de l'argent qu'il avoit demandés

à Constantinople. Cependant le Bassa de Syrie lui avoit amené quelques gros corps de troupes. Il avoit pris lui-même à sa solde quelques Arabes, & rassemblé toutes les garnisons qui étoient à portée, entr'autres celle de Diarbékir. Pour faciliter à ces nouvelles troupes les moyens de le joindre, il marcha de Kerkoud vers les plaines d'Aronia, & campa près de la ville de Mendeli.

Koulican prenoit toutes les précautions imaginables, sans pourtant rien diminuer en apparence de sa hardiesse ordinaire; il craignoit que ses gens ne regardassent sa prudence comme un effet de sa timidité. Campé assez près de Topal Osman, il faisoit tous les jours quelque mouvement; mais ses véritables vues étoient de reconnoître le pays des environs, & de voir si par quelque avantage du terrain, il auroit occasion de se venger de l'affront qu'il avoit reçu à Kerkoud. A quelques milles derrière son camp, il découvrit une grande vallée que formoit une chaîne de collines, les dernières du mont Taurus, qui partage la Perse dans tou-

te sa longueur, à peu près comme l'Apennin partage l'Italie : ces collines s'étendent en cercle, & ressemblent à une espèce de théâtre. Au fond de cette vallée, qu'on appelle la vallée de Leilam, s'élevoit une colline couverte de bois, & entrecoupée par des hauteurs, & des monceaux de terre. A travers ces bois, & entre ces hauteurs, Koulican fit travailler secrettement, & à la hâte, à des batteries de canon, qu'on tint masquées. S'il pouvoit engager le Séraskier dans cette vallée, il l'avoit dans ses filets, & l'affaire étoit finie : mais à tout hazard, en cas d'échec, il étoit maître du passage des montagnes, par où il étoit bien sûr que les Turcs ne le poursuivroient pas.

Cependant il fit déserter exprès quelques soldats qu'il tenoit ordinairement auprès de sa personne, & qui étant de la secte des Turcs, devoient être crus plus facilement dans le camp de Topal Osman. Il leur ordonna de dire, en arrivant chez l'ennemi, que les choses avoient bien changé de face, & que la force des Persans étoit extrêmement diminuée ; que cette élite de soldats qu'ils avoient au commen-

cement de la campagne, étoit perdue; qu'on n'y voyoit plus qu'une jeunesse ramassée au hazard, & levée de frais, hors d'état de soutenir les fatigues de la guerre, & les marches même les plus ordinaires; que les moindres pluies d'automne les mettoient aux abois; enfin que tout étoit plein de malades, & de gens incapables de servir. Les espions, que le Seraskier entretenoit à grands frais, & qui étoient infidelles, lui faisoient entendre la même chose. Il n'étoit donc guères possible qu'il n'ajoutât foi à ces rapports; d'autant mieux que la chose paroissoit vraisemblable, & que le mensonge portoit l'image de la vérité. D'un autre côté, Topal Osman n'osoit faire fond sur les correspondances qu'il avoit dans le camp ennemi: la différence des religions que professent les Turcs & les Persans, ne leur permet pas de se fier les uns aux autres: tout entr'eux est froideur, doute, & soupçon.

Une nouvelle hardiesse que Koulican apperçut dans les Turcs, & qui éclatoit dans leurs moindres mouvemens, lui fit juger que son artifice avoit réussi, & qu'il étoit temps de terminer la campagne.

Après avoir escarmouché durant quelques jours contre Topal Osman, avec divers succès, mais le plus souvent avec désavantage, il se mit en marche le 21 d'Octobre, avec toute son armée, & fit mine de vouloir attaquer le camp Ottoman. Le Séraskier ne l'attendit pas, il sortit, & appuya une de ses ailes sur un petit bois qui étoit dans la plaine: ensuite il se présente courageusement à son ennemi. Koulican avoit ordonné aux siens de ne faire qu'une très-foible résistance, & que le lendemain pourroit les dédommager avec usure de la perte qu'ils feroient dans cette journée. Il fut ponctuellement obéi. Les Persans soutinrent, pendant quelque temps, l'attaque des Turcs, puis commencèrent à reculer, & à perdre leur terrain. Koulican avoit pris ses mesures pour assurer la retraite. Les équipages étoient déjà d'avance dans le camp qu'on vouloit occuper; l'infanterie défila couverte par la cavalerie, au devant de laquelle voltigeoient les chevaux Tartares, qui arrêtoient l'impétuosité des Turcs.

Koulican arriva de bonne heure à son camp dans la vallée de Leilam. Il fit cou-

ler l'élite de ſon infanterie entre les batteries ménagées dans le bois de la colline qui étoit au fond de la vallée. Plus bas, dans la plaine, & à environ quatre portées de mouſquet de la colline, il mit une partie de la cavalerie, où il entremêla quelque infanterie. Sur le derrière, & plus près de la colline, il plaça d'autres gens de pied, parmi lesquels il mêla des vivandiers, & de ces ſortes de gens qu'on voit à la ſuite des armées, après leur avoir auparavant diſtribué des armes & des uniformes, autant qu'il lui fut poſſible. Cela avoit l'air d'une ſeconde ligne dont les ailes étoient couvertes de cavalerie, afin que les Turcs ne s'apperçuſſent pas qu'il manquât rien à l'armée, ou ne vinſſent à ſoupconner qu'on leur tendoit un piège, & afin que l'ordre de bataille ne parût ni nouveau ni extraordinaire.

Koulican paſſa presque toute la nuit ſous les armes. Le lendemain, au point du jour, les Turcs entrèrent dans la vallée en bon ordre, & s'étendirent à droite & à gauche en forme de croiſſant. Ne voyant faire aucun mouvement aux Perſans, ils

prirent cette inaction pour un effet de la terreur que leur avoit inspirée l'échec du jour précédent, & Topal Osman donna le signal du combat, qui commença avec fureur.

Koulican ne soutint l'impétuosité des Spahis, qui attaquèrent la cavalerie de sa première ligne, qu'autant de temps qu'il en falloit pour augmenter l'espérance qu'ils avoient déjà de la victoire. Au second choc il tourne le dos, & suivi de sa cavalerie se retire par divers endroits dans le bois. La seconde ligne se divisa, & alla prendre les postes que le général lui avoit assignés; & l'infanterie de la première ligne se replia vers la colline. Les Turcs avancent en criant victoire, & tout en désordre poursuivent les fuyards. L'infanterie Persane fuyoit devant les Janissaires: mais dès qu'elle les voit tombés dans l'embuscade, elle exécute l'ordre de Koulican, fait volte face, & tire sur l'ennemi. Cet exemple est suivi par l'infanterie qui étoit un peu plus haut, & par celle qui étoit sur les côtés. Les Turcs sont pris de front & en flanc. On découvre alors les batte-

batteries, & jamais peut-être le canon ne fit un effet si terrible. Cette décharge sert de signal à la cavalerie; elle sort du bois, & tombe sur les Spahis qui s'étoient débandés en la poursuivant.

La nouveauté de ce spectacle effraya les Turcs les plus courageux. Le vieux Osman s'apperçut, mais un peu tard, qu'il avoit eu à faire à un ennemi plus fin & plus rusé encore qu'il ne se l'étoit figuré. Il fit tous les efforts imaginables pour rallier ses troupes, & les ramener à la charge; il donna tous les ordres qu'on pouvoit donner dans une si grande confusion. Tout étant inutile, ce général désespéré se précipita dans un gros de Persans, & par une mort honorable couronna une vie glorieuse.

Cependant le carnage qu'on faisoit des Turcs, étoit incroyable, la cavalerie Persane sortit du bois, se répandit dans la vallée, & ayant achevé la déroute des Spahis, vint fondre sur les Janissaires, qui attaqués de front & en queue, furent entièrement défaits. Sur le soir Koulican s'empara du camp ennemi, qu'il trouva abandonné, & logea dans la tente du Séraskier.

La nuit donna un peu de relâche à la pourſuite & au maſſacre. Dès que le jour parut, divers corps de Tartares recommencèrent à pourſuivre les fuyards, dont la plupart ſe rendirent à la merci du vainqueur. Koulican fit chercher parmi les morts dont la plaine étoit couverte, le corps de Topal Osman, & ſous une eſcorte honorable l'envoya au Baſſa Achmet, afin qu'il lui fît des funérailles convenables à ſa dignité: peut-être ne fut-il pas fâché de trouver cette occaſion d'apprendre ſa victoire au gouverneur de Bagdad.

Il prit environ quarante pièces de canon, presque toutes de ce gros calibre qui eſt en uſage chez les Turcs, je ne ſais combien de queues de cheval, la caiſſe militaire, & un butin immenſe.

Il fit aſſembler ſon armée; & comme il avoit la voix extrêmement forte, la plupart des ſoldats purent entendre & les éloges qu'il leur donna, & les remercimens qu'il leur fit. Chaque ſoldat eut au moins deux Sultanins, & le butin fut partagé ſelon le mérite.

Il dépêcha tout de ſuite des couriers à Iſpahan, & à Pétersbourg, pour y annoncer ſa victoire. La Czarine, qui étoit alors occupée à la guerre que la mort du roi Auguſte de Saxe avoit occaſionnée en Pologne, lui fit faire de grands complimens de félicitation ſur ſes glorieux ſuccès.

Charles VI, empereur des Romains, allié de la Czarine, lui envoya un ſabre, & un riche bâton de commandement. Ce prince avoit voulu entrer dans la guerre de Pologne, & s'étoit attiré ſur les bras les forces de France & d'Eſpagne, celles-même d'une partie de l'Italie, qui l'attaquoient en Lombardie & ſur le Rhin. Koulican envoya ſon poignard au prince Eugène, ajoutant à ce préſent l'aſſurance qu'il n'étoit point de pays au monde où le nom & la gloire d'Eugène n'eût pénétré. On m'a dit à Turin qu'après la mort du prince Eugène, ce poignard étoit paſſé au général Rebinder, qui étoit au ſervice de Sardaigne, admirateur zélé de Koulican, dont il exaltoit les vertus en toute occaſion.

DISCOURS VII.

Sur les exercices militaires des Prussiens en temps de Paix.

A M. LE COMTE PERRON,

ci-devant ministre du roi de Sardaigne à la Cour de Dresde, & puis à celle de Londres.

On ne sauroit disconvenir que depuis quelque temps la Sprée n'ait commencé à porter son front aussi haut que la Seine, la Tamise, & le Danube. Pour rendre cette gloire durable, le Roi a sagement pensé que le parti le plus sûr seroit de mettre tous les ordres de son état sous la protection des armes, & de former les troupes les mieux aguerries qui fussent au monde. Afin de parvenir à un but si salutaire, il fait représenter tous les ans, pendant six ou sept mois, les images de la guerre les plus naturelles, & les plus ressemblantes qu'on puisse se figurer; ce qui est d'autant plus nécessaire, que les états mili-

taires ſont comme le fer, qui ſe rouille, lorsqu'on néglige de le travailler.

Un de ces jours, par exemple, on ſortit de grand matin de Potzdam, pour voir, aux environs de cette ville, le plus beau ſpectacle dont on puiſſe ſe former l'idée, une leçon du grand art des Princes, réduit à la méthode la plus géométrique. La garniſon de Potzdam, compoſée de ſix bataillons, au nombre desquels on voyoit le régiment du Roi, qu'on peut nommer la dixième légion, & l'élite du genre humain, & qui faiſoit en tout neuf à dix-mille hommes, étoit campée ſur une petite colline dont la Havel baigne le pied. Il y avoit un pont ſur la droite, dont ceux du camp étoient maîtres, & par où ils pouvoient envoyer des partis au-delà de la rivière, pour reconnoître l'ennemi, qui occupoit l'autre rive. On ſut que cet ennemi, égal en infanterie, mais ayant une cavalerie nombreuſe, s'avançoit en bon ordre; & la petite armée penſa à la retraite. Pour la faire, il falloit ſuivre d'abord le cours de la rivière, & traverſer une grande plaine où la cavalerie pou-

voit agir; ensuite on devoit passer par un bois, où l'on pouvoit craindre quelque embuscade. L'ordre de détendre étant donné, on abandonne la tête du pont au-delà de la rivière, & on coupe le pont. Tandis qu'un détachement de grenadiers, postés en deça dans des cabanes, s'oppose à l'ennemi qui veut le rétablir, l'armée se met en marche sur plusieurs colonnes, & descend de la colline. Comme elle n'a point de cavalerie, elle forme un bataillon quarré, les équipages dans le centre, comme marchèrent les Russes à travers les déserts qui s'étendent entre l'Ucraine & la Crimée, & comme les historiens nous apprennent que fit Xénophon dans sa célèbre retraite. Quelques pelotons de grenadiers se saisissent des hauteurs qui se trouvoient sur la route: d'autres prennent les devants, & vont reconnoître le bois par où il falloit passer.

Cependant l'ennemi rétablit le pont, & passe la rivière. La cavalerie s'étend dans la plaine, & tente de pénétrer de côté ou d'autre. Elle tâte par-tout, & partout elle trouve le bon ordre, & une égale résistance. Les incommodités du terrain,

bien plus que les eſcarmouches de l'ennemi, retardent la marche. Près du bois on rencontre une eſpèce de marais, qui l'entoure d'un côté; la rivière le borde de l'autre. Quelque chariot verſe ou s'enfonce; on y remédie promptement, & l'on avance. A l'entrée du bois on change l'ordre de la marche. Une partie de l'infanterie défile en avant: enſuite viennent les équipages, & le gros de l'armée ſuit, en faiſant face à l'ennemi qui veut inquiéter la queue.

La précaution d'avoir fait reconnoître, & ſaiſir le bois par des grenadiers, n'eſt pas inutile. L'ennemi y avoit envoyé dès le matin un corps conſidérable de chevaux, qui après avoir marché le long de l'autre rivage, avoient paſſé la rivière, & s'étoient poſtés dans le plus épais du bois. Ils croient que nous ne penſons qu'à couvrir la queue de l'armée, & ſe flattent de nous prendre de front & en flanc. Mais ils s'apperçoivent bientôt que leurs coups ſont prévus, & par conſéquent ont peu de force. Auſſi leur attaque eſt-elle ſans ſuccès. Enfin, après bien des eſcarmouches, & en ſoute-

nant à propos ceux qui de temps en temps étoient obligés de plier, l'armée passe heureusement le bois, & se retire sans échec.

Un pareil spectacle, éxécuté par les meilleurs acteurs de l'univers, par autant de Roscius en leur genre, ne mérite-t-il pas les regards des Dieux mêmes? Aussi eut-il pour temoin Lovendal, qui étoit venu rendre ses hommages aux premières troupes de l'univers.

Il n'y a pas long-temps que le Comte de Saxe se trouva présent à un spectacle semblable. Le Roi voulut lui donner un essai de ce que savoit faire sa cavalerie, dont on peut dire qu'il est le créateur. L'escadron des gardes manœuvra devant le Comte de Saxe, tantôt serré, & ferme comme un mur, tantôt caracolant, dans la plaine, tantôt comme à la débandade, & épars dans la campagne. Quand il attaque de front, on croit entendre le

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum

de Virgile, le χθὼν σμερδαλέον κονάβιζε d'Homère. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est

qu'en allant à l'ennemi au grand galop, il n'y a pas une tête de cheval qui avance plus que l'autre: la ligne eſt ſi exactement droite qu'Euclide même n'y trouveroit pas à redire.

Le Roi demandoit un jour au Maréchal Keith, qui avoit été au ſervice d'Espagne avant de paſſer à celui de Ruſſie, ce qu'il feroit, ſi ſe trouvant à la tête d'un corps de cavalerie Eſpagnole, il avoit à combattre des chevaux Pruſſiens à nombre égal. Keith, après avoir un peu réfléchi, répondit: il n'eſt pas poſſible de ſoutenir le choc des chevaux Pruſſiens; le ſeul tourbillon, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, qui les précède, & qui augmente à meſure qu'ils s'approchent, effraye votre troupe & la déconcerte: la prudence veut encore moins qu'on aille à leur rencontre avec une cavalerie, brave à la vérité, mais légère, & dont les chevaux ne ſont pas de haute taille. Le ſeul parti qu'il y auroit à prendre, ſeroit de s'ouvrir, de leur laiſſer le paſſage libre, & enſuite de les attaquer en flanc, les environner de tous côtés, & attendre l'événement. Le Roi fut fort content

de la réponſe, & on liſoit dans ſes yeux qu'il auroit été bien aiſe qu'il y eût eu à portée un eſcadron Eſpagnol, pour en faire l'épreuve.

Au reſte, comme je vous l'ai déjà dit, pour avoir ici des ſpectacles militaires, il n'eſt pas beſoin que les Comtes de Saxe, & les Lovendal s'y trouvent. Sans avoir de pareils ſpectateurs, nous voyons tous les jours ces exercices, où les Pruſſiens ſe forment à ce terrible jeu qui décide ſouvent du ſort d'une province ou d'un royaume; paſſages de rivières, attaques de villages, défenſes de poſtes ſur des montagnes, choix du terrain pour que peu de monde puiſſe réſiſter à un ennemi ſupérieur en nombre, retraites en bon ordre, manœuvres & opérations de guerre de toute eſpèce.

Un des plus beaux mouvemens à mon gré fut celui que firent, il y a quelques mois, 18 bataillons. Ils devoient déboucher de la gorge d'une montagne, & entrer dans une plaine dont la plus grande partie étoit occupée par un gros corps de chevaux ſur deux rangs. C'étoit la véri-

table image de Krotska. Ils débouchèrent en faisant une certaine manœuvre qu'ils appellent *l'éventail*. Je puis vous assurer que la Dame Angloise qui a le mieux profité des leçons du Spectateur, ne déploie pas son éventail de la Chine avec plus de grâce, & de vîtesse, que ne le firent ces bataillons. On auroit peine à croire combien peu de temps il leur fallut pour se mettre en bataille, & être en état de s'opposer à la cavalerie. Je suis persuadé qu'il n'y a point d'infanterie au monde qui n'en eût mis dix fois autant, & qui peut-être avec cela ou n'auroit jamais débouché dans la plaine, ou en débouchant auroit été rompue & mise en désordre, ainsi qu'il arriva à la funeste journée de Krotska.

Seriez-vous, par hazard, curieux de sièges? On en fait ici depuis le traité d'Aix la Chapelle, comme on en faisoit en Flandres avant cette paix. Ils paroissent conduits par Bertola ou par Vauban. *Si principes Graeciae esse vultis, castris utendum, non palaestra.* C'est ce que disoit Épaminondas; & il agissoit en conséquence: c'est sur cette maxime que se régla son fameux

disciple, Philippe de Macédoine, qui, malgré les foudres de Démosthène, le plus implacable ennemi qu'il eût jamais, ne laissa pas de se rendre, en très-peu de temps, maître de la Grèce entière, & qui en qualité de chef de la Grèce étoit sur le point de passer en Asie, pour faire la guerre à la Perse, dont il méditoit la conquête, lorsque la mort rompit un si beau dessein, exécuté depuis par son fils & son successeur Alexandre, qui remplit l'univers de la gloire de son nom. Pour vous, Monsieur, vous aspirez à un empire plus grand, & plus glorieux que celui de la Grèce, à l'empire sur vous-même. A la fleur de votre âge, vous avez renoncé aux affaires publiques. Dans les bras de la Philosophie, vous préférez à tout la douce satisfaction de vivre avec vos amis, avec vos livres, & avec vous même, dans votre magnifique & délicieuse maison de la Val d'Aoste.

DISCOURS VIII.

Sur Charles XII.

A M. JOSEPH PÉCIS.

Sachant que j'ai fait un aſſez long ſéjour dans les pays du Nord, vous vous adreſſez à moi pour l'éclairciſſement de quelques doutes que vous avez ſur Charles XII. Je tâcherai de vous ſatisfaire au ſujet d'un prince qui a été pendant quelque temps l'étoile polaire du ciel des guerriers, & qui en ſera à jamais le météore le plus éclatant. Vous pouvez au moins être aſſuré que je ne vous écrirai rien que je ne tienne de la bouche de gens qui peuvent paſſer pour témoins oculaires.

Je commencerai par la viſite qu'il fit à Dresde au Roi Auguſte ſon ennemi capital. Quelque extraordinaire qu'elle puiſſe paroître, elle n'en eſt pas moins réelle. Charles XII étoit un homme ſingulier, qui pouvoit en un certain ſens dire avec le Pè-

re Hardouin: comment! je me lèverois tous les matins deux heures avant le jour pour penser comme le reste des hommes! Ce fut une fantaisie qui lui vint en tête, & qu'il voulut contenter. L'armée Suédoise étoit en marche pour aller en Russie; & un beau matin, comme elle défiloit près de Dresde, le Roi se détache, suivi de deux des siens à cheval, & se rend à la ville. Il laisse un de ses compagnons à la porte comme en faction, va droit au palais avec l'autre, qu'il poste à l'entrée, & lui donne son cheval à garder, monte seul l'escalier, entre dans l'appartement du Roi Auguste qu'il trouve au lit. Auguste se voit obligé de se lever sans cérémonie, & de s'habiller en présence du monarque qui venoit de le détrôner. Le roi de Suède fut environ trois quarts d'heure avec Auguste: pendant tout ce temps-là, il eut toujours les yeux fixés sur lui, sans le laisser parler à qui que ce soit, pas même à un page ou à un domestique, & bien moins encore au ministre qui au premier bruit de l'arrivée de Charles, s'étoit rendu à la cour. Il arriva que parcourant les appartemens du palais, le

roi de Suède entra le premier, & seul par une porte: le ministre saisit le moment, & demanda, par signes, à son maître s'il falloit arrêter le nouvel hôte; on lui fit signe que non. La visite n'aboutit qu'à de simples cérémonies, & à d'inutiles complimens. Auguste accompagna Charles jusqu'à la porte du palais, où celui-ci remonta à cheval, & aussi prompt qu'un éclair fut rejoindre son armée. Lorsqu'on y avoit su qu'il étoit entré dans Dresde, & qu'on ne le vit pas revenir, on étoit fort inquiet, chaque quart d'heure paroissoit une année; on méditoit déjà de grandes choses, & l'on ne pensoit à rien moins qu'à former le siège de Dresde, pour se faire rendre le Roi.

Durant ses quartiers en Saxe, ses premières vues étoient de s'avancer dans le cœur de l'Empire, d'où il prétendoit, par la force de ses armes victorieuses, donner la loi à l'Europe, alors partagée au sujet de la succession d'Espagne. On allègue diverses raisons de son changement de dessein, & du parti qu'il prit ensuite de sortir des terres de l'Empire, pour se tourner contre la Russie. Les auteurs les plus

accrédités disent que ce fut l'effet d'un billet de cent-mille livres Sterling que Marlborough remit à un certain personnage:

Momentumque fuit mutatus Curio rerum.

Celui-ci acheva d'irriter contre le Czar l'esprit de Charles qui n'étoit déjà que trop aigri. Il lui exagéra la gloire qu'il y auroit à détruire le seul rival qui pouvoit lui faire tête, & à devenir l'arbitre du Nord; après quoi il le seroit infailliblement de toute l'Europe.

Il y avoit deux routes pour aller en Russie, l'une par la Livonie, province qui appartenoit alors à la Suède, & située le long de la mer, abondante en blés, & d'où il pouvoit aisément tirer ses provisions, & les autres secours qu'exigeoit son entreprise. De là il seroit entré dans les provinces les plus fertiles de la Russie; & toujours appuyé sur des rivières dont il auroit suivi le cours, il fût arrivé à Moscau sans avoir d'incommodités à essuyer. L'autre étoit par la Pologne, d'où il se seroit rendu dans l'Ucraine. Le Cosaque Mazeppa, qui étoit mécontent du Czar, faisoit

ſoit au Roi les plus vives inſtances, & les promeſſes les plus magnifiques, pour l'engager à prendre cette route. De l'Ucraine il n'y avoit qu'un pas pour ſe rendre à Moscau; & c'en étoit fait de la Ruſſie.

De ces deux partis Charles de lui-même choiſit le plus heroïque, mais ſans doute le moins prudent. Il en fit la triſte épreuve par les grandes peines que l'armée eut à ſouffrir, & par l'extrême miſère où à la fin elle ſe trouva réduite.

Il avoit auſſi conçu lui-même le plan de la dernière campagne contre les Danois, dans laquelle il périt. Mais ce n'étoit pas lui qui avoit dirigé ſes premières entrepriſes dont le ſuccès fut ſi heureux; je veux dire que s'il les exécuta, c'eſt à d'autres qu'il en devoit le plan. Son uſage étoit de tomber d'abord ſur l'ennemi, & de combattre en perſonne à la tête de la cavalerie. Lovenhaupt régloit ordinairement la diſpoſition de la bataille. Le fameux débarquement fait à la vue de Copenhague, & qui fut la première expédition militaire de Charles XII, alors dans la fleur de ſa jeuneſſe, fut propoſé par le général Stuard;

comme l'attaque des retranchemens de Narva, où l'on vit renouveller les grandes actions des Grecs contre les Perses, le fut par un certain Gundvil. Le général Altendorff forma le plan du célèbre passage de la Duna, où par le moyen de quelques radeaux chargés de paille humide, à laquelle on avoit mis le feu, & qu'on laissa descendre, & suivre le fil de l'eau, les Suédois passoient la rivière, sans être vus de l'ennemi, qui étoit sous le vent: stratagème dont Annibal s'étoit autrefois servi.

Charles avoit dans son armée quantité d'habiles généraux qui s'étoient formés, & avoient commandé sous Charles XI son père: il pouvoit recevoir d'eux d'excellens conseils, comme Alexandre en reçut des capitaines de Philippe.

Il n'en étoit pas de même du Czar son ennemi, qui n'eut d'autres leçons, ni d'autres conseils que ses propres défaites; mais il en profita bien mieux que Charles ne fit de ses victoires. Ce fut de son propre génie que le Czar tira la manière dont il fit combattre les Russes à la fameuse journée de Pultava, contre les plus terribles

ennemis avec qui ils eussent jamais eu à faire, & que cependant ils défirent sans ressource: journée qu'on peut, à juste titre, comparer à celle de Pharsale.

Charles, arrivé en Ucraine après des fatigues incroyables, trouva que les magnifiques promesses de Mazeppa se réduisoient à très-peu de chose. La mauvaise foi de ce Cosaque, qui devoit pourvoir à l'approvisionnement des Suédois, les fit manquer de vivres. Pour comble de malheur, Lovenhaupt, qui amenoit à l'armée quinze-mille hommes de renfort, avec toutes sortes de provisions de guerre & de bouche, fut attaqué dans sa marche, & entièrement défait. Dans cette extrémité, le Roi résolut d'assiéger Pultava, où le Czar avoit de grands magasins, & qui étoit défendue par une bonne garnison. S'il pouvoit prendre cette place, il avoit de quoi rafraîchir son armée, & il y établissoit son principal quartier pour cette guerre.

Les Russes n'étoient pas d'accord sur le parti qu'ils devoient prendre au sujet de ce siège. Les uns étoient d'avis d'entourer les Suédois, & de les renfermer dans leur

camp par de bonnes lignes: la famine les forceroit à capituler. D'autres conseilloient de brûler & de ruiner le pays cent lieues à la ronde: cela détruiroit l'ennemi, sans qu'on fût obligé de s'exposer aux risques d'une action. Mais la crainte que la place vigoureusement battue ne se vît dans la nécessité de se rendre, & que sa prise ne fournît à l'armée de Charles les moyens de se remettre, fit que sans délai on se détermina à donner bataille. Le Czar embrassa d'autant plus volontiers ce parti, qu'il présuma que le roi de Suede, vif & impétueux comme il étoit, saisiroit avec ardeur l'occasion d'en venir aux mains, même avec désavantage, & ne balanceroit point à commettre sa fortune au hazard d'un combat. Il se mit donc en marche dès le lendemain, & vint camper dans un bois, assez près de l'armée de Charles. Il crut que par-là il engageroit son ennemi à tout disposer pour faire une attaque le jour suivant; & il ne se trompa point; mais pendant la nuit le Czar fit, en diligence, construire dans le bois sept réduits, ou fortins à la tête de son infanterie. Il avoit en cela deux

vues; l'une de rompre la violence du choc, & l'ordonnance des Suédois, dont il n'avoit fait que trop d'épreuves à ses dépens; l'autre de ne pas renfermer son armée dans un retranchement continu, & lui ôter ainsi la facilité de sortir contre l'ennemi, ce qu'elle pouvoit faire aisément par les intervalles qui étoient entre les fortins. Cette méthode d'assurer un camp étoit fort du goût du Comte de Saxe: aussi est-elle aujourd'hui universellement regardée comme la meilleure. Le Roi sortit le matin avec sa confiance ordinaire, & comme sûr de la victoire: il s'apperçut trop tard de la manœuvre que le Czar avoit faite, & dont les suites furent telles que quoique la cavalerie Russe eût été battue, & malgré la prise de trois fortins, les Suédois eurent enfin le dessous, & que cette journée décida entierement de leur sort.

Le roi de Suède étoit meilleur pour l'exécution que pour le conseil. On pourroit le comparer à une bombe, dont l'effet est prodigieux, mais qui doit être pointée par un homme entendu dans la science de l'Artillerie.

Lorſqu'il croyoit avoir beſoin de demander conſeil, ce qui lui arrivoit rarement; il le faiſoit toujours d'une manière indirecte: il propoſoit un cas général devant les perſonnes qu'il croyoit les plus capables, & écoutoit leurs différens avis. Peut-être étoit-ce un effet de ſon orgueil; peut-être auſſi cela tenoit-il au grand art que devroient poſſéder tous les princes, de profiter des conſeils des autres, ſans leur laiſſer pénétrer leurs deſſeins ſecrets.

Perſonne n'ignore que ce héros n'aimoit pas les femmes; mais peu de gens ſavent d'où lui venoit cette averſion. En voici la principale cauſe. A peine monté ſur le trône, & ne reſpirant que la guerre, il penſoit continuellement aux moyens les plus prompts & les plus expéditifs pour la faire. Un artiſte de Stockholm lui montra un jour le deſſein d'un canon, ou autre pièce d'artillerie, d'invention nouvelle. Le Roi en fut charmé, & lui ordonna d'y travailler ſans délai. Son impatience naturelle lui faiſant trouver que le travail n'avançoit pas aſſez, un matin s'étant

levé avant jour, ſelon ſa coutume, il alla ſeul chez l'artiſte, que la fièvre tenoit au lit depuis le jour précédent. Il heurta ſi fort, & tant de fois, qu'enfin on lui ouvrit. Après s'être entretenu avec l'artiſte du ſujet de ſa viſite, il ſe retira. Une ſervante de la maiſon, qui étoit aſſez bien faite, lui éclairoit. Il vint au Roi une fantaiſie, qui lui fit connoître qu'il n'étoit ni inſenſible, ni ennemi des femmes. Il voulut badiner avec la ſervante. Mais cette jeune fille, née peut-être dans la Dalécarlie, dont les habitans agreſtes ont le cœur auſſi dur que le cuivre & le fer qu'ils tirent de leurs mines, reçut très-mal ſes careſſes, & le maltraita vigoureuſement. On prétend que cela fit ſur lui une telle impreſſion qu'en Pologne il refuſa abſolument de voir la Comteſſe de Konigsmarck, & bannit pour toujours les Dames de ſes parties de plaiſir, & de ſa compagnie.

Vous avez raiſon de croire qu'il étoit magnanime & brave; il pouſſoit même ces qualités à l'exces: en voici un trait anecdote que Plutarque n'auroit pas oublié. Après ſon retour de Turquie, il voyageoit un

jour à cheval avec peu de monde, & il avoit pris les devants, de ſorte qu'il étoit aſſez éloigné de ſa ſuite. Arrivé à une barrière qui ſéparoit un champ d'avec un autre, il l'ouvrit, & ne la referma pas, ainſi que le veut la loi du pays. Le maître du champ, qui étoit enſeigne dans les troupes du Roi, lui demanda d'un air brusque, & ſans le connoître, d'où vient qu'il n'avoit pas fermé la barrière ſelon les ordres du Roi; & comme Charles paſſa près de l'officier, celui-ci lui lâcha quelques injures. Que ne la fermes-tu toi-même, répondit Charles. Le gentilhomme prit feu, ſaiſit la bride du cheval, & l'arrêta. Le Roi veut mettre l'épée à la main; l'autre ſe trouve le plus fort, & la lui arrache. Le Roi prend un piſtolet, & le menace de lui faire un mauvais parti, s'il ne remet pas l'épée ſur une groſſe pierre qui étoit tout proche. Tu ne ferois pas tant le fier, dit le gentilhomme, ſi j'avois un piſtolet comme toi. Va le chercher, répliqua le Roi. Le gentilhomme part, & Charles l'attend de pied ferme. Comme le gentilhomme revenoit très-irrité, il apperçoit à une

certaine diſtance la ſuite du Roi qui venoit le rejoindre: cela lui donne quelque ſoupçon, & il retourne ſur ſes pas. Les ſeigneurs qui étoient arrivés auprès du Roi, & qui le voient tranquillement reprendre ſon épée, ſans dire mot, n'oſent lui demander ce que c'eſt, & continuent à le ſuivre. Peu de temps après le régiment où ſervoit le gentilhomme maître du champ, vint à vaquer, & fut donné à un des ſeigneurs qui étoient à la ſuite du Roi, lorsque l'avanture arriva. Le gentilhomme ſe crut obligé de lui raconter le fait en détail, & le pria de tâcher d'y trouver quelque remède. Le régiment devant un jour paſſer en revue, l'enſeigne ne paroît pas. Le Roi dit au Colonel qu'il manque un officier. On lui répond qu'il eſt de garde. Qu'on le faſſe relever tout à l'heure, & qu'il vienne, répliqua Charles. L'enſeigne paroît, Dieu ſait avec quelle frayeur. Le Roi va au galop au devant de lui, s'arrête à ſon approche, le regarde fixement, le nomme à la première Lieutenance, & lui fait compter un bon nombre de florins.

On raconte de lui plusieurs autres traits de grandeur d'ame, mais qui nous mèneroient trop loin. Je ne sais si vous mettrez de ce nombre l'obstination qu'il eut après la défaite de Pultava, de ne vouloir pas qu'on pansât sa blessure, & d'arracher ses bandages, comme fit autrefois Caton.

Voici une autre particularité de l'histoire anecdote de Charles XII: je suis persuadé que vous ne serez pas fâché de la savoir, vous qui êtes si curieux de connoître le cœur humain. Il avoit grand soin de recommander aux aumôniers de son armée de prendre pour texte des sermons qu'on fait aux soldats chez les Luthériens, ces paroles de l'Écriture: *manete in vocatione, in qua vocati estis.*

On dit que Pétrarque s'élevoit souvent en esprit jusqu'au troisième ciel, où étoit sa chere Laure, avec les autres ames fidellement attachées au culte de l'Amour. On peut dire que l'esprit de Charles XII montoit souvent à la sphère de Mars, qui étoit sa divinité. Les personnes attachées à son service l'entendoient souvent qui s'occupoit à contrefaire, avec la bouche, d'abord le

bruit du tambour, ensuite celui de l'artillerie, & enfin celui de la mousqueterie; puis, tout d'un coup, il portoit la main à l'épée qu'il avoit toujours pendue à son côté. Il s'imaginoit voir de la cavalerie & de l'infanterie là où il n'y avoit que des chaises & des bureaux.

Pendant son séjour à Bender, il ouït parler du temps que l'homme peut vivre sans prendre de nourriture, & des jeûnes austères qu'observoient les Santons Turcs, & les Juifs de l'Orient. Il voulut voir jusqu'où pouvoit à cet égard aller la force de son tempérament. Il jeuna sept jours de suite, sans rien prendre, hors quelques verres d'eau, & sans rien changer à ses exercices journaliers, qui étoient très-pénibles, pas même à celui de faire environ dix lieues à course de cheval. Le huitième jour il eut envie de manger: il mangea, & prit, non des alimens légers, & en petite quantité, comme il auroit été à propos de faire, mais des viandes pesantes, & abondamment. Sa santé n'en fut point altérée, son estomac ne se trouva

point chargé, & il reprit ſon train de vie ordinaire.

Quand il jouoit aux échecs, ce qui lui arrivoit ſouvent dans l'inaction où il étoit à Bender, il remuoit le Roi dès qu'il pouvoit, & le faiſoit marcher en avant. Il croyoit indigne de lui de le roquer, ou de le couvrir: & s'il y avoit devant lui quelque pion qui lui fît obſtacle, ſans s'alambiquer le cerveau, il le faiſoit ſauter d'un coup de doigt; tant étoit grand le pouvoir qu'avoit ſur lui le génie qui préſide à la naiſſance de l'homme. Ce fut ſans doute par cette raiſon que quand il fut tué d'un coup de fauconneau devant Fridericshal, on le trouva la main portée ſur la garde de ſon épée.

Voilà une ébauche bien légère, mais au moins originale, du rival de Pierre le Grand, aux rares qualités duquel il fut enfin obligé de céder. Guſtaphe-Adolphe, que notre Galilée avoit vu à Padoue au nombre de ſes auditeurs, étoit infiniment plus grand. A la plus ſaine politique ce prince joignoit la vraie ſcience de la Guerre. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'eſt de

n'avoir pas ſu profiter de la victoire de Leipſig. Après y avoir défait ſon ennemi, au lieu d'aller droit en Bohème, il ſe contenta d'y envoyer l'Électeur de Saxe ſon allié, qui agit mollement, & que les Autrichiens n'eurent pas de peine à faire changer de parti, & à mettre dans leurs intérêts. Guſtave, comme un grand fleuve dont le lit n'eſt pas régulier, s'étendit de côté & d'autre: il alla dans l'Allemagne faire des ſièges, & tirer des contributions. Il n'eut pas, comme les Romains, & comme les Turcs, l'art de preſſer la guerre, & de la faire peu durer. Il donna à ſes ennemis le temps de ſe rétablir; il fallut qu'il les attaquât de nouveau, & qu'il recommençât à Lutzen une partie que la mort l'empêcha d'achever.

Je crois que le plus grand homme qu'ait eu la Suède, c'eſt Guſtave Vaſa. Il ſut bien ménager, & bien employer les forces que lui fourniſſoit ſon pays: il n'entreprit jamais au-delà de ce qu'elles permettoient; il les régla ſi bien dans l'intérieur de ſon royaume, que ce fut lui qui donna moyen à Guſtave-Adolphe de les

porter au dehors, & à Charles XII d'en faire le glorieux, mais funeste usage qu'il en a fait.

DISCOURS IX.

Sur la prise de Berg-op-zoom.

A M. FRANÇOIS MARIE ZANOTTI,

Secrétaire de l'Académie de l'Institut de Bologne.

Tous les militaires de l'Europe furent extrêmement surpris d'apprendre que le Comte de Saxe, commandant général des armées de France en Flandre, avoit formé la résolution d'entreprendre le siège de Berg-op-zoom. Mais leur surprise devint bien plus grande, lorsqu'ils surent, peu de temps après, que Lovendal, qui étoit chargé du siège, avoit pris cette place d'assaut. Outre le bâton de Maréchal que cette conquête si peu attendue lui fit obtenir, on le distinguera entre nos guerriers

modernes par le nom de *Poliorcète*, qu'il s'eſt acquis à ſi juſte titre.

Il faut avouer que c'eſt une entrepriſe bien glorieuſe; mais il n'eſt pas moins vrai que la fortune, qui depuis quelque temps paroît s'être déclarée pour les François, y a beaucoup de part. Berg-op-zoom eſt une des Barrières de la Hollande, le chef-d'œuvre du célèbre Cohorn. Ses ouvrages extérieurs ont beaucoup d'étendue, & ſont à rez de terre. Elle communique avec un camp retranché, où une armée entière peut être en ſureté; & l'on ne ſauroit lui ôter la communication avec la mer.

On dit qu'il n'y a point de place imprenable; propoſition hazardée bien légèrement. Konigſtein, par exemple, en Saxe, eſt ſitué ſur la croupe d'une montagne eſcarpée: il a dans ſon enceinte un puits d'eau de ſource très-profond, & renferme aſſez de terre labourable pour fournir à la ſubſiſtance de ſa petite garniſon. Mais ſans nous arrêter à cette forteresſe, qui eſt, pour ainſi dire, une quantité différentielle dans la Guerre, & qui paroît proprement deſtinée à être la Baſtille de la Saxe, ou

à garder, en cas de trouble, le trésor du *grun gewœlb*, que dirons-nous de Gibraltar? Il est vrai que les Anglois s'en emparèrent avec facilité pendant la guerre d'Espagne. Mais la raison en est qu'il n'avoit personne qui le défendît par terre, ou qui le soutînt du côté de la mer. Aujourd'hui qu'il a une grosse garnison, & une bonne flotte dans son port, qu'il est bien fourni de provisions de guerre & de bouche, un homme sensé peut-il s'imaginer qu'il soit possible de le prendre? Il faudroit auparavant faire disparoître le pavillon Anglois de la Méditerranée, exterminer & chasser de la mer une nation qui en fait son élément, s'en rendre soi-même le maître, & avoir de puissantes flottes pour s'en conserver l'empire.

Berg-op-Zoom, aussi bien que Gibraltar, a l'avantage de la mer; & cet avantage est accompagné d'un autre que n'a pas Gibraltar; c'est d'être soutenue par un camp bien retranché, d'où l'on peut, tous les jours, faire venir des troupes fraîches pour relever la garnison. Une bicoque, une simple haie se moque des efforts d'un

Vau-

Vauban, quand elle eſt défendue par des grenadiers qui peuvent ſe relayer: & Berg-op-Zoom, avec la meilleure garniſon du monde, mais avec . . . . à la tête, n'eſt qu'une bicoque, une ſimple haie.

Le fameux Benjamin Robins, l'homme de nos jours qui entendoit le mieux la Géométrie militaire, fut appellé d'Angleterre par le prince d'Orange, pour aider à défendre la place. Elle étoit priſe quand il arriva. Il examina toute choſe en détail, avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, & il démontra que dans le temps qu'elle ſuccomba, elle étoit en état de tenir auſſi bien que le premier jour que les François y mirent le ſiège, & que ſi elle eût été défendue comme elle devoit l'être, il étoit impoſſible de la prendre ni par force, ni par adreſſe. Le Maréchal Schmettau, auſſi habile dans la pratique que Robins l'eſt dans la théorie, & à qui on envoyoit, deux fois la ſemaine, à Berlin le journal du ſiège, tant du côté des aſſiégés que de celui des aſſiégeans, étoit dans les commencemens prêt à tenir bureau ouvert de pari contre l'entrepriſe de Lovendal, quand mê-

me, disoit-il, les Hollandois ne se serviroient que d'un bras pour se défendre.

Mais quoi! le gouverneur n'observa aucune des règles de l'Art militaire: il ne fit point de sortie à propos, il ne fit pas jouer les mines, il ne s'opposa point aux approches des François; il ne mit pas l'eau dans les fossés, quand il le falloit: en un mot, il ne fit rien de ce que portoit un manuscrit qu'avoit laissé Cohorn pour l'instruction de qui seroit un jour chargé de la défense de la place, & qui étoit comme le testament d'un père en faveur de sa fille bien-aimée; on trouva ce manuscrit si précieux parmi les effets du gouverneur. Une preuve de son attention, c'est qu'un beau matin que les François, contre leur coutume, montoient sans bruit à l'assaut d'un bastion où ils avoient fait brèche, il dormoit tranquillement entre deux draps, sans penser à opposer le moindre obstacle aux ennemis, qui vinrent lui rendre visite chez lui, & entre les mains desquels il se trouva, à son réveil, prisonnier de guerre.

DISCOURS X.

Sur la puiſſance militaire que les Compagnies commerçantes d'Europe ont dans l'Aſie.

A M. PROSPER JACKSON.

Je n'ai guères pu m'empêcher, non plus que vous, de tomber dans une ſurpriſe extrême, toutes les fois que j'ai enviſagé les preuves éclatantes & continuelles que nous fournit l'Orient de la grande ſupériorité que les Européens ont ſur les Aſiatiques. Ce n'eſt pas aſſez que les premiers ſe ſoient établis dans les endroits de l'Aſie les plus avantageux, & les plus propres à leur commerce; c'eſt encor peu qu'ils y ayent des comptoirs, qu'ils s'y ſoient bâti des fortereſſes; les choſes ont été pouſſées ſi loin que dans ces contrées étrangères ils vivent moins en négocians qu'en ſouverains. Les Compagnies orientales d'Angleterre & de France ſont reſpectées, & craintes par les

Nababs qui occupent les côtés de Coromandel, & les bords du Gange: on leur fait la cour, & l'on recherche, avec empressement, leur amitié & leur alliance: il arrive souvent que ces Compagnies commerçantes déposent les rois, & disposent à leur gré des royaumes & des états de ces régions lointaines.

Le célèbre M. Dupleix en a donné de grands exemples du côté de Pondicheri, qui est le centre des établissemens François. Ceux que le Lord Clive a donnés depuis peu du côté de Bengale, ne sont pas moindres. Ce dernier passa aux Indes assez mal en ordre; & s'étant mis au service de la Compagnie Angloise, il a fait la guerre en vrai Paladin: enfin ayant, comme fit autrefois Alexandre, distribué les royaumes le long du Gange, qu'il a rendu dépendant de l'Angleterre, après une absence de peu d'années, il est retourné dans sa patrie, avec un fonds qui peut lui produire soixante ou soixante-dix mille livres sterling de rente.

Comment est-il possible qu'une poignée de soldats Européens, à la solde de

ces Compagnies, faſſe tête aux armées nombreuſes des rois Indiens, les combatte, & remporte la victoire?

Vous, dont l'eſprit eſt ſi pénétrant, qui paſſez une partie de la journée à la lecture des bons livres, qui avez la facilité de conſulter un père judicieux, & qui a un grand uſage du monde; vous êtes ſans doute parvenu à trouver l'explication de ce phénomène politique ſi extraordinaire. Pour moi, voici quelques idées que m'a fait naître un petit écrit compoſé par un de vos compatriotes, qui m'eſt tombé depuis peu entre les mains, & où je crois voir la queſtion réſolue.

Les Indiens n'ont jamais fait, & ne font encore aucun cas de l'infanterie; leurs armées ne ſont preſque compoſées que de cavalerie. Ils traînent après eux en campagne leurs enfans, leurs familles entières. On voit dans leur camp une multitude infinie d'artiſans & de marchands de toute eſpèce. On diroit que c'eſt une ville mouvante, & qui ſe tranſporte d'un pays à un autre.

Ils attendent principalement la victoire de l'artillerie; & leurs canons, qui ont jusqu'à soixante-dix livres de calibre, ne se manient que très-difficilement. Ils sont adonnés à des superstitions grossières, ils consultent les présages: avant de se résoudre à donner bataille, ils examinent si c'est un jour heureux ou malheureux. Ils ignorent l'Art de la Guerre, & ne savent ce que c'est que discipline. Ils se farcissent de riz & d'Opium; l'un est leur nourriture ordinaire, & l'autre fait les délices des Orientaux. Presque tout le camp est, pendant la nuit, dans un sommeil profond; à peine y a-t-il quelque foible garde. Aussi les a-t-on souvent surpris durant les ténèbres, & en a-t-on fait le plus horrible massacre.

En un jour de bataille, leurs chefs, montés sur des éléphans, se tiennent à la tête de leurs différens corps de troupes, qui ont l'œil fixé sur eux. Si par hazard on les perd de vue un instant, on croit que tout est perdu; & ce n'est plus que désordre & confusion. Ces éléphans sont le point où vise l'artillerie des Européens, qui est mieux

ſervie, & plus aiſée à manier que celle des Aſiatiques: ſouvent il ne faut qu'un coup de canon bien appointé pour décider du ſuccès de la bataille.

La vîteſſe, & l'aptitude que nous avons à changer de méthode, tant dans la guerre qu'en toute autre choſe, & notre facilité à profiter de ce que nous voyons de mieux en tout, eſt la principale ſource de la ſupériorité que nous avons ſur les Aſiatiques. Ces peuples ſont opiniâtrément attachés à leurs anciens uſages; & pour tout au monde ils ne ſe détermineroient jamais à agir d'une autre manière que ne faiſoient leurs ancêtres, il y a dix ſiècles.

Les Eunuques gouvernoient l'Aſie dès le temps de Cyrus. Les habitans de cette partie du monde ont toujours gémi ſous le plus dur deſpotisme, ſans jamais oſer reſpirer l'air délicieux de la liberté. Et dans toute cette longue ſuite de ſiècles, l'Orient a toujours retenu la même façon de vivre & de penſer. C'eſt ce qui fait que les Turcs n'ont encore rien changé dans la manière de s'armer & de combattre, non plus que dans la forme de leur habille-

ment, quoique très-incommode pour la guerre. Et c'eſt la raiſon pourquoi les Scanderbeg, les Sobieski, les Montécuculi, & les Eugène ont, par le moyen de la diſcipline, trouvé l'art de réſiſter a leurs innombrables armées, & empêché que nos têtes, au lieu de chapeaux, ne ſoient aujourd'hui couvertes de Turbans.

DISCOURS XI.

Sur l'Amiral Anſon.

A M. FRANÇOIS MARIE ZANOTTI,
Secrétaire de l'Académie de l'Inſtitut de Bologne.

L'Amiral Anſon tiendra toujours une place honorable parmi les grands hommes de notre ſiècle, & les honnêtes gens ne ſauroient trop regretter ſa perte. Il me ſemble que vous me dites l'autre jour n'avoir jamais lu ſon célèbre Voyage autour du globe. Je vous en ai fé-

licité, dans le ſens qu'on félicitoit je ne ſais quel homme qui diſoit n'avoir pas lu Don-Quichotte, puisqu'il lui reſtoit encore un plaiſir à goûter.

En attendant que vous puiſſiez vous occuper de la lecture de cet excellent livre, je vais travailler à vous ſatisfaire, en vous informant de quelques particularités qui regardent cet Amiral. J'en ai tiré une partie de ſon Voyage même, & l'autre de quelques Anglois que j'ai beaucoup queſtionnés ſur un homme pour qui j'ai toujours eu la plus grande admiration, parce qu'il eſt du petit nombre de ceux qui ſe ſont rendus utiles au genre humain, & qui n'ont pas laiſſé dans le monde les choſes telles qu'ils les ont trouvées.

Son nom commença à être connu dans la guerre qui s'éleva entre l'Angleterre & l'Eſpagne, peu de temps avant la mort de l'empereur Charles VI; guerre de commerce, diſoit le chevalier Walpole, que les négocians le forcèrent de déclarer, mais qu'ils ne purent jamais l'engager à ſoutenir comme il falloit, & comme le demandoit l'état des affaires. On donna à Anſon le

commandement d'une petite flotte, compoſée de cinq bâtimens en tout, ſi ma mémoire ne me trompe. Le plus conſidérable étoit le Centurion qu'il monta, & qui eſt depuis devenu ſi fameux dans l'hiſtoire de la Navigation; c'étoit un vaiſſeau du troiſième rang, & qui portoit ſoixante pièces de canon. Il avoit ordre d'aller inquiéter l'ennemi dans ſes colonies les plus reculées, le long de la mer du Sud. Tout le monde ſait les traverſes qu'il eut à eſſuyer, je ne dis pas ſur la mer, mais dans l'antichambre du miniſtre, & au bureau de l'Amirauté, qui étoit vendue au miniſtre; qu'enfin après avoir touché au Bréſil, il arriva au Cap Horn préciſément à l'équinoxe du printemps, ſaiſon la plus incommode dans ces contrées. Perſonne n'ignore les pertes que lui cauſa une tempête qui dura quarante jours conſécutifs, & qui diſperſa deux de ſes bâtimens, qui ne purent pas doubler le Cap. On ſait que le ſcorbut ſe mit dans l'équipage, & infecta les ſoldats qu'il avoit ſur ſon bord, la plupart vieux & invalides: cette maladie étoit plus dangereuſe & plus maligne que la peſte

dont Thucydide fait la deſcription. Enfin tout le monde ſait qu'il prit Paita, & qu'après s'être rafraîchi durant quelques mois dans l'île de Jean Fernandez, il fit les plus grandes choſes avec le peu de monde qui lui étoit reſté. S'il eût eu quelques vaiſſeaux de plus, il ſe ſeroit indubitablement rendu maître de Panama: & comme dans le même temps l'amiral Vernon s'étoit emparé, de ſon côté, de Porto-Bello dans le Golfe de Mexique, il avoit l'œil ſur le Mexique & ſur le Pérou, & tenoit, pour ainſi dire, le nouveau Monde en échec.

Enfin, réduit au ſeul Centurion, il prit, presque ſous Manille, le vaiſſeau d'Acapulco, qui fait directement le commerce de l'Amérique & de l'Aſie; & au bout de quatre ans, il revint en Angleterre chargé de richeſſes & de gloire, comme autrefois Jaſon étoit revenu dans la Grèce.

Quoique la prudence & la vertu dirigeaſſent tous ſes projets; il y eut néanmoins deux occaſions où la Fortune ſe déclara ſingulièrement pour lui. Dans l'Océan pacifique, il prit terre à l'île de Tinian, du petit nombre de celles qu'on trouve dans

cette mer immenſe, qui occupe près d'un hemiſphère entier. Il ne ſongeoit qu'à s'y rafraîchir avec ſon équipage, lorſqu'un coup de vent détache ſon vaiſſeau, l'éloigne du bord, & le pouſſe en pleine mer. De dix-huit jours ils ne le virent pas reparoître, quoiqu'ils ne ceſſaſſent de regarder de tous côtés, auſſi loin que leur vue pouvoit s'étendre. Ils le crurent perdu; & Anſon ſe figura qu'il étoit condamné à paſſer le reſte de ſes jours dans un pays antipode à celui de ſa naiſſance, au milieu d'une mer immenſe, qui ne voit d'autres vaiſſeaux qu'un ſeul bâtiment Eſpagnol qui y vient une fois par an.

Enfin, dans le temps qu'ils avoient perdu toute eſpérance, & qu'ils s'étoient mis à conſtruire dans l'île des cabanes qui formoient une eſpèce de village, ou de petit bourg, ils furent agréablement ſurpris du retour de leur vaiſſeau, que reconduiſoient le peu de gens qui s'y étoient trouvés de garde. Je vous laiſſe à penſer s'ils furent contens. La petite colonie Angloiſe célébra cet heureux événement par des réjouiſſances extraordinaires, & par mille

transports de joie. Après avoir bu plusieurs santés, & sans se donner la peine d'abattre leurs cabanes, ils se rembarquèrent, & continuèrent leur route.

La Fortune le sauva une seconde fois, à son retour, & à la vue des côtes d'Angleterre. Il tomba au milieu d'une escadre Françoise qui croisoit alors dans la Manche. Il fut redevable de son salut à un brouillard épais, comme le sont si souvent les héros d'Homère.

Ces deux rencontres lui firent prendre pour devise ces mots qu'Horace met dans la bouche de Teucer: *nil desperandum.* Vous savez que c'est assez la coutume des Anglois de décorer leurs armes de semblables inscriptions.

Élevé à un grade supérieur en 1747, il combattit au Cap de Finisterre contre M. de Jonquière, qui avec un bon nombre de vaisseaux de guerre, étoit chargé d'escorter jusqu'à une certaine hauteur une grosse flottille, destinée partie pour les Indes orientales, & partie pour les occidentales. Ce fut pour lui une nouvelle source de gloire, & de profit. Il prit six vaisseaux de guer-

re, entre lesquels étoit l'Amiral. M. de Jonquière, en remettant son épée à Anson, lui dit avec cet air de gaieté que les François conservent toujours, même dans le sein de l'adversité: vous avez vaincu *l'Invincible*, & la *Gloire* marche sur vos pas. Il faisoit allusion à deux de ses vaisseaux pris, qui portoient ces noms.

Pour récompense de ses importans services, on le nomma Pair d'Angleterre: à la mort de Norris il fut fait Vice-Amiral du Royaume; & enfin on le mit à la tête de l'Amirauté. Malgré tous les changemens que Londres a vus dans le ministère durant ces dernières années, Anson posséda, jusqu'à la fin de ses jours, cette dignité suprème, qui étoit véritablement faite pour lui. Il mourut, ayant en main le Trident de Neptune, ou, pour mieux dire, le sceptre de l'univers.

Il parloit si peu qu'il pouvoit passer pour taciturne, même dans sa patrie. Il n'avoit point de penchant à l'amour; & quoiqu'il eût épousé Miss York, il ne laissa point de postérité; ce qui fit dire par une équivoque assez ingénieuse: voyez cet

homme qui a fait le tour du monde, & qui n'a pas le courage d'aller j'usqu'à York.

Mais il étoit tout feu dans ce qui regardoit la Marine. Il établit dans les flottes Angloises une discipline aussi exacte que celle qui s'observe dans les armées de Prusse. Il remit sur pied cet ancien usage qui fit remporter tant de victoires à Showel & à Blacke, ses prédécesseurs, de s'approcher dans les combats de mer jusqu'à la portée du pistolet. C'est à son activité que l'Angleterre doit les progrès qu'a fait son commerce dans le cours de la présente guerre, & le comble de gloire où elle s'est élevée.

On peut dire du Centurion ce qu'on a dit autrefois du cheval de Troie, qu'il en est sorti une foule de héros. Dennys & Brett, qui tiennent actuellement comme bloquées les flottes de France & d'Espagne; Saunders, qui a tant travaillé pour la conquête du Canada; Keppel, qui a si fort contribué à la prise de Belle-île, & qui a enlevé aux ennemis le Sénégal & la Gorée, ont servi sur ce vaisseau en qualité de Lieute-

nans, & ont fait leur apprentiſſage ſous Anſon.

L'Angleterre n'eſt pas le ſeul pays qui lui ait de l'obligation; le reſte de l'Europe lui eſt redevable d'avoir été le ſujet d'un des plus beaux livres qui ait jamais vu le jour: je veux parler de la deſcription de ſon voyage, où l'on trouve de ſolides inſtructions, qui à la plus exacte vérité de l'Hiſtoire joint tout le merveilleux du Roman, & qui parmi les livres modernes eſt plus eſtimable que ne l'eſt parmi les anciens la *Retraite* de Xénophon. On a cru pendant longtemps, que M. Walter, aumônier du Centurion, & dont le nom paroît à la tête de l'ouvrage, en étoit véritablement l'auteur. On a ſu depuis que c'étoit une production de Benjamin Robins, ce vigoureux défenſeur de Newton, & du calcul des Fluxions, contre *l'Analyſte* de l'évêque Berkeley. Il avoit fait de grandes découvertes dans la ſcience de l'Artillerie; ce qui engagea la Société Royale à lui faire préſent d'un beau médaillon d'or. Il mourut au fort Saint David, en 1751, au ſervice de la Compagnie Angloiſe, dont il étoit

étoit le principal ingénieur. Cet excellent écrivain pourroit fournir une preuve bien forte que les connoiſſances les plus abſtraites ne ſont pas incompatibles avec les grâces du ſtyle & avec le bel-eſprit. Mais l'exemple de Meſſieurs de Maupertuis & d'Alembert, & celui que vous nous donnez tous les jours, ont mis cette vérité hors de doute.

Je voudrois pouvoir joindre à ce peu de lignes une de ces bouteilles de vin de Madère qui avoient fait, avec Anſon, le tour du monde, & dont cet Amiral ne faiſoit boire à ſes amis que dans des jours ſolennels, & avec de grandes cérémonies. Imaginez-vous de quel goût devoit-être ce vin déjà ſi exquis par lui-même, après avoir reçu un nouveau degré de bonté & du temps, & du trajet de tant de mers: liqueur divine qui atteſtoit la gloire de l'Amiral Anſon.

DISCOURS XII.

Sur la Science militaire de Virgile.

A M. LE MARQUIS PAOLUCCI,

Gouverneur du château de Pésaro.

Lucain (1) seroit absolument inexcusable, s'il ne montroit pas dans son poëme quelque connoissance de l'Art de la Guerre. Il avoit entrepris d'écrire les actions des plus grands capitaines que Rome eût produits; on peut même avancer qu'il n'a fait que mettre en vers une bonne partie des Commentaires de César. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait si bien décrit le plan de la guerre contre Afranius & Pé-

(1) Ce Discours parut pour la première fois imprimé en 1762, dans les Mémoires de Valvasense à Vénise, quelques années avant que l'on sût en Italie que M. Sirais, traducteur de Végèce, avoit donné un ouvrage sur le même sujet, dans les derniers Tomes de l'Académie des Inscriptions.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0314-8

tréjus, & la belle disposition que César prit à la bataille de Pharsale contre la cavalerie de Pompée. Je ne vois donc pas ce qui peut causer le grand étonnement du bon gentilhomme dont vous me parlez. Lucain est comme un peintre qui s'occupe à faire des portraits, & qui fait un beau visage, parce qu'il a sous les yeux un excellent modèle.

C'est à Homère que sont justement dus nos éloges. Toutes les richesses qu'il étale, viennent du fond de son imagination; & il a fait de beaux visages, parce qu'il a su lui-même s'en former l'idée. Quelles preuves ne nous a-t-il pas données de l'étendue de son savoir, même dans l'Art de la Guerre! Vous êtes consommé dans tous les genres de Littérature. Ainsi vous n'ignorez pas qu'on a prétendu, que c'est d'Homère que Philippe tira la Phalange Macédonienne, qui vainquit tant de peuples, & qui ne céda qu'à la Légion Romaine. Tous les historiens nous apprennent que ce poëte fut le conseiller d'Alexandre, & son compagnon dans tout le cours de ses vastes conquêtes.

On dira peut-être qu'Homère doit une partie de cette gloire aux exagérations des nombreux partisans qu'il a eus dans tous les siècles, & qui ont vu dans ses ouvrages bien plus de beautés qu'il n'y en a. Il est pourtant vrai que le Maréchal de Puiségur, qui certainement n'étoit pas passionné pour ce poëte, le met à la tête des écrivains militaires, & ne l'a pas jugé indigne de ses observations. Il remarque entr'autres choses que c'est avec raison qu'Homère donne comme un caractère distinctif de la bonne discipline, le silence que l'armée des Grecs gardoit dans la marche; au lieu que chez les Asiatiques mal disciplinés on ne voyoit que tumulte & confusion. Il le loue d'avoir senti l'avantage des rangs serrés, où les piques soutiennent les piques, les casques touchent les casques, & les boucliers appuyent sur les boucliers. Il observe qu'Achille avoit divisé ses troupes en corps de cinq-cens hommes chacun, comme l'étoit autrefois la cohorte Romaine, & comme l'est aujourd'hui le bataillon. Il prodigue ses éloges au camp qu'Homère fait tracer à

Neſtor, avec de bons foſſés qui l'environnent, & un retranchement flanqué par de grandes tours, pour mettre l'armée de terre & les vaiſſeaux à couvert des inſultes de l'ennemi. Enfin, il lui paroît difficile à croire que ce poëte n'eût pas fait plus d'une campagne; tant il raiſonne ſenſément ſur les opérations de la Guerre.

Je vous avoue que la première fois que je lus ce que M. de Puiſégur remarque ſur Homère, je m'attendois qu'il parleroit auſſi de la ſcience militaire de Virgile; il n'en dit pas un mot. Ce poëte Latin méritoit pourtant qu'on fit au moins mention de lui, ſuppoſé qu'on ne le jugeât pas digne d'un chapitre entier. S'il eſt inférieur à Homère, c'eſt plutôt du côté de l'invention, & de la faculté imaginative, que du côté de la ſcience. Son poëme prouve qu'il en avoit beaucoup, & qu'il entendoit l'Art militaire.

Le camp où Enée, débarqué en Italie, poſta ſa troupe, lorsqu'il alla dans le pays d'Évandre, & dans l'Étrurie, demander du ſecours contre Turnus, & les Latins, qui lui avoient déclaré la guerre, étoit ſelon tou-

tes les règles. D'un coté, il étoit appuyé sur le Tibre,

Æneadae duri murorum in parte sinistra
Opposuere aciem, nam dextera cingitur amni.
Lib. IX.

De l'autre il avoit un bon retranchement flanqué de tours,

Ingentesque tenent fossas, & turribus altis
Stant mœsti. Ibid.

Peu loin du camp, étoit une hauteur dont Énée s'étoit saisi fort à propos. Il l'avoit fortifiée d'une tour de bois, qui servoit au camp comme de poste avancé, & qui dominoit sur la campagne d'alentour. On découvroit de là tout ce qui se passoit, & on donnoit avis à l'armée des mouvemens de l'ennemi, & de son approche:

Turris erat vasto suspectu, & pontibus altis
Opportuna loco . . . Ibid.

Les Troyens avoient ordre de se tenir dans leurs retranchemens jusqu'au retour d'Énée, de ne songer qu'à se défendre, sans sortir de leur camp, & d'éviter d'en venir

à une affaire décisive. Énée n'avoit point d'autre parti à prendre dans de pareilles circonstances.

Namque ita discedens præceperat optimus armis
Æneas: si qua interea fortuna fuisset,
Ne struere auderent aciem, neu credere campo,
Castra modo, & tutos servarent aggere muros.
Ibid.

Turnus, dont les forces étoient supérieures, voit l'occasion favorable, & veut agir offensivement. Il veut, comme de raison, profiter de l'absence d'Énée, & attaquer les ennemis, tandis que leur général est éloigné.

Turne, quod optanti Divûm promittere nemo
Auderet, volvenda dies en attulit ultro.
Æneas urbe, & sociis, & classe relicta
Sceptra Palatini, sedemque petivit Evandri.
Nec satis: extremas Coryti penetravit ad urbes,
Lydorumque manum, collectos armat agrestes.
Quid dubitas? Nunc tempus equos, nunc poscere currus.
Rumpe moras omnes, & turbata arripe castra.
Ibid.

Sa première entreprise est de tâcher de mettre le feu aux vaisseaux des Troyens pour les réduire en cendres, afin d'ôter à son ennemi tout moyen d'échapper. Ces vaisseaux sont dans un bassin couvert par un bras du même retranchement dont le camp est fortifié. Cependant les Latins réussissent à y mettre le feu:

Classem, quae lateri castrorum adjuncta latebat,
Aggeribus septem, circum & fluvialibus undis
Invadit, sociosque incendia poscit ovantes,
Atque manum pinu flagranti fervidus implet.
Ibid.

Comme cette expédition l'a occupé presque toute la journée, il remet l'attaque du camp au lendemain matin, & fait pour cela tous les préparatifs nécessaires. Il poste ses troupes tout autour du camp, qu'il enferme de tous côtés. Vis-à-vis des portes de ce même camp, il place des détachemens de cavalerie commandés par Messape, avec ordre d'allumer de grands feux, pour découvrir tous les mouvemens de l'ennemi. Il les fait soutenir par quatorze corps d'infanterie, de cent hommes cha-

cun, qui doivent se relever de temps en temps, faire la ronde, & rester toute la nuit sous les armes à la tête de l'armée des Latins.

Nunc adeo melior quoniam pars acta diei,
Quod superest, læti bene gestis corpora rebus
Procurate viri, & pugnam sperate parati.
Interea vigilum excubiis obsidere portas
Cura datur Messapo, & mœnia cingere flammis.
Bis septem Rutuli, muros qui milite servent,
Delecti: ast illos centeni quemque secuti
Purpurei cristis juvenes, auroque corusci
Discurrunt, variantque vices . . . Ibid.

Les Troyens de leur côté se préparent à la défense. Ils renforcent les postes, & pratiquent des communications par-tout où il est besoin.

Haec super e vallo prospectant Troes, & armis
Alta tenent; nec non trepidi formidine portas
Explorant, pontesque & propugnacula jungunt.

Au point du jour, Turnus fait donner le signal de l'attaque, laquelle se fait en aussi bon ordre, & aussi régulièrement que si les Démétrius Poliorcète (*preneurs*

de villes), ou les Vaubans de ces temps-là l'eussent dirigée. Les Latins se couvrent la tête de leurs boucliers, & forment une tortue, à la faveur de laquelle on tâche de combler le fossé, & d'abattre une partie du retranchement. D'autres tentent de l'escalader dans les endroits qui leur paroissent dégarnis de monde, ou mal défendus. Mais chassés & repoussés de tous côtés par la valeur des Troyens, ils lancent de loin des traits, pour faire retirer les assiégés & pour recommencer ensuite l'attaque. Le poste où combat Turnus a plus d'avantage; il réussit à mettre le feu à la grande tour de bois qui couvroit le camp.

At tuba terribilem sonitum procul ære canoro
Increpuit, sequitur clamor, cœlumque remugit.
Accelerant acta pariter testudine Volsci,
Et fossas implere parant, ac vellere vallum.
Quærunt pars aditum, & scalis ascendere muros,
Qua rara est acies, interlucetque corona
Non tam spissa viris; telorum effundere contra

Omne genus Teucri . . . Ibid.
. . . . Nec curant cæco contendere Marte
Amplius audaces Rutuli, sed pellere vallo
Missilibus certant. Ibid.
Turris erat vasto suspectu, & pontibus altis
Opportuna loco : summis quam viribus omnes
Expugnare Itali, summaque evertere opum vi
Certabant, Troes contra defendere saxis,
Perque cavas densi tela intorquere fenestras.
Princeps ardentem conjecit lampada Turnus,
Et flammam affixit lateri . . . Ibid.

Alors les Troyens, pour se dédommager d'une perte si considérable par quelque action décisive, font une sortie d'un autre côté, & poussent vivement les Latins. Turnus accourt pour les rallier, & profiter de l'avantage d'attaquer les ennemis en rase campagne. Il rétablit effectivement le combat, met les Troyens en fuite, les poursuit, & entre avec eux dans le camp. C'est là qu'il fait ces prodiges de valeur, imités dans la suite par Rodomont enfermé dans Paris, qui se jeta dans la Seine pour rejoindre sa troupe, précisément comme Turnus se jette dans le Ti-

bre. Mais, ajoute le poëte, si dans cette occasion Turnus eût eu un peu plus de sang froid, au lieu de s'abandonner à son courage, il auroit ouvert la porte du camp, où les Latins seroient entrés; & ce jour décidoit à jamais du sort des Troyens.

Pandarus & Bitias Idæo Alcanore creti,
Quos Jovis eduxit luco silvestris Hiera
Abietibus juvenes patriis, & montibus æquos,
Portam, quæ Ducis imperio commissa, recludunt
Freti armis, ultroque invitant mœnibus hostem .....
Irrumpunt, aditus Rutuli ut videre patentes,
Continuo Quercens, & pulcher Equicolus armis,
Et præceps animis Tmarus, & Mavortius Hæmon,
Agminibus totis aut versi terga dedere,
Aut ipso portæ posuere in limine vitam.
Tum magis increscunt animis discordibus iræ,
Et jam collecti Troes glomerantur eodem,
Et conferre manum, & procurrere longius audent.
Ductori Turno diversa in parte furenti,
Turbantique viros perfertur nuncius, hostem

Fervere cæde nova, & portas præbere patentes.
Deserit inceptum, atque immani concitus ira
Dardaniam ruit ad portam.....
Hic Mars armipotens animum, viresque Latinis
Addidit, & stimulos acres sub pectore vertit,
Immissitque fugam Teucris, atrumque timorem.....
Ast alios secum includit, recipitque ruentes,
Demens, qui Rutulum medio non agmine Regem
Viderit irrumpentem, ultroque inclusérit urbi,
Immanem veluti pecora inter inertia tigrim...
Et si continuo victorem ea cura subisset,
Rumpere claustra manu, sociosque immittere portis,
Ultimus ille dies bello, gentique fuisset.
Ibid.

Après ces divers événemens, on voit paroître une flotte où est Énée, qui revient de Toscane avec du secours, & surtout avec de la cavalerie, dont on avoit grand besoin. Il débarque malgré les efforts de Turnus, & donne aux affaires une nou-

velle face: de défensive, la guerre devient offensive. Les Troyens ne se tiennent plus couverts dans les retranchemens de leur camp; ils se presentent en rase campagne, & se mettent en marche pour faire le siège de la capitale du roi des Latins. Dans cette marche, on se règle exactement sur la situation des lieux par où l'on doit passer. Le pays qui s'étend du camp des Troyens à la ville des Latins, est partie plaine, & partie occupé par des montagnes. Énée, à la tête de l'infanterie, prend le chemin de la montagne, dont il fait côtoyer le pied par la cavalerie, qui marche dans la plaine, observant d'envoyer des partis battre la campagne, reconnoître le terrain, & découvrir les mouvemens de l'ennemi.

Æneas, ut fama fidem, missique reportant
Exploratores, equitum levia improbus arma
Præmisit, quaterent campos, ipse ardua montis
Per deserta jugo properans adventat ad urbem.
Lib. XI.

Turnus prend le parti de conduire son infanterie à travers les montagnes, & de

marcher à la rencontre d'Énée. Comme il connoît le terrain, il prétend s'emparer dans les bois de certaines gorges où l'ennemi doit néceſſairement paſſer, & avec l'avantage des hauteurs dont il veut ſe ſaiſir, le combattre & le défaire. En même temps, il charge Camille, Meſſape, & les autres commandans de ſa cavalerie, d'aller au-devant de celle des Troyens qui s'avance par la plaine, & de l'occuper, tandis qu'il ſera aux mains avec Énée.

Furta paro belli convexo in tramite ſilvæ,
Ut bivias armato obſidam milite fauces.
Tu Tyrrhenum equitem collatis excipe ſignis;
Tecum acer Meſſapus erit, turmæque Latinæ,
Tyburtique manus, ducis & tu concipe curam.
Sic ait, & pariter Meſſapum in prœlia dictis
Hortatur, ſociosque duces, & pergit in hoſtem.
Eſt curvo anfractu vallis accommoda fraudi.
Armorumque dolis, quam denſis frondibus atrum
Urget utrinque latus, tenuis quâ ſemita ducit,
Anguſtæque ferunt fauces, aditusque maligni.
Hanc ſuper in ſpeculis, ſummoque in vertice montis
Planities ignota jacet, tutique receptus,

Seu dextra, lævave velis occurrere pugnæ,
Sive instare jugis, & grandia volvere saxa:
Huc juvenis fertur nota regione viarum,
Arripuitque locum, & silvis insedit iniquis.
Ibid.

La cavalerie des Latins, & celle d'Énée se rencontrent dans la plaine, toutes les deux en ordre de bataille. Dès qu'elles sont à la portée de l'arc, elles commencent à lancer leurs dards l'une contre l'autre. Enfin, après de légères escarmouches, qui ne décident rien, on s'attaque de front, & le combat devient obstiné. Virgile le peint avec des couleurs très-vives, & qu'il ne doit qu'à lui-même. Car Homère ne parle jamais de cavalerie, il se borne à l'infanterie & aux chariots.

Enfin la mort de Camille fait perdre courage au corps qu'elle commande: il prend la fuite, & entraîne, par son exemple, tout le reste de la cavalerie des Latins. Les Troyens les serrent vivement, & les poursuivent jusques sous les murs de la ville. Turnus, informé de cette nouvelle, craint que la cavalerie ennemie ne vienne

le

le prendre en queue, tandis qu'il ſera aux mains avec Énée, & ne lui coupe toute communication avec la ville, où il ne pourra plus rentrer: il prend donc encore à temps le parti de la retraite. Énée paſſe librement, & ſans danger, les défilés que l'ennemi avoit abandonnés. Du haut de la montagne, il découvre dans la plaine ſa cavalerie victorieuſe. Il hâte ſa marche, & preſqu'en même temps que Turnus, il arrive devant la ville, où il aſſied ſon camp, & le fortifie. Il en ſort enſuite, pour ſe battre en combat ſingulier avec Turnus; & c'eſt par-là que finiſſent la guerre & l'Énéide.

At manus interea muris Trojana propinquat,
Etruſcique duces, equitumque exercitus omnis
Compoſiti numero in turmas....
Jamque intra jactum teli progreſſus uterque
Subſtiterat, ſubito erumpunt clamore, frementesque
Exhortantur equos: fundunt ſimul undique tela
Crebra, nivis ritu, cœlumque obtexitur umbra...
Bis Tuſci Rutulos egere ad mœnia verſos,
Bis rejecti armis reſpectant terga tegentes.

Tertia sed postquam congressi in prœlia, totas
Implicuere inter se acies, legitque virum vir...
Prima fugit, domina amissa, levis ala Camillæ,
Turbati fugiunt Rutuli, fugit acer Atinas,
Disjectique duces, desolatique manipli
Tuta petunt, & equis aversi ad mœnia tendunt.....
Interea Turnum in silvis sævissimus implet
Nuncius, & juveni ingentem fert Acca tumultum,
Deletas Volscorum acies, cecidisse Camillam,
Ingruere infensos hostes, & Marte secundo
Omnia corripuisse, metum jam ad mœnia ferri.
Ille furens (nam sæva Jovis sic numina poscunt)
Deserit obsessos colles, nemora aspera linquit.
Vix e conspectu exierat, campumque tenebat,
Cum pater Æneas saltus ingressus apertos,
Exuperatque jugum, silvaque evadit opaca.
Sic ambo ad muros rapidi, totoque feruntur
Agmine, nec longis inter se passibus absunt.
At simul Æneas fumantes pulvere campos
Prospexit longe.....
Continuo pugnas ineant, & prœlia tentent;
Ni roseus fessos jam gurgite Phœbus Ibero
Tingat equos, noctemque die labente reducat.

Considunt castris ante urbem, & mœnia vallant.
Ibid.

C'est avec toutes ces précautions, & avec toute la prudence d'un vrai militaire, que Virgile a imaginé le plan d'une guerre d'abord défensive, & puis offensive, selon l'état & les circonstances où se trouvent les parties belligérantes. Il paroît instruit de toutes les opérations de l'Art militaire, comme de placer un camp, l'attaquer, le défendre; faire marcher les armées; les faire combattre, & leur mettre en main les armes propres aux lieux, aux temps, aux occasions.

Cela ne doit pas nous surprendre. La plupart des amis de Virgile, les Pollion, les Varus, les Mécène étoient militaires; Horace même, quoique

Militiæ piger & malus,

avoit été à la tête d'une Légion, & en cette qualité pouvoit avoir place dans le Conseil de guerre de Virgile.

Outre cela, le véritable métier des Romains étoit celui de la guerre; ils en faisoient leur occupation continuelle. On parloit de guerre à Rome, comme à Cadix

on parle de commerce maritime, à Paris de ſpectacles, à Londres de Politique.

Ce qui plutôt pourroit nous ſurprendre, c'eſt que perſonne n'ait relevé la ſcience militaire de Virgile, comme on a exalté celle d'Homère. Mais je crois que cela peut venir de plus d'une raiſon. Homère eſt le Jupiter des écrivains, *rexque, paterque;* ſon Iliade eſt le premier livre qu'on ait lu en Grèce; on l'a eu en grande vénération depuis le temps que nous nommons l'Antiquité; on le citoit comme faiſant autorité en pluſieurs matières; on en rapportoit des vers, qui tenoient lieu de maximes & de ſentences. Voilà pourquoi les anciens auteurs qui ont écrit ſur l'Art de la Guerre, l'allèguent ſi ſouvent; voilà pourquoi il s'eſt acquis de la réputation même par rapport à cet art. Virgile, au contraire, parut dans un ſiècle où les livres étoient très-communs: je n'en veux d'autre preuve que ces nombreuſes bibliothèques que les grands ſeigneurs formoient & entretenoient par vanité, & entr'autres celle des Ptolomées, à laquelle nous n'avons rien de comparable, malgré la fécon-

dité de nos presses. La science de Virgile n'étoit donc pas un phénomène si singulier, ni par conséquent si brillant que celle d'Homère. D'ailleurs ceux qui dans la suite commentèrent le poëte Latin, cherchèrent dans ses vers tout autre chose que la science militaire; & quand même ils l'y eussent cherchée, ils auroient eu de la peine à l'y trouver. Virgile l'y place sans aucune affectation, il l'y fait entrer, sans vouloir en faire étalage, & avec une adresse infinie. Et ces commentateurs, nourris & élevés dans la poussière du collège, ne connoissent que la guerre de la plume, & ne savent que répandre des flots d'encre sur un champ blanc.

Quoi qu'il en soit, si l'on veut examiner les choses avec attention, on trouvera que Virgile entendoit l'Art de la Guerre aussi bien qu'Homère, & qu'il mérite l'éloge que lui donne notre divin Poëte, d'avoir su joindre aux grâces & à la politesse une science presque universelle.

DISCOURS XIII.

Sur la guerre qui s'eſt allumée en 1755, entre l'Angleterre & la France.

A M. LE COMTE
CHARLES CAGNONI,
Conſeiller intime de Guerre de S. M. le Roi de Pruſſe.

IL n'eſt peut-être rien au monde qui prouve mieux les avantages que procure à une nation la nature de ſon gouvernement, & les principes que l'état a adoptés, que les progrès conſidérables, faits en très-peu de temps par les François dans l'Amérique ſeptentrionale. Ils ne poſſèdent dans ce vaſte pays qu'un coin de terre, qui eſt le Canada, contrée froide dont le terroir eſt ſtérile, entrecoupée de bois, & presque inculte, baignée par le Golfe Saint-Laurent, qui n'eſt pas navigable pendant plus de ſix mois de l'année, tant à cauſe des glaces, qu'à cauſe des orages,

& des brouillards qui depuis la fin de l'automne jusqu'au commencement du printemps couvrent & dérobent aux yeux les écueils & les bancs de sable dont cette mer est pleine, & qu'il est presque impossible d'éviter dans cette saison: aussi dit-on que de tous les voyages qu'on fait en Amérique, celui du Canada est le plus dangereux. Ils ont aussi fondé, à l'embouchure du Missisipi dans la mer du Mexique, & à l'occident de la Floride, à près de mille lieues du Golfe Saint-Laurent, la nouvelle Orléans, colonie encore naissante. Ainsi d'un côté ils sont environnés de la puissance d'Espagne, & de l'autre des nations féroces, dont quelques-unes sont confédérées entr'elles, & dépendantes des Anglois, souvent ennemis, & toujours rivaux de la France. Les Anglois occupent toute la côte de l'Amérique depuis la Floride jusqu'au Golfe Saint-Laurent, pays fertile, & sous un ciel tempéré. Les provinces septentrionales leur fournissent de la poix, des mâts, & tout ce qui est nécessaire pour un armement naval. La Virginie produit du tabac en abondance, la Caro-

line du riz & de l'Indigo. On a planté dans cette dernière des meuriers blancs qui paroiſſent y réuſſir, & qui promettent de bonnes récoltes de ſoie. Dans les différens pays qu'ils poſſèdent, on compte plus d'un million d'habitans très-induſtrieux. Ils emploient pour leur commerce plus de 1500 vaiſſeaux & de 15000 matelots. Comme leurs ports donnent immédiatement ſur la mer, ils peuvent faire deux voyages en Europe & aux Indes Occidentales, lorſque les François, confinés au dedans des terres, ſont à peine en état d'en faire un: cela leur donne l'avantage de pouvoir vendre à meilleur prix aux Américains & les liqueurs fortes, & les étoffes de laine de leurs manufactures. On ſait que ce ſont là les deux principaux articles du commerce des Européens avec les habitans de ces froides contrées.

Les François ont mis en uſage toute l'induſtrie imaginable pour remédier à ces inconvéniens. Toutes leurs démarches n'ont eu que ce but, &, s'il eſt permis de parler ainſi, toutes leurs lignes ne tendoient qu'à ce centre. La hardieſſe de

leurs avanturiers, la bravoure de leurs officiers, les insinuations de leurs Missionnaires, les flatteries & les menaces ont si bien opéré qu'avec le temps, les nations placées autour des lacs, & le long des rivières de ce pays-là, se sont affranchies de la dépendance des Anglois, & sont devenues ou amies ou sujettes de la France.

Par cette voie ils sont parvenus à former, entre Québec & la nouvelle Orléans, une chaîne de petits forts, où une centaine d'hommes, deux-cens tout au plus, tiennent quelquefois en bride une nation entière. Ils se sont saisis du pas important de Niagara; & pour couvrir leurs forts ils ont bâti deux forteresses, l'une sur l'Ohio, pour tenir en échec les colonies Angloises qui sont vers le Midi, l'autre sur la *Pointe de la Couronne*, qui domine celles qui sont du côté du Nord. Enfin, par le moyen du fort Saint-Jean, sur la rivière du même nom, qui va se jetter dans la Baie Françoise qui borde l'Acadie, ils communiquent directement avec l'Océan, que les marchands seroient en droit d'appeller *le père des choses*, ainsi que

l'appelloient certains philoſophes. Munis de ces ſecours, ils peuvent faire preſque tout le commerce intérieur des pelleteries & des peaux de Caſtor de l'Amérique ſeptentrionale; & ils peuvent le protéger. Les cinq grands lacs, & les rivières qui arroſent ce continent, leur ont ouvert le paſſage de l'Océan ſeptentrional au Golfe de Mexique: peut-être même ont-ils lieu d'eſpérer de s'ouvrir celui de la Mer du Sud, dont les Eſpagnols ſe ſont réſervé le commerce, objet de la jalouſie de toutes les nations maritimes.

Des progrès ſi conſidérables & ſi rapides allarment un grand nombre de colonies Angloiſes qui ſe ſont établies dans le nouveau continent. Elles ont effectivement le même ſouverain, mais elles ſe gouvernent différemment, & ne dépendent point les unes des autres: l'amour du gain eſt une paſſion qui leur eſt commune; mais elles ont toutes des vues particulières pour la ſatisfaire. Voyant leur commerce diminué, elles craignent d'être anéanties à la fin par une poignée de François qui animés d'un même eſprit, & conduits par les

mêmes vues, ne cherchent qu'à leur nuire, & qui chaque jour les resserrent de plus en plus.

Dans le temps que cela se passoit en Amérique, on cherchoit en Europe des voies d'accommodement. On tenoit un congrès à Bruxelles, & les commissaires de France & d'Angleterre travailloient continuellement à régler les limites qui devoient fixer les deux nations en Amérique, & les faire vivre en paix. Dès l'an 1713, l'Acadie avoit été cédée aux Anglois: ce pays, d'une assez vaste étendue, situé au Nord de leurs colonies, bordé d'un côté par l'Océan, & de l'autre par le Golfe St Laurent, étoit presque le seul avantage qu'ils eussent tiré des victoires du prince Eugène & de Marlborough. Comme les bornes n'en avoient jamais été bien déterminées, cela avoit fait naître de fréquens démêlés, qui se sont accrus encore par l'établissement d'une nouvelle colonie formée par les Anglois, que la bonté du port d'Halifax, sa capitale, rendoit de jour en jour plus considérable. Au traité d'Aix la Chapelle, on avoit également négligé de

convenir des limites d'un pays où les François & les Anglois se trouvant mêlés, se disputoient sans cesse la propriété du terrain, & en venoient souvent aux voies de fait: & c'est ce qui cinq ans après, fut l'occasion d'une nouvelle guerre entre l'Angleterre & la France.

Mais tandis qu'on chicanoit sur l'Acadie, & que les François s'occupoient sous main à travailler à leurs forts, & à se concilier l'amitié des sauvages, les Anglois envoyèrent ouvertement en Amérique Braddock, à la tête de quelques milliers d'hommes, nombre qui dans ce pays-là tient lieu d'une armée. Ce général brave, mais se tenant peu sur ses gardes, eut le malheur, près de l'Ohio ou de la belle rivière, de tomber dans une embuscade que lui avoient tendue les sauvages soutenus par une petite troupe de François, & il y périt avec la plus grande partie de ses gens.

Cette nouvelle, jointe à celle qu'on reçut presqu'en même temps de la perte d'Oswego, premier port qu'eussent ouvert les Anglois sur le lac Ontario, & par le moyen duquel ils commerçoient avec les

nations les plus éloignées, étonna d'abord la Cour de Londres, puis l'aigrit, & la porta à prendre un parti sérieux. Elle pensa à faire usage de ses flottes, en quoi consiste la force naturelle de la nation. On en fit partir une dont le commandement fut donné à un homme des plus déterminés, & des plus avides de gloire, mais tout ensemble des plus judicieux, & des plus froids qui ayent jamais fendu les ondes de la mer. Je parle de l'Amiral Boscawen, qui en faisant diligence arriva bientôt devant Louisbourg, & prévint ainsi le Marquis d'Antin, qui avec une flotte considérable devoit partir de Brest pour l'Amérique. On prenoit toutes les mesures nécessaires pour que rien ne manquât, & pour être en état de faire face à l'ennemi.

Boscawen a déjà pris deux vaisseaux de guerre au Marquis d'Antin. Le Duc de Mirepoix en a fait de très-vives plaintes à Saint-James, parce que cette prise n'a été précédée d'aucune déclaration de guerre. Outre cela les Anglois se sont emparés en peu de temps de tous les bâtimens marchands François qui des îles revenoient

en Europe. Ils ne montent, dit-on, qu'à un peu plus de cent, & ce n'eſt pas grand choſe; mais une centaine de navires chargés de ſucre, d'Indigo, & de caffé, marchandiſes qui en peu de volume ſont de grand prix, ne laiſſent pas d'être un objet; ſans compter que ces priſes ôtent à la France un nombre de matelôts dont ils ont grand beſoin en temps de guerre. C'eſt aux négocians habiles à prévoir les autres conſequences; la ruine de la plupart des François qui ſont dans les îles, toute communication coupée entre le pays qu'ils habitent, & celui où ils ſont nés, & d'où ils tirent juſques à la farine qui ſert à leur ſubſiſtance; le commerce interrompu, & Dieu ſait pour quel temps.

Ce qui doit faire le plus d'impreſſion ſur nous, c'eſt que l'orage groſſit de plus en plus, & que l'on commence à donner aux motifs de la guerre beaucoup plus d'étendue qu'ils n'en avoient d'abord. Dans les aſſemblées des ſavans, on commence par diſputer ſur quelque queſtion particulière: enſuite les eſprits s'échauffent peu à peu: on paſſe à des queſtions plus générales, à

la cause qui fait mouvoir les planètes dans leurs orbites, à l'ame de l'univers. La même chose semble arriver dans cette guerra. Il ne s'agissoit au commencement que d'une ligne tirée à cent ou deux-cens lieues plus haut ou plus bas; pure bagatelle par rapport à un pays tel que l'Acadie, où dans l'espace de vingt lieues quarrées, à peine trouve-t-on quatre ou cinq habitations. On a ensuite agité si les François doivent y avoir le moindre établissement, au moins le long de la mer, comme est le fort Saint Jean. Vous voyez que la question devient plus grave. Pourquoi souffrir, a-t-on dit, que 70000 François, transplantés depuis deux jours dans le Canada, viennent inquiéter un million d'Anglois établis depuis longtemps dans l'Amérique, qu'ils les chicanent sans cesse, dans leurs affaires & dans leur commerce? Il faut absolument les dénicher de toute l'Amérique septentrionale, & se tirer une fois pour toutes cette épine du pied. On ne s'en est pas tenu là. Les dernières feuilles politiques d'Angleterre nous apprennent que la nation s'est animée à un point qu'elle veut faire

les plus grands efforts contre la France, détruire ses forces, anéantir son commerce, & ne plus permettre que son pavillon paroisse sur mer. Voilà où est monté le thermomètre politique & militaire: & il y a de quoi présumer que c'est ici la guerre la plus importante, & la plus cruelle que ces deux nations se soient jamais faite. L'une ne négligera rien pour conserver les avantages qu'elle s'est acquis par les travaux de tant d'années, un commerce florissant, une flotte qui depuis la paix d'Aix la Chapelle est comme tout d'un coup revenue couvrir la mer. L'autre voudra rester l'unique arbitre du commerce, & la seule maîtresse de la mer, son véritable élément; ce qui est l'unique moyen de maintenir en Europe un juste équilibre contre la puissance des François. Le nouveau Monde sera le théâtre où se feront des actions qui influeront beaucoup sur le sort de l'Europe.

Mais à quoi pensé-je? & quelle est ma hardiesse de parler politique à un des plus habiles ministres du siècle? Estimé du Comte d'Osterman, vous futes employé par lui dans

dans les négociations les plus délicates; & vous avez signé, en Hongrie, une paix des plus fameuses que notre siècle ait vu conclure. Aurois-je la témérité de ce philosophe peu sensé qui osa disserter sur la Guerre en présence d'Annibal? Non, je veux seulement me rappeller ici les heureux momens que je passois à m'entretenir avec vous dans nos promenades à cheval par le délicieux parc de Berlin; momens précieux dont le souvenir me sera toujours cher, & qui ne s'effaceront jamais de mon cœur.

DISCOURS XIV.

Sur les commencemens de la guerre faite à la Prusse, par l'Autriche, la France, la Russie &c.

A M. FRANÇOIS MARIE ZANOTTI,
Secrétaire de l'Académie de l'Institut de Bologne.

Le temps ne sauroit être ni plus noir ni plus orageux. Un nuage épais couvre notre horizon, & nous dérobe la vue

du ciel. C'eſt ici la plus grande criſe, la plus forte épreuve où puiſſe être miſe la valeur de Fédéric, la ſituation la plus délicate pour la Maiſon de Brandebourg. Cet état, qui à peine ſorti de la claſſe des principautés, s'étoit, dans peu de temps élevé au ſecond rang, & qui venoit d'atteindre au premier, court aujourd'hui grand riſque d'être anéanti. Vous n'ignorez pas que le roi de Pruſſe a fait un traité avec l'Angleterre. La France en a été d'autant plus irritée, qu'étant actuellement en guerre avec cette dernière, elle comptoit ſur l'amitié du Roi, ſon ancien allié. Cela lui a fait rechercher la maiſon d'Autriche, ennemie naturelle de la Pruſſe; & ces deux puiſſances, qui s'étoient faites une guerre preſque continuelle pendant plus de deux ſiècles, ſe ſont liguées enſemble. La Cour de Verſailles promet 24000 hommes à celle de Vienne, pour l'aider à recouvrer la riche province de Siléſie, & le Comté de Glatz, dont les montagnes & les gorges s'avancent juſques dans la Bohème & dans la Moravie, ſituation qui tient la Reine en échec, & lui fait craindre pour le cœur de ſes

états; au cas qu'elle voulût former quelque entreprise au dehors. Si la Russie n'est pas encore unie avec la France & l'Autriche, elle ne tardera pas à l'être. Cette Puissance, depuis long-temps liée avec la Cour de Vienne, brouillée depuis peu avec celle de Berlin, est piquée au vif contre les Anglois, qui lui ont retranché le subside annuel d'un demi-million sterling, qu'ils lui donnoient, & qui à son ancienne alliance ont préféré d'en contracter une nouvelle avec la Prusse. Les vieux & les nouveaux sujets d'indisposition qu'il y a entre le Brandebourg & la Saxe, ne permettent pas de douter que celle-ci ne se déclare contre le Roi, dès qu'elle trouvera une occasion favorable. La Suède, poussée par la France, dont elle reçoit des subsides, & peut-être par sa propre inclination, profiteroit volontiers d'une heureuse circonstance pour recouvrer la Poméranie. Enfin une grande partie des États de l'Empire, qui sont dans une espèce de dépendance de la maison d'Autriche, ne manqueront pas de se joindre à elle, & feront comme les petits roquets qui viennent mor-

dre un gros dogue qu'ils voient abattu, & couché par terre.

La France ne s'en tiendra pas aux 24000 hommes qu'elle promet à la Cour de Vienne; en cas de besoin, elle en fournira bien d'avantage. La Russie a sur sa frontière qui touche la Prusse, 70000 combattans, & l'argent qu'elle a tiré d'Angleterre, suffit pour les payer pendant quelques années. Cette armée, bien fournie de provisions de guerre & de bouche, n'attend que les ordres pour marcher.

Le génie peu guerrier du grand Seigneur, & l'état d'humiliation où est aujourd'hui l'empire Ottoman, permettent à la Reine de retirer de Hongrie la plus grande partie des garnisons qu'elle y entretient. Elle n'a que faire de troupes en Flandre, ni en Italie contre le Roi de Sardaigne; la France la garantit de ces deux côtés. Ainsi la maison d'Autriche peut tomber avec toutes ses forces sur la Siléſie, & sur le Brandebourg.

Tels sont les ennemis du Roi, la plupart sur sa frontière. Le seul ami qu'il ait, est dans une île éloignée, enveloppé

dans une guerre malheureuſe avec la France, craignant à tout moment que les grands armemens qu'on fait à Rochefort & à Breſt, ne viennent fondre ſur ſon propre royaume. Et ce qu'il y a de plus dangereux, c'eſt que l'Angleterre eſt remplie de factions & de troubles domeſtiques. Le peuple ſe plaint amèrement du Miniſtère, parce qu'on n'a pas ſecouru à temps le Port-Mahon, qui étoit l'aſile de leurs flottes dans la Méditerranée; parce que la mauvaiſe intelligence de leurs chefs a cauſé en Amérique la perte d'Oswego, boulevard de la Nouvelle-Angleterre; parce qu'au lieu de lever des troupes nationales pour la défenſe de la Grande-Bretagne, on avoit appellé les Hannovriens & les Heſſois, par où l'on déſarmoit la ſeulé partie d'Allemagne qui s'intéreſſoit en faveur du roi de Pruſſe & de la maiſon d'Hannovre.

Que pourra faire ce monarque avec des états pour la plupart pauvres & ſtériles, & qui plus eſt, ſéparés & éloignés les uns des autres? comment réſiſtera-t-il à cette multitude d'ennemis?

Il faut avouer ingenuement que ces réflexions peuvent faire beaucoup d'impression sur un esprit qui s'y arrête, & qu'elles sont capables d'ébranler les cœurs les plus fermes, & les plus insensibles aux dangers. Avec tout cela, quand on voit le Roi à cheval, & prêt à entrer en campagne, on ne peut s'empêcher de penser que la confiance qu'il fait paroître, n'est point sans fondement, & que les affaires ne sont pas si désespérées qu'on pourroit le croire.

J'ai eu dans ma solitude la hardiesse d'examiner en moi-même quelles peuvent être les raisons qui inspirent tant de fermeté à ce monarque, & de tenir une espèce de Conseil de guerre sous nos sombres treilles de la Cavallina, où je suis entouré des plus cruels ennemis de la Prusse & en vers & en prose. Je vais vous communiquer, sans déguisement, les pensées qui m'ont passé par la tête. Vous aurez la bonté d'en juger, & de me dire si vous les trouvez dignes de Fédéric, & si j'ai raisonné juste sur l'issue qu'auront tous ces mouvemens.

L'Autriche, me disois-je, a certainement fait, depuis quelques années, & à

l'exemple de la Pruſſe, d'excellens réglemens économiques; elle a augmenté ſes finances, ſupprimé une partie de ceux qui les percevoient, miniſtres inutiles, vraies éponges d'un état. Elle peut ſe ſoutenir d'elle-même, ſans être obligée de recourir à des ſubſides étrangers. Elle a plus de fonds pour fournir aux frais de la guerre qu'elle n'en avoit autrefois; mais peut-être n'en a-t-elle pas encore ſuffiſamment; peut-être que l'excès où l'on avoit porté les impôts ordinaires, empêche qu'on ne puiſſe en lever d'extraordinaires, comme on faiſoit ſous les règnes paſſés.

Il eſt vrai que l'Impératrice a un génie ſupérieur. Tout le monde ſait que cette auguſte princeſſe ne ſe diſtingue pas moins par l'élévation & la ſolidité de ſes lumières que par ſes grâces perſonnelles. A peine montée ſur le trône de ſes ancêtres, & dans ſa première jeuneſſe, elle a donné des marques éclatantes de la fermeté la plus héroïque, dans le temps même que ſes miniſtres les plus habiles paroiſſoient avoir perdu toute eſpérance. Elle marche ſur les glorieuſes traces de la grande Éliſabeth,

reine d'Angleterre. Mais elle ne peut pas elle-même se mettre à la tête de ses armées. Donner carte blanche à un général, & le laisser le maître absolu d'agir comme il lui plaît, est une démarche assez hazardée: il se trouve quelquefois des rencontres où un Aristide se laisse tenter, & où l'homme le plus intègre devient infidelle. Il n'y a guères moins d'inconvénient à obliger le chef d'une armée à attendre les décisions du Conseil de guerre de Vienne: ce délai le met souvent dans l'impossibilité de profiter d'une occasion avantageuse, & des plus heureuses circonstances.

D'ailleurs, continuois-je, il est bien difficile que l'Impératrice, malgré sa rare prudence, qu'elle a l'art d'allier à une douceur, & à des manières capables de toucher les cœurs les plus durs, puisse jamais faire abandonner les anciennes & nouvelles prétentions de ses officiers généraux, & mettre fin aux divisions & aux jalousies qui s'élèvent tous les jours entr'eux, & qui ont été si fatales à la maison d'Autriche.

L'uniformité de la discipline qu'on a établie, & les nouveaux réglemens que l'on

à faits, ont, à la vérité, donné une nouvelle force à l'armée Autrichienne, & l'ont mise dans un état bien supérieur à celui où elle étoit autrefois. Mais pour faire qu'en toute occasion, en tout temps, sur toute espèce de terrain, une armée réponde aux vues de son général, & qu'elle puisse égaler l'armée Prussienne, il faut peut-être au moins trente ans de soins continuels d'un Roi soldat. Les Autrichiens se souviennent encore des journées de Molvitz, de Czaslaw, de Friedberg, de Sorr, de Kesselsdorst. Les Prussiens, au contraire, enflés de leurs victoires passées, mettant leur confiance dans la discipline qu'ils observent, ont conçu pour leur ennemi un mépris qui dans un général peut avoir quelquefois des suites funestes, mais qui dans le cœur du soldat produit toujours d'heureux effets.

La France est le plus puissant état de l'Europe: elle est fort peuplée, & l'industrie de ses habitans répond à leur nombre. Mais il s'en faut bien qu'elle ne soit dans une situation brillante. Les finances y sont dans un grand désordre, les peu-

ples mécontens du poids des impôts, dont ils ont été surchargés à l'occasion de la dernière guerre, & qui subsistent encore contre la parole qu'on leur avoit donnée. L'autorité royale n'est plus respectée comme elle l'étoit autrefois, & il y a nombre de sujets factieux qui visent à détruire le despotisme, l'ame du gouvernement militaire.

Elle est déjà engagée dans une guerre coûteuse contre l'Angleterre, qui l'occupe en Afrique, en Asie, en Europe, & en Amérique. Instruite par les malheureux succès de la guerre passée, elle ne fera pas marcher en Allemagne de grosses armées; ou, si elle le fait, elles ne seront commandées ni par un Comte de Saxe, ni par un Lovendal, chefs à qui elle doit toutes les victoires qu'elle a remportées dans ces derniers temps.

La Russie manque d'argent, qui est le nerf de la guerre, surtout dans les expéditions qu'un prince veut faire loin de ses états. D'où le prendra-t-elle, surtout si la guerre tire en longueur? Qui sait même si l'adresse des Anglois, dont le commerce

lui eſt ſi avantageux, ne pourroit pas réuſſir à la faire renoncer à cette alliance, ou au moins à en relâcher les nœuds? D'ailleurs les chevaux Ruſſes n'ont ni la taille, ni la force néceſſaire pour combattre dans les plaines de Pologne ou de Pruſſe. Enfin, elle n'a plus de généraux comme ceux qu'elle avoit ſous Anne Ivanowna.

Les forces de la Saxe ne ſont pas à mépriſer. Elle peut, outre cela, par ſa ſituation, donner aux ennemis du Roi le moyen de percer dans le cœur de ſes états; de quoi il a fait une malheureuſe expérience dans la guerre paſſée, lorsqu'après avoir traverſé cet Électorat, & s'être enfoncé dans la Bohème, les Saxons s'unirent aux Autrichiens, & vinrent l'attaquer tous enſemble à Strigau. Ils peuvent faire la même choſe dans la guerre préſente. Voilà pourquoi il leur a propoſé de s'allier avec lui, d'être les compagnons de ſes travaux, peut-être même de ſes victoires; ou tout au moins de licencier leur armée, & de ne troubler, en aucune manière, l'exécution de ſes projets. Ils n'ont pas voulu accepter ce parti, & ils aiment mieux ſe

morfondre dans leur camp de Pirna, fort à la vérité, mais où ils sont si étroitement resserrés qu'il ne sauroit y entrer la moindre chose. Il ne restoit au Roi d'autre expédient ni d'autre ressource que de tomber promptement sur la Saxe, & de prévenir son ennemi, qui naturellement auroit conçu le même dessein. C'est ce qui vient d'arriver, & ce qu'exigeoit la nécessité de pourvoir à sa propre défense; raison qui l'emporte sur toutes les autres.

Les Suédois ne sont plus fort à craindre. C'est une nation pauvre & peu nombreuse, qui dans ses dernières campagnes nous a fait voir qu'elle a cessé d'être un peuple de héros, titre qu'on lui donnoit du temps de Charles XII. D'ailleurs la Suède a pour Reine la sœur de Féderic. Cette princesse ornée de toutes les vertus qui peuvent gagner les cœurs, sait l'art de ménager les affaires les plus délicates; & elle aime tendrement le Roi son frère.

Enfin, il ne faut pas mettre en ligne de compte l'armée tumultueuse des Cercles de l'Empire, qui pourra peut-être se dé-

clarer en faveur de la maiſon d'Autriche. Elle n'eſt pas encore ſur pied; & quand elle le ſeroit, on ne doit pas en attendre grand choſe. A l'égard des bans qui pourroient ſuivre la levée de cette troupe, il faut en faire le même cas que les gens d'eſprit font des paroles magiques.

Les alliances, pour peu qu'elles durent, dégénèrent bientôt, & aboutiſſent enfin à une froide indifférence, quelquefois même à une rupture ouverte. Celle de la France & de la maiſon d'Autriche eſt d'ailleurs ſi peu naturelle qu'elle ne peut qu'allarmer l'Empire, dont la conſtitution, réglée par la paix de Weſtphalie, paroît fondée ſur l'inimitié de ces deux maiſons. L'alliance de ces puiſſances ſi conſidérables, & toutes deux Catholiques, eſt propre à faire naître, dans le cœur des Proteſtans, bien de l'aigreur & de grands ſoupçons. Rien de ſi facile que de faire ſonner à propos les noms toujours chers de Patrie, de Religion, de Liberté: qui ſait même quels effets cela pourroit produire, ſi l'on déployoit à leurs yeux des drapeaux victorieux?

Ces mêmes raiſons ſont capables de réveiller un jour la Hollande, & de tirer de la dépendance de la France quelque couronne du Nord.

Venons à l'Angleterre, qui fait ici le rôle le plus important. Il y a tout lieu de préſumer que la ſupériorité que la Cour a toujours eue dans le Parlement, y fera paſſer la réſolution d'envoyer des troupes Angloiſes dans le continent, quelque oppoſé qu'il y ait paru juſqu' ici. L'intérêt que le Roi a le plus à cœur, & qui le touche de plus près, c'eſt ſans doute ſon Électorat d'Hannovre. Depuis que la maiſon de Brunſwic eſt ſur le trône de la Grande-Bretagne, ſes pays héréditaires d'Allemagne ont toujours été comme une eſpèce de bouſſole qui dirigeoit les guerres des Anglois; & il n'y a pas d'apparence que cela change. Au reſte l'averſion que l'on a conçue à Londres contre les Autrichiens, ne le cède pas à la haine qu'on y a toujours contre les François. Après tant de tréſors prodigués, depuis le commencement de ce ſiècle, pour la maiſon d'Autriche, après tant de ſang ré-

pandu pour ses intérêts, il est bien dur aux Anglois de la voir si étroitement liée avec leur plus cruel ennemi.

La division des partis en Angleterre est allée trop loin pour qu'elle puisse durer d'avantage, & qu'on n'y trouve pas quelque remède prompt & efficace. Quand le danger menace tout un état, on doit faire taire les animosités personnelles. Il faut que le Ministère & le peuple se réunissent pour la cause commune, & qu'ils prennent, l'un & l'autre, le parti qui convient à la sureté publique, & à l'honneur de la nation. Quand ces débats parlementaires seront calmés, il est à croire que les Anglois s'uniront encore plus intimement au roi de Prusse, leur nouvel allié. Ce prince, que les liens du sang attachent à la maison royale d'Angleterre, a depuis long-temps étouffé le ressentiment qu'il a pu avoir autrefois contre son oncle. Sa valeur & ses talens militaires doivent peu à peu échauffer les Anglois en sa faveur: on sait que nous aimons ceux qui nous ressemblent; & il recueillera les fruits de l'enthousiasme politique qu'il aura inspiré à la nation.

Les princes qui ſont entrés dans cette alliance, ſont ſans doute les plus puiſſans de l'Europe; c'eſt une nouvelle Ligue de Cambrai. Mais la grandeur même de ces princes eſt préciſément ce qui affoiblit cette ligue: aucun d'eux n'a l'autorité de faire agir les autres conformément à ſes vues.

Les ligues ont ordinairement peu de ſuccès, dès qu'on eſt en état de réſiſter à leur premier effort. Elles en ont encore moins, ſi l'on prévient leurs projets, & que par quelque manœuvre hardie & heureuſe, faite dès le commencement, on parvient à les déranger.

S'il eſt quelqu'un qui ſoit en droit de concevoir ces eſpérances avec fondement, c'eſt ſans doute Fédéric. Il eſt à la tête de ſon armée, maître d'agir comme il lui plaît: il a ſes finances en bon état, un pays dès long-temps préparé à la guerre, de bonnes places, bien fortifiées, & fournies abondamment de proviſions de guerre & de bouche, trois puiſſantes armées, de cinquante-mille hommes chacune, qui trouveront à recruter dans l'Allemagne, dans la Pologne, & par leurs victoires mêmes.

Et

Et ſuppoſé que le nombre de ſes troupes diminuât, doit-il craindre d'attaquer des forces ſupérieures, avec une armée qui l'emporte ſur celles des autres nations par l'exactitude de la diſcipline, qui le regarde moins comme ſon général & ſon maître que comme ſon père, & qui en temps de paix trouve dans des exercices continuels une vive image de la guerre?

Les chefs qui commandent ſous lui, doivent encore augmenter ſa confiance, & l'animer aux entrepriſes les plus difficiles: Lévald, chargé de la défenſe de la Pruſſe, homme blanchi ſous le harnois, qui dans toutes les occaſions où il s'eſt trouvé, & ſur tout à Trautenau, a donné les marques les plus éclatantes de ſon courage: Schwerin, qui doit commander l'armée deſtinée à la défenſe de la Siléſie, général auſſi diſtingué par ſon intrépidité que par ſa prudence, qui a Molvitz porta le premier coup aux Autrichiens, & jeta les fondemens de la grandeur Pruſſienne. Le Roi a avec lui ſes frères, qui dans le ſein d'Athenes ont appris, ſous lui, à cultiver les études de Sparte; le Margrave Charles

ſon couſin, digne petit-fils de Guillaume le grand; Maurice d'Anhalt, héritier des talens militaires de ſon père; Ferdinand de Brunſwic & Charles de Bévern, qui marchent déjà ſur les traces de leurs ancêtres, & dont le premier fut, dans la dernière guerre, la principale cauſe de l'importante victoire de Sorr; Winterfeld, dont on admire la ſagacité, la valeur, la généroſité, & une certaine allégreſſe guerrière qui ne l'abandonne jamais; Keith, qui au ſervice de Ruſſie avoit le même grade que Lovendal, mais qui le ſurpaſſe de beaucoup par ſa ſcience, & par la ſageſſe de ſes conſeils. Enfin Fédéric eſt le principe qui anime tout, qui vivifie tout; Fédéric, qui dès ſa première jeuneſſe, tandis qu'on le croyoit uniquement occupé des belles-lettres, choiſiſſoit les matières d'état & de guerre pour le ſujet de ſes études & de ſes méditations, qui n'a jamais aſſiégé de place qu'il n'ait priſe, jamais donné de bataille qu'il n'ait gagnée.

Pourquoi ne pas eſpérer de voir encore dans notre ſiècle des victoires comparables à celles d'Épaminondas & de Thémiſtocle?

& qui les remportera, ſi ce n'eſt celui qui a leurs talens, qui imite leur conduite & leurs vertus?

Il n'eſt point de grande entrepriſe ſans de grands périls. Au jugement des ſages, la témérité devient prudence, dès que la néceſſité y oblige. Le danger eſt certain, il menace, il preſſe, il augmente de jour en jour. En agiſſant, on peut l'éviter, s'en garantir, ſe mettre au deſſus de ſes ennemis. A tout hazard on remet l'événement entre les mains de la Fortune, qui obéit d'ordinaire à ceux qui l'affronent courageuſement; au lieu qu'elle néglige ceux qui n'écoutent qu'une timide circonſpection.

Voilà le petit Conſeil de guerre que je tins. Voyez ſi mon audace n'eſt pas inexcuſable; je tâchois de lire dans l'ame de Fédéric. C'eſt à vous à décider ſi j'ai raiſonné juſte. En attendant nous ſerons ſpectateurs, & nous obſerverons

Incertos bellorum exitus, Martemque communem.

DISCOURS XV.

Sur les suites de la bataille de Lovositz.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Soyez persuadé, mon très cher Frère, que le roi de Prusse voudroit perdre non pas la seule bataille de Lovositz, puisqu'on veut absolument qu'il l'ait perdue, mais encore dix autres comme celle-là, pourvu qu'il en résultât les mêmes suites. Et dans le fond, je ne vois pas qu'on doive beaucoup regretter quelques milles de pays, quelques milliers de soldats, (car c'est à quoi se réduisent ces pertes), lorsqu'on acquiert une province aussi considérable & aussi grande que la Saxe. Ce pays a près de trois millions d'habitans, & rend constamment six millions d'écus d'Empire par an. C'est-là que sont les mines de Freyberg qui ne le cèdent guères à celles du Mexique &

du Pérou. Les manufactures, & principalement celles de laine & de lin, jointes aux foires de Leipsic où accourt la moitié de l'Europe, y attirent l'argent des étrangers. Ce sont là les sources fécondes de ces richesses qui fournissent à la Cour & aux ministres les moyens d'étaler une magnificence digne de Lucullus.

Croyez-vous qu'on ne soit pas bien dédommagé de la perte de quelques milliers de soldats restés sur le champ de bataille, lorsque sans effusion de sang, & pour ainsi dire, sans tirer l'epée, on fait une armée de vingt-mille hommes prisonnière de guerre, & qu'on prend deux-cens pièces de canon? C'est ainsi que Jules-César prit en Espagne l'armée d'Afranius & de Petréjus; & par ses Commentaires mêmes on voit combien il étoit flatté d'une victoire qui ne lui coûtoit point de sang, & qu'il avoit remportée par sa prudence plutôt que par la force. *Cæsar in eam spem venerat, se sine pugna, & sine vulnere suorum, rem conficere posse, quod re frumentaria adversarios interclusisset. Cur etiam secundo praelio aliquos ex suis amitteret? cur vulnerari*

pateretur optime meritos de se milites? cur denique fortunam periclitaretur? praesertim cum non minus esset imperatoris consilio superare, quam gladio.

Et ce qui est d'une extrême importance, c'est que par la prise de la Saxe, le Roi se trouve ses derrières libres, qu'il est maître du cours de l'Elbe, qu'il peut tirer de nouveaux secours d'hommes, d'argent, & de vivres, & régler à son gré les opérations de la guerre de Bohème.

On auroit peine à croire ce que le Roi tire de la Saxe, & qui va bien au-delà de ce qu'elle rendoit à ses maîtres naturels. Depuis longtemps il s'étoit glissé de grands abus, & des désordres excessifs dans les différens emplois, on peut même dire, dans tous les ordres de l'État. Le Roi, en y introduisant ses réglemens économiques, a mis les choses sur un tel pied que tout conspire à son avantage. Il a établi à Torgau la direction générale des Finances, & réglé les contributions que doit fournir le pays. Il en a assigné une portion convenable pour l'entretien de la partie de la famille royale qui est à Dresde; le reste sera em-

ployé aux frais de la guerre. Il favorise le commerce, autant que les circonstances actuelles le permettent. Il a fait, à ses frais, distribuer aux paysans de la Saxe une grande quantité de blé, afin que la récolte de l'année prochaine puisse être abondante. Il a permis d'exterminer une multitude presque infinie de cerfs, de daims, & de sangliers qui désoloient le pays: ces animaux, réservés pour la chasse du souverain, couroient librement par les campagnes, & quelque dégât qu'ils fissent, il étoit défendu, sous des peines très-séverès, de leur faire le moindre mal. Le dommage qu'ils causoient, étoit si grand que pour s'en rédimer, les peuples avoient offert de payer tous les ans un million d'écus au-delà des taxes ordinaires.

Aux réglemens les plus sages le Roi joint la plus grande affabilité, il fait observer la discipline militaire avec une exactitude digne des anciens temps, & il permet à tout le monde de recourir directement à lui. On raconte à ce sujet que des officiers s'étant emparés des meilleurs appartemens de la maison d'un bourgeois, celui-

ci vint s'en plaindre au Roi, qui ayant fait appeller les officiers, leur dit en propres termes: je vous ai mené en Saxe pour faire la guerre à nos ennemis, & non pour inquiéter les bourgeois. Cette conduite rappelle aux Saxons le ſouvenir de la guerre paſſée, où il ſauva Dresde de la férocité du vieux d'Anhalt, qui avoit promis à ſes ſoldats le ſac de cette ville, comme une récompenſe de la valeur avec laquelle ils avoient combattu à Keſſelsdorff. C'eſt ainſi que ce monarque adoucit les malheurs que la guerre entraîne néceſſairement avec elle, & qu'il diminue le chagrin qu'ont les Saxons de voir les jeux terribles de Mars au lieu des fêtes magnifiques, & des divertiſſemens ordinaires du Carnaval, & ſurtout de voir leurs théâtres ſomptueux, & leurs ſuperbes galeries ſe changer en lieux deſtinés aux exercices militaires.

A la mi-Février dernière, les forces de la maiſon de Brandebourg montoient à deux-cens-douze-mille hommes, choſe preſque incroyable. Jamais Rome n'eut des armées ſi nombreuſes ſous Trajan ni ſous Auguſte.

George-Guillaume n'avoit que huit-mille hommes levés à la hâte. Auſſi fut-il obligé de recevoir dans ſon palais de Berlin Guſtave-Adolphe, accompagné de quatre-mille fantaſſins, & de quatre pièces de canon. Le grand Électeur augmenta ſes troupes juſqu'à vingt-cinq-mille hommes, & en fit une milice réglée, à la tête de laquelle il ſe diſtingua dans un temps où avec de petites armées on faiſoit de grandes choſes. Son fils Frédéric, qui éleva ſa maiſon à la dignité Royale, chercha plutôt à donner de la ſplendeur à ſa Cour qu'à donner de la force à ſes armées: tant qu'il régna, ſes troupes furent à la ſolde de l'Angleterre, qui les employa en faveur de la maiſon d'Autriche; elles eurent ſous la conduite du vieux Prince d'Anhalt, beaucoup de part aux victoires d'Hochſtet & de Turin. Guillaume, fils de Frédéric & père du Roi régnant, crut que c'étoit par ſes forces militaires, plutôt que par la magnificence de ſa Cour, qu'il devoit ſe faire conſidérer en Allemagne. Il entretint juſqu'à quatre-vingt-mille hommes: ménager en toute autre choſe, il fut prodigue ſur

cet article; & cependant il paroiſſoit entretenir cette belle armée plutôt pour la parade que pour s'en ſervir; auſſi ne donna-t-il aucun ombrage à l'Europe. Fédéric II, qu'on croyoit uniquement adonné au plaiſirs & à l'étude, augmenta le nombre des troupes, & en perfectionna la diſcipline. Il les employa à la conquête de la Siléſie, & avec 150000 hommes aguerris, bien dreſſés, & toujours prêts à marcher au premier ordre, il étoit ſûr de protéger ſes ſujets, & en cas de beſoin de ſoutenir ſes alliés.

Après les heureux ſuccès de Lovoſitz & de Pirna, il s'attacha, ſoit en incorporant les priſonniers de guerre dans ſes régimens, ſoit en faiſant de nouvelles levées tant en Saxe que dans le reſte de l'Empire, à augmenter ſes troupes; il les a portées à un nombre ſi prodigieux qu'on n'a peut-être pas vu de plus grandes armées, depuis que les hommes ſe font la guerre, c'eſt-à-dire depuis que le monde eſt monde. Quoique ſes ennemis publiaſſent qu'il tireroit peu d'avantage de gens pris ça & là, ramaſſés au hazard, de divers pays, de diffé-

rentes religions, peu ſenſibles à l'honneur de la patrie, preſque tous de lâches transfuges; qu'on avoit depuis longtemps perdu le ſecret d'Annibal, de tirer parti des ſoldats étrangers, pris indiſtinctement de tous côtés, & d'en former des armées ſur lesquelles on pût compter. Le Roi leur a fait voir le contraire, il a ſu inſpirer à ſes troupes un même eſprit, & une même ame; elles ne connoiſſent que lui, ne déſirent que lui, ne reſpirent que lui. On a vu des preuves de ce ſentiment dans un ſoldat qui bleſſé à mort à la journée de Lovoſitz, demanda des nouvelles du Roi, & de l'iſſue de la bataille. Ayant appris que le Roi étoit en ſanté, & la bataille gagnée: à préſent, dit-il, il eſt beau de mourir.

Au reſte, il faut avouer que Brown a bien diſputé la victoire; c'eſt un général rempli de courage & d'activité, fertile en expédiens, habile dans le Conſeil, & prompt dans l'exécution: ſi on vouloit le comparer aux anciens, on diroit qu'il réunit en lui les qualités de Veſpaſien & de Marcellus. Il eſt digne du crédit qu'il a à la

cour de Vienne, & digne de faire tête à Fédéric.

On prétend que la retraite qu'il fit pour regagner le camp de Budin, eſt un chef d'œuvre. Mais ce qui lui a fait le plus d'honneur, c'eſt la marche qu'il entreprit du côté de la Saxe, ſix jours après l'action de Lovoſitz, pour tirer le roi de Pologne & ſon armée des mains des Pruſſiens où ils étoient prêts de tomber. Après l'inutile tentative de Lovoſitz, il fit parvenir des avis ſecrets à Rutowski, qui commandoit les Saxons à Pirna, frère naturel du roi de Pologne, & conſommé dans l'Art de la guerre. Il avoit fait pluſieurs campagnes en Hongrie, & s'étoit trouvé à la tête des mêmes Saxons à l'affaire de Keſſelsdorff: on peut dire que c'eſt l'occaſion qui lui a manqué, & non la valeur. Brown avertit donc Rutowski que le 12 d'Octobre il ſe rendroit, avec un corps de gens choiſis, à Schandau, gros village de Saxe ſur la droite de l'Elbe; que de ſon côté il ne manquât pas d'y venir avec les Saxons; qu'ils attaqueroient l'ennemi par deux endroits, & après l'avoir battu mar-

cheroient au camp de Budin, où ils prendroient les mesures qu'exigeroit l'interêt commun.

Après avoir chargé du commandement de l'armée de Budin, le général Lucchesi, homme hardi, aussi brave qu'un héros de Roman, & qui s'est signalé à l'affaire de Plaisance, Brown choisit huit-mille hommes de pied & deux-mille chevaux, avec lesquels il passa tranquillement l'Elbe à Raudnitz, le six du mois. Il posta vers cette rivière divers détachemens de cavalerie, afin que les Prussiens qui étoient à Teschen sur la rive gauche, ne s'apperçussent pas de sa marche. Il prit un long détour pour aller à Bœmisch-Lippa & à Chemniz, & le 11 au soir il arriva vis-à-vis de Schandau sur la frontière de Saxe. Les Saxons devoient passer l'Elbe la même nuit, & être le matin en bataille devant ce village. Toute l'Europe sait qu'ils n'en firent rien: Brown les attendit inutilement pendant deux jours; après quoi il prit le parti de se retirer, & de regagner son camp de Budin. On dit à cette occasion, en faisant allusion à l'entreprise de Vélétri, dont

il avoit été l'auteur, que Brown n'étoit pas plus heureux à dégager les Rois qu'à les prendre.

DISCOURS XVI.

Sur la conduite militaire & politique du miniſtre Pitt.

A M. FRANÇOIS MARIE ZANOTTI,

Secrétaire de l'Académie de l'Inſtitut de Bologne.

Deux mauvaiſes nouvelles en arrivant ici: les Ruſſes à Berlin, & vous à Védrana. Ce qui me conſole, c'eſt l'eſpérance que vous ſerez bientôt à Bologne, & que les Ruſſes ne feront pas un long ſéjour à Berlin. Le Roi a laiſſé un gros corps de troupes à Schweidnitz pour faire tête à Daun, & marche avec plus de vîteſſe que ne fit jamais Céſar, pour couper aux Ruſſes le paſſage de l'Oder.

L'audace des héros opère des miracles,

dit-il lui-même dans ſon poëme de la Guerre: elle opérera auſſi celui de recouvrer Berlin, ſans le laiſſer longtemps entre les mains de l'ennemi. Le cœur me dit même qu'il n'en reſtera pas là; il a ſans doute des vues ſur la Saxe: j'ignore s'il la reprendra avant la fin de la campagne; ce que je ſais, c'eſt qu'il le tentera, & qu'il ne négligera rien pour réuſſir.

Cependant le jeune Germanicus tonne & foudroie ſur le bas Rhin. Il s'eſt emparé de Clèves, de Ruremonde, & des magaſins que les ennemis y avoient. Il bat actuellement Wéſel. Il n'y a peut-être jamais eu de marche exécutée avec tant de ſecret; les François n'en furent informés que quand ils le virent fondre ſur eux. Ce prince marche à grands pas ſur les traces des héros ſes oncles, & ſe conforme à cette maxime de ſon oncle maternel:

Que le foudre, en ſecret enfermé dans les airs,
Sur l'ennemi ſurpris tombe avec les éclairs.

Voulez-vous ſavoir des nouvelles de l'Amérique? Les François ont été enveloppés à Montréal, & obligés de mettre

les armes bas : les voilà exclus du nouveau monde. Les Anglois ſont maîtres de cette étendue immenſe qu'occupent le Canada & la Louiſiane, du Golfe Saint-Laurent à celui de Méxique ; & ſi le titre d'Empire Britannique que quelques cartes donnoient à leurs colonies, paroiſſoit autrefois trop faſtueux, il me ſemble qu'on ne ſauroit le leur refuſer aujourd'hui.

Auroit-on jamais dit que ces peuples qu'en un certain ſens on pouvoit appeller les Iroquois de notre monde, ces peuples que Jules-Céſar découvrit, à qui Agricola fit l'honneur de les ſoumettre, dont on peignoit les viſages comme nous peignons les maſcarons, qu'on employoit aux ſervices les plus vils, ces peuples qu'Horace appelle les derniers de l'univers, *ultimi orbis*, en deviendroient un jour les premiers, ſeroient entre les nations ce qu'ont été les Romains? A peine ſavoient-ils autrefois cultiver la terre, ils ne vivoient que de lait & de chair ; aujourd'hui ce ſont autant de Serranus ; leur île eſt l'Égypte de la France, de l'Eſpagne, & du Portugal. Auroit-on prévu qu'un peuple qui trem-

bloit

bloit à la vue des vaiſſeaux Italiens, qui parut extaſié à l'arrivée d'un bâtiment chargé de ſauciſſons & de vin muſcat, que le Pape Jules II leur envoya pour les ſoulever contre la France, auroit dans la ſuite transporté dans tout l'univers ſes propres richeſſes & celles des Indes, couvert toutes les mers de ſes vaiſſeaux, & de ſes armées navales? Les Anglois ont fait des actions éclatantes & ſous Cromwell, & ſous Marlborough; mais c'eſt dès le temps d'Éliſabeth qu'il faut marquer l'époque de leur gloire; c'eſt cette reine qui en a jeté les fondemens.

Tout cela n'eſt pourtant qu'un foible prélude de ce qu'ils devoient faire de nos jours, ſous la conduite de Pitt. J'ai vu ce flambeau de notre ſiècle s'allumer pendant les troubles d'Angleterre, lorsque le parti oppoſé à Walpole étoit dans la plus grande fermentation. Orateur & ſoldat, le miniſtre lui ôta une cornette qu'il avoit dans les dragons, parce que dans une aſſemblée du Parlement il avoit parlé contre lui avec trop de liberté. Auſſi ſupérieur à la corruption que l'étoit Fabricius

ou Curius, sobre, avare de son temps, ferme dans ses projets, plein de courage & de vigueur quand il faut agir, n'ayant en vue que la gloire nationale, qu'il regarde comme la sienne propre, il s'est élevé par les voies de l'honneur à ce haut rang où l'on ne parvient ordinairement que par de lâches manéges, & par des artifices de cour.

Dans les affaires de politique, peu de finesse, droiture de cœur, amour du bien public, grandeur d'ame & fermeté, manière de négocier juste, sensée, expéditive, Romaine en un mot.

Lorsqu'il parvint au ministère, l'alliance avec le roi de Prusse étoit déjà formée. La première chose qu'il fit, fut de renvoyer en Allemagne les Hanovriens & les Hessois, & de lever une milice nationale pour la défense des trois Royaumes.

Ce qui paroîtra fort étrange à ceux qui ne sont pas au fait des affaires d'Angleterre, & ce qui parut nouveau en Angleterre même, c'est qu'étant ministre du Roi, Pitt se déclara contre les vues & la volonté du Roi.

Le Duc de Cumberland avoit, au mois d'Avril, passé de Londres en Allemagne,

chargé de défendre le pays d'Hanovre contre une nombreuſe armée de François qui étoit en marche pour l'attaquer. Il étoit parti, ſans avoir pu obtenir un ſecours d'Anglois, quoiqu'il ne l'eût pas ſouhaité avec moins d'ardeur que le Roi ſon père, qui, comme il eſt naturel de le penſer, s'intéreſſoit vivement pour ſon Électorat. On mit en délibération pour la ſeconde fois, s'il étoit à propos de fournir un gros renfort d'Anglois au Duc, qui le ſollicitoit avec empreſſement, & qui repréſentoit le grand beſoin qu'il en avoit. Après bien des raiſons qu'on allégua pour & contre, l'avis de Pitt prévalut dans le Conſeil. Il ſoutint hardiment qu'il ne convenoit pas à l'Angleterre de ſe priver de ſes troupes nationales pour des querelles étrangères, où elle ne prenoit aucun intérêt; qu'il étoit ridicule de les envoyer ſe ſignaler dans le continent, où elles pourroient peut-être acquérir quelque léger vernis de gloire, qui n'aboutiſſoit à rien, & dont on pouvoit ſe paſſer; que cet envoi n'étoit bon qu'à aigrir les plaies intérieures de la patrie, ou à en cauſer de nouvelles, qui

pourroient la détruire; que de cette ſource étoient venus tous leurs maux; que les grandes actions de Marlborough n'avoient ſervi qu'à endetter la nation; que dans la guerre paſſée, pour avoir voulu ſe mêler, plus qu'il ne falloit, des affaires du continent, on avoit été obligé de céder le Cap Breton, qui pouvoit ſeul être le digne prix de tant de tréſors prodigués, & tenir en bride les François, lesquels, à la faveur de cette place, avoient depuis parcouru toute l'Amérique autant de fois qu'ils avoient jugé à propos de le faire. Les ſubſides, continuoit-il, qu'on donne aux princes de la terre ferme, ne font à la longue qu'épuiſer la grande Bretagne, quelque riche qu'elle ſoit: on ne doit pas même faire beaucoup de fonds ſur ces princes, comme on ne s'en eſt que trop apperçu dans ces derniers temps: les cours de Bavière & de Saxe, pendant la paix amies de l'Angleterre qui leur payoit des ſubſides, l'ont abandonnée au beſoin, & ſe ſont alliées avec ſon ennemi; la grande Bretagne ne doit entrer dans les affaires du continent qu'à la dernière extrémité, ainſi que dans

les armées Romaines les Triaires n'en venoient au mains que lorsque les choses étoient presque désespérées; elle est comme un animal amphibie, qui peut à la vérité vivre sur la terre, mais qui cependant passe sa vie dans l'eau. Ce qui entretient la vie d'un état, est aussi ce qui lui donne sa force: or c'est le commerce, ce sont les flottes protectrices du commerce, qui font subsister l'Angleterre. L'Amérique, qui est le sujet de la rupture avec la France, est une pépiniere de matelots. C'est de là qu'elle tire le poisson, le tabac, le riz, l'indigo, qu'elle transporte chez les nations étrangères. Elle y trouve de quoi équiper ses escadres. Quand on est le maître de la mer, on l'est aussi du continent; en un mot, l'Angleterre ne doit suivre d'autres conseils que ceux de Thémistocle.

Ce discours persuada le Conseil. Le Roi, outré au-delà de tout ce qu'on peut dire, redemanda les sceaux à Pitt, & le congédia. La nouveauté de la chose fit un bruit extraordinaire dans Londres. Le lendemain, la maison de Pitt fut remplie d'une foule infinie de gens qui avec les plus

grandes acclamations lui donnoient les titres de véritable patriote, de miniſtre du peuple, & qui l'élevoient juſqu'aux nues. La ville de Londres lui fit une députation ſolennelle, pour le remercier du zèle qu'il avoit fait paroître, durant ſon miniſtère, pour le bien de la patrie. Elle lui accorda le droit de bourgeoiſie, dont les lettres étoient dans une boîte d'or. Cet exemple fut ſuivi par la moitié de l'Angleterre. On ne voyoit que députés, tantôt d'une province, tantôt d'une autre, qui portoient de nouvelles lettres de bourgeoiſie. Sa maiſon retentiſſoit d'applaudiſſemens & ne déſempliſſoit point. Il n'y eut jamais de triomphe plus glorieux que cet exil. On eût dit que c'étoit Pitt qui avoit congédié la Cour, & non la Cour qui avoit congédié Pitt.

Cependant la confuſion & le déſordre régnoient dans les Conſeils que le Roi tenoit à Saint-James; de manière que ſur la fin du mois de Juin ce prince fut obligé de rappeller Pitt, & de lui rendre les ſceaux. Il ne voulut les reprendre qu'après qu'on eût diſtribué les principaux em-

plois à des ſujets zélés pour le bien public, & ſur lesquels il pouvoit compter.

Ferme dans ſa première maxime, ſon deſſein étoit de ne point envoyer de ſecours en Allemagne, & de ſe borner à faire la guerre à la France par mer, & ſur les côtes, pour la mettre dans la néceſſité de garder ſes troupes pour la défenſe de ſon propre pays, & hors d'état d'en envoyer elle-même en Allemagne. Mais les partiſans de la Cour repréſentèrent au Conſeil que les choſes étoient venues à un point qui ne permettoit plus de s'en tenir là; que depuis la funeſte bataille d'Haſtembeck l'Électorat étoit à la merci des François, l'armée de Cumberland réduite à la neutralité, & diſperſée; qu'il n'étoit plus queſtion de pincer l'ennemi aux extrémités, qu'il falloit aller droit au cœur, & lui porter les derniers coups.

Cependant, lorsqu'on s'y attendoit le moins, le Roi de Pruſſe battit les François à la mémorable journée de Rosbac, & un mois après les Autrichiens à celle de Liſſa, plus importante encore, & qui fut ſuivie de la priſe de Breſlau. Ces nouvelles firent

qu'on ne parloit plus en Angleterre que du Roi de Pruſſe. C'étoit, diſoit-on, une honte extrême à la grande Bretagne que de laiſſer ce héros en butte aux coups de la fortune; il n'y avoit que lui qui pût ſoutenir en Allemagne le parti Proteſtant; c'étoit le ſeul prince du Continent digne d'être l'Allié de l'Angleterre dans la guerre qu'elle faiſoit à la France. Le portrait de ce monarque étoit expoſé partout; on alloit jusqu'à faire fumer l'encens en ſon honneur; le jour anniverſaire de ſa naiſſance fut ſolennellement célébré dans toute l'île, comme ſi la victoire remportée à Rosbac l'eût garantie de l'invaſion des François. Le roi d'Angleterre profita de cette eſpèce d'enthouſiaſme pour mettre de nouveau ſur le tapis la propoſition d'envoyer dans le continent un corps d'Anglois conſidérable.

Les cabinets de Londres & de Berlin s'unirent encore plus étroitement, & n'agirent plus que de concert. On penſa à rétablir l'armée de Cumberland presque anéantie, & le roi de Pruſſe lui donna une nouvelle vie, en mettant à ſa tête Fer-

dinand de Brunſwic. Ce prince s'étoit ſignalé à la bataille de Prague, au gain de laquelle il contribua beaucoup: il a fait depuis ces grandes actions dont la mémoire paſſera jusques à la poſtérité la plus reculée.

L'année ſuivante on fit partir de gros renforts pour l'Allemagne. On ſigna le fameux traité de ſubſides avec la Pruſſe; & ce fut alors que Pitt forma le deſſein de conquérir l'Amérique du fond de l'Allemagne. Il a avoué depuis qu'il fut entraîné à ce parti par la néceſſité où ſe trouveront toujours les miniſtres Anglois, tant que l'Électorat d'Hanovre, & le royaume d'Angleterre n'auront qu'un même maître.

Quoique Pitt envoyât du monde en Allemagne, les côtes de France, voyoient tous les jours paroître des eſcadres Angloiſes; il ſembloit que la nation ſe fût multipliée ſous ce miniſtre. Il inſpira dans tous les cœurs une noble ambition, & un déſir avide de conquêtes & de gloire. Cette jalouſie qu'on avoit toujours vue entre les matelots & les ſoldats, les amiraux

& les généraux de terre, & qui dans les guerres précédentes avoient fait manquer tant de belles entreprises, il sut la convertir en une généreuse émulation à qui servirait le mieux la patrie.

C'est en lui que l'Angleterre a mis toute sa confiance. Il a eu l'art de réunir les esprits, & de mettre le calme dans un Parlement, séjour continuel des orages. Il demande quinze, seize, dix-sept millions de livres sterling, c'est à dire, trois à quatre-cens millions de livres de notre monnoie; on les lui accorde sans difficulté, & l'on a raison. Il emploie aussi utilement l'argent des Anglois, que le faisoit autrefois devant Turin le prince Eugène de Savoie. Vous vous rappellerez qu'ayant défait les François, il écrivit de leur camp aux marchands de Londres qui avoient avancé les sommes nécessaires pour cette campagne: j'ai reçu votre argent, & je crois n'en avoir pas fait un mauvais usage. Pitt peut dire la même chose. La guerre de terre ferme coûte à l'Angleterre six millions sterling par an, somme immense. Mais la France doit en dépenser autant; & il y a

cette différence, que celle-ci, n'ayant plus de commerce, ne sauroit supporter ces frais, & qu'elle a été obligée de porter à la Monnoie toute sa vaisselle d'argent. La première au contraire n'en est point surchargée, à cause des nouvelles richesses qu'apporte dans l'île le nouveau commerce que lui ont ouvert ses victoires continuelles. Pitt n'exécute pas lui-même ses desseins militaires; mais il les trace, & sait choisir ceux à qui il en confie l'exécution. Il met en œuvre les talens des Anson, des Hawke, des Boscawen, des Saunders, des Gramby, des Wolf, des Murray, des Amberst, & il ne les laisse pas oisifs. C'est à lui que Londres est redevable du glorieux avantage d'avoir, dans une maison destinée à cet effet, pu faire l'année passée cette belle illumination où chaque partie du monde avoit sa fenêtre décorée d'une inscription particulière: *la prise de Gorée & du Sénégal* pour l'Afrique: celle de *Surate* pour l'Asie: les victoires de *Minden*, de *Cadix*, & de *Quiberon* pour l'Europe: la conquête du *Cap Breton*, de *Québec &c. &c.* pour l'Amérique. Les Romains n'auroient

pas été en état de faire une pareille illumination, il leur manquoit une fenêtre. Cette année-ci, il y aura quelque Anglois qui seroit en droit de prendre le nom d'*Américain*. Et dès le commencement de son ministère, Pitt auroit pu se donner celui de *restitutor Britanniæ*.

Un homme tel que lui, Démosthène dans le parlement, Épaminondas & Thémistocle dans le Conseil de guerre, étoit bien digne d'être l'allié de Fédéric. Nous verrons dans peu les grandes choses qu'ils auront faites depuis leur alliance. Ce qui fait à présent le grand objet de mes souhaits, c'est de vous revoir bientôt, & loin du vulgaire m'entretenir avec vous des choses qui rendront notre siècle si éclatant aux yeux de la posterité.

Cependant, ami comme vous l'êtes & de la vertu & des Muses, vous devriez accorder votre Lyre pour célébrer les louanges de Pitt. Dès que vous le voudrez, vous ferez pour lui des vers qui ne céderont pas à ceux que vous avez consacrés à la gloire de Fédéric, vers dont la beauté

a obligé les plus zélés partisans de l'Autriche à les apprendre par cœur.

DISCOURS XVII.

Sur le Poëme de l'Art de la Guerre.

A M. FRANÇOIS MARIE ZANOTTI,

Secrétaire de l'Académie de l'Institut de Bologne.

A vous parler vrai, il n'est rien de plus digne de votre savante curiosité que le poëme sur *l'Art de la Guerre.* Vous verrez que son royal auteur a écrit avec le même esprit avec lequel il combat, & que ses preceptes s'accordent à merveille avec les exemples qu'il donne tous les jours. Ne diroit-on pas qu'il fait son portrait dans les vers suivans?

Il faut sur l'ennemi régler vos actions,
Le prévenir par-tout, occuper un passage,
Marcher rapidement, saisir son avantage,
Se retirer sans perte, avancer à propos,
Et toujours l'occuper par des desseins nouveaux.

Il y a une infinité d'autres endroits qui peignent & ce qu'il a fait dans les deux dernières guerres de Siléſie, & ce qu'il alloit faire dans la guerre préſente, l'une des plus grandes & des plus terribles qu'on ait vu s'allumer dans le monde.

Le premier Chant nous décrit les manœuvres qu'on peut appeller élémentaires, & les évolutions de l'Infanterie & de la Cavalerie; tout cela eſt expoſé avec une fineſſe où l'on ne croyoit pas que pût atteindre le pinceau François, moins délicat & moins capable de ces grâces de détail que ne le ſont le pinceau Italien & le pinceau Grec. L'hiſtoire & l'éloge de la diſcipline militaire, ſi fort recommandée par Végèce, ſi exactement obſervée par les Romains, & par les Pruſſiens, terminent le premier Chant: pouvoit-il finir plus heureuſement que par ce vers!

Qui ne ſait obéir, ne ſaura commander.

Le ſecond Chant traite d'un ſujet de la plus grande importance; c'eſt de choiſir un camp commode pour les beſoins de l'ar-

mée, & qui puiſſe ſeconder les vues du général.

Si tôt qu'on a choiſi le lieu des campemens,
On voit tracer, bâtir, & croître en peu de temps
Places, maiſons, palais de cette ville immenſe;
L'élite de l'état y tient ſa réſidence.
Le travail y préſide, il élève ces toits
Sans l'aide du ciment, des pierres, ni du bois.
Tout ſoldat eſt maçon; cet architecte habile
Fait, tranſporte, & refait cette cité mobile.

Se peut-il une peinture plus vive? Ne croyez vous pas voir un tableau de main de maître? Rien de plus ſolide que la cenſure de l'imprudence de Varus, qui, pour avoir négligé, dans ſa marche, de ſe ſaiſir des hauteurs près des fameux bains de Pyrmont, tomba ſous les coups du brave Arminius, auſſi bien que les légions dont la perte coûta tant de larmes à Auguſte. On conclut par cette belle maxime,

Si vous voulez paſſer ſous un arc triomphal,
Campez en Fabius, marchez comme Annibal.

Dans le Chant qui ſuit, le poëte change de ton, & laiſſant les objets particu-

liers, il passe à des objets plus généraux, & qui ont plus d'étendue. Il commence par une belle description du Temple de Mars, où parmi les autres personnages allégoriques qu'on y voit, se distingue l'Expérience;

Présente à tous les faits, présente à tous les lieux
Elle instruit les esprits de ce qu'ont vu les yeux.

C'est dans sa bouche qu'on met les réflexions les plus sensées sur les points principaux de l'Histoire militaire, ancienne & moderne. Le poëte y dépeint, avec le pathétique le plus sublime, le grand Électeur son bisayeul, qui des bords du Rhin vole à Ferbellin, où il foudroie les Suédois, & qui dans le cœur de l'hiver, marchant sur les glaces du Frisch-Haff, va secourir la Prusse qui gémit sous l'oppression de l'ennemi.

Et Thétis, étonnée au bruit de ces récits,
Voit transporter des camps sur ses flots endurcis.

Il re-

Il revient, dans le quatrième Chant, aux objets particuliers. Il fait l'histoire de l'art de camper & de défendre un pays. Dans cette histoire le poëte est toujours guidé par la science, & ne se laisse jamais emporter par son enthousiasme au-delà du vrai: en voici une preuve dans le morceau que vous allez lire:

Je ne vous parle point de ce siège fameux,
Qui fit périr Priam, & ses fils malheureux,
J'honore d'Ilion la poëtique cendre,
Et ces combats livrés sur les bords du Scamandre;
Mais ce sujet si beau, par Virgile chanté,
Oteroit à mes vers leur mâle gravité.

Pour adoucir la sécheresse des règles, & en même temps inspirer l'humanité aux ministres des vengeances des Rois, il décrit au long l'incendie de Magdebourg, & les cruautés exercées, durant la guerre de trente ans, contre les habitans de cette malheureuse ville, cruautés qui ont obscurci la gloire du brave Tilly.

Le cinquième Chant enseigne à bien assurer & lier les quartiers d'hiver. Il

montre la honte & le danger qu'il y a à s'y laiſſer ſurprendre, par l'exemple de Bournonville, qui s'étant trop répandu dans l'Alſace, fut attaqué par Turenne & forcé à repaſſer le Rhin, quoiqu'il eût une armée nombreuſe, & compoſée de l'élite de l'Allemagne. Tout le monde ſait qu'à cette occaſion on dit qu'un prince *par la grâce du Roi* avoit battu & fait fuir pluſieurs princes *par la grâce de Dieu.* Le poëte n'oublie pas les préparatifs de toute eſpèce, & ſurtout les magaſins de vivres qu'un général doit avoir ſoin de faire, pendant l'hiver, pour la campagne ſuivante.

L'art de vaincre eſt perdu ſans l'art de ſubſiſter.

Il égaye ſa matière, & réchauffe, pour ainſi dire, les neiges & les glaçons, par la deſcription des chaſtes amours du guerrier, qui pendant la ſaiſon rigoureuſe, revoit ſa maiſon, & embraſſe ſa femme & ſes enfans. Avec des attitudes dignes de l'Albane il peint ces enfans qui déſarment leur pere, & ſe jouent avec ſes armes.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0394-6

Le ſixième & dernier Chant parle des batailles. C'eſt à quoi ſe rapportent les opérations de la guerre, & ce qui règle les prétentions de ceux qui la font.

Soyez lent au Conſeil, c'eſt la qu'on délibère ;
Mais lorsqu'il faut agir, paroiſſez téméraire...
Qu'en guerrier prévoyant il prépare de loin
Tous les ſecours divers dont l'armée a beſoin.
Qu'en reſſources fécond, toujours infatigable
Par ſa faute jamais le deſtin ne l'accable....
En père bienfaiſant conduiſez votre armée :
Dans vos moindres ſoldats croyez voir vos enfans ;
Ils aiment leurs paſteurs, & non pas leurs tyrans....
S'il penſe en général, il s'expoſe en ſoldat ;
Loin de le recevoir, il donne le combat....
Oppoſez aux revers un front toujours ſerein,
Par votre habileté corrigez le deſtin....
Loin de faire un pont d'or au chef qui ſe retire,
Le parti triomphant ſaiſit l'occaſion,
Il pourſuit chaudement le gain de l'action,
Il veut en ce jour même achever ſon ouvrage.

Voilà les principaux traits qui caractériſent celui qui à la tête d'une armée, tient

dans ſa main le ſort des empires; & à ces traits peut-on méconnoître le héros qui les porte gravés ſur ſon front, & les fair voir à l'Europe entiere conjurée contre lui? Son beau poëme vous attend, vous invite. Je ne ſaurois vous en crayonner qu'une foible image. Vous verrez un écrivain qui à la ſcience la plus profonde joint l'imagination la plus belle, qui impartial dans ſes jugemens ſait tenir la balance entre Montécuculi & Turenne, & louer ſes ennemis mêmes, qui a l'art de revêtir le ſtyle didactique de tous les charmes de la poëſie de Virgile.

Vous vous rappellerez que le célèbre Patru avoit voulu détourner Boileau de travailler à ſon *Art poëtique*: c'étoit diſoit-il, un ſujet trop chargé de détails, & trop ſec pour la langue Françoiſe. Ainſi peu s'en fallut que trop de réflexion ne nous privât de ce chef-d'œuvre. Il en eſt de même de *l'Art de la Guerre*: un homme plus célèbre que Patru, & dont les ouvrages ont enrichi, & enrichiſſent encor la même langue, avoit auſſi conſeillé au Roi de ne pas entreprendre ce poëme. Je ne ſaurois

vous dire quelle fut sa surprise & sa satisfaction, lorsqu'au bout de quelques mois il le vit fait & parfait, tel que vous le verrez dans quelques jours.

J'ai autant de peine à croire que le poëme de Jules-César, intitulé *Iter*, fût comparable à celui de *l'Art de la Guerre*, que j'en ai à croire que Jules-César eût pu résister à un si grand nombre de puissans ennemis, comme le fait, depuis cinq ans, le Boileau de *l'Art de la Guerre*.

DISCOURS XVIII.

Sur l'affaire de Maxen.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le succès, qui n'est rien à vos yeux ni à ceux du sage, est le seul objet que le vulgaire regarde; le peuple tombe toujours dans l'une ou l'autre extrémité; en toute chose as ou six. Tout le monde peut se rappeller que lorsque le Roi, après

le gain de la bataille de Prague, étoit vis-à-vis de Daun, ſur qui la maiſon d'Autriche fondoit tout ſon eſpoir, on exaltoit la grande prévoyance de ce monarque, on portoit juſqu'au ciel ſa prudence & ſon diſcernement. Avec une diligence digne de Céſar, il avoit prévenu les Autrichiens avant que les Ruſſes fuſſent en campagne, & que les François euſſent pénétré bien avant en Allemagne; & cette opération avoit réduit à une ſeule action l'iſſue & le ſort d'une guerre qui paroiſſoit ſi terrible. Son courage & ſes lumières, l'exacte diſcipline qu'il faiſoit obſerver à ſon armée, ſes ſuccès précédens, enfin tout ſembloit lui promettre la victoire. Après la défaite de Daun, il prenoit dans Prague l'armée du prince de Lorraine, comme il avoit pris les Saxons à Pirna: l'Autriche n'avoit plus de reſſource. Une partie de ſon armée alloit droit à Vienne: qui pouvoit lui diſputer le paſſage? Avec le reſte, il s'avançoit dans le cœur de l'Empire, où l'appelloient les vœux des Proteſtans. On ſe ſeroit empreſſé de ſe ranger ſous ſes drapeaux victorieux. Après l'envoi d'un ſim-

ple Sergent à Ratisbonne pour faire révoquer tout ce que la Diète avoit décrété jusqu'alors, il auroit tourné ses armes contre les François. Il y avoit peu d'apparence que ceux-ci eussent attendu qu'il vînt les prendre en flanc, tandis qu'ils avoient en tête les Hanovriens. Après leur avoir fait évacuer l'Allemagne, le Roi se seroit approché de la Hollande à la tête d'une armée de cent-mille hommes. Sa présence auroit tiré cette république de sa léthargie, & imposant silence aux diverses factions qui la divisent, l'auroit engagée, de gré ou de force, à s'unir à lui pour la conservation de sa liberté. Ensuite il auroit porté en Flandre une guerre encore plus terrible que celles qu'y firent autrefois les princes d'Orange & Marlborough. Enfin, après y avoir réparé les pertes qu'ont souffertes les Anglois & sur la Méditerranée & dans l'Amérique, le Brandebourg eût donné la paix & fait la loi à l'Europe.

La perte de la bataille de Collin a fait tourner la médaille, & changer de langage. Bien loin de donner la loi, c'est à lui à recevoir celle que les Autrichiens

voudront lui impoſer. Le dix-huit eſt venu annoncer les décrets du ciel, & a décidé la deſtinée de ce prince. Quelle imprudence de remettre ſon ſort au hazard d'une ſeule action! Que ſon armée ſoit la mieux diſciplinée qu'il y ait au monde, que ſes généraux ſoient incomparables; le ſuccès de la guerre ne laiſſe pas de dépendre en partie de la Fortune. Les François le prendroient d'un côté, & les Ruſſes de l'autre; les membres de l'Empire qui paroiſſoient bien intentionnés pour lui, l'abandonneroient; les décrets de Ratisbonne prendroient une nouvelle force. L'armée de l'Empire, à la fin raſſemblée, agiroit de concert avec les Autrichiens, les François, les Ruſſes, & les Suédois: ces derniers commençoient déjà à ſe remuer, comme garans de la paix de Weſtphalie dont ils étoient les principaux auteurs, & qu'ils diſoient que le Roi avoit enfreinte. Tous enſemble iroient fondre ſur ſes états, & y porter le fer & le feu, en exceptant les provinces que la maiſon d'Autriche voudroit ſe réſerver à elle-même, ou deſtineroit à ſes amis qui avoient juſqu'alors ſouf-

fert pour elle. Son armée, qu'un enchantement ſembloit avoir rendu invincible, une fois défaite, il ne lui reſtoit plus aucun moyen de ſe remettre. Il étoit entré en Bohême comme Eugène, mais il ne feroit pas ſa retraite comme Staremberg, il auroit même de la peine à ſortir fugitif d'un pays qu'il avoit envahi en conquérant. La fatale journée du dix-huit avoit enfin décidé cette grande querelle qui devoit tôt ou tard ſe vuider entre la maiſon d'Autriche & celle de Brandebourg, dont la dernière orgueilleuſe de ſes nouvelles victoires, de ſes tréſors, & de la bonté de ſes troupes, ne vouloit rien voir en Allemagne qui fût au-deſſus d'elle; & dont l'autre, ſe rappellant ſon ancienne grandeur, & l'éclat de ſes titres, ne pouvoit y ſouffrir d'égal.

Tels ſont les diſcours ſi contraires que l'on tenoit avant & après cet évenement; tels ſont encore aujourd'hui ceux que l'on tient depuis que Finck, à la tête de vingt-mille hommes, a été fait priſonnier de guerre. Tout le monde blâme cette entrepriſe, la traite d'imprudente & de téméraire. On

l'auroit admirée si elle eût réussi; on l'admiroit même avant qu'on en sût le succès, parce que l'on croyoit qu'elle devoit réussir.

Pour peu de bon sens qu'on ait, il est naturel de penser qu'un capitaine qui au commencement de la campagne de 1757 entra si glorieusement en Bohème sur quatre colonnes, & surprit de tous côtés les Autrichiens, qui les battit dans leur camp de Prague, un des plus forts qu'il y ait jamais eu; qui réduit en assez mauvais état, ne laissa pas de battre les François à Rosbac; qui peu de temps après gagna sur les Autrichiens la bataille de Lissa, que ses suites rendirent peut-être plus importante que celles d'Hochstet, de Ramélies, & de Turin; qui dans la guerre actuelle a fait tant d'autres grandes actions; il est, dis-je, naturel de penser, quand on a du jugement, que ce capitaine avoit des vues aussi justes & aussi raisonnables qu'elles étoient grandes & élevées, lorsqu'il a posté Finck à Maxen. Il n'est pas même bien difficile de voir quelles étoient ces vues. On ne pouvoit pas tirer Daun de son camp avan-

tageux de Plauen, & l'engager à une action qui décidât à qui demeureroit Dresde. On place Finck sur les derrières du général Autrichien. De deux choses l'une: ou on lui coupe les vivres qui lui viennent de Bohème, ce qui l'obligera à déloger: ou plutôt, & c'est ce qu'il y a de plus vraisemblable, Finck avoit ordre de le prendre en queue, un jour que le Roi seroit venu l'attaquer de front: il est plus que probable que dans ce cas ils l'auroient défait & renversé dans l'Elbe. Mais, disent-ils, n'est-ce pas une faute de placer comme en l'air vingt-mille hommes, abandonnés à eux-mêmes, & hors d'état de pouvoir être secourus? Je réponds que vingt-mille hommes bien pourvus d'artillerie & de vivres, choses dont les Prussiens ont grand soin de ne pas manquer, placés dans un poste avantageux & bien retranché, commandés par un général habile & résolu, peuvent tenir contre plus de soixante-mille hommes, & se moquer de leurs efforts.

L'histoire nous apprend que Marc Antoine fit une manœuvre à peu près semblable, peut-être même plus hardie, à Phi-

lippes, dans la guerre contre Brutus & Caſſius. Ces deux généraux étoient campés ſur des hauteurs au pied desquelles couloit une petite rivière: ſur le devant ils avoient une belle plaine, & ſur leurs derrières un marais qui s'étendoit juſqu'à la mer, avec quelques forêts qui les fourniſſoient de bois. Du haut d'une montagne ſituée de côté, la ville de Philippes dominoit ſur la plaine. Leurs magaſins de vivres étoient dans l'île de Taxos peu éloignée de la terre ferme, d'où ils les faiſoient venir par le moyen de leur flotte qui les rendoit maîtres de la mer. Le camp de Marc-Antoine & d'Octave étoit en bas dans la plaine, que les pluies d'automne commençoient à rendre humide & malſaine. Ils avoient peine à faire du bois, & pour avoir de l'eau ils étoient obligés de creuſer des puits.

Il falloit que les vivres leur vinſſent d'Amphipolis, éloignée de plus de trente milles, & ils n'en pouvoient tirer que de la Theſſalie & de la Macédoine, l'ennemi, maître de la mer de Durazzo, les empêchant d'en tirer de l'Italie. Leur ſupériorité con-

ſiſtoit dans leur armée même, dont la plus grande partie avoit ſervi ſous Jules-Céſar; au lieu que les légions de Brutus & de Caſſius étoient foibles, recrutées en Aſie, & nullement comparables à celles des Triumvirs.

L'intérêt des uns étoit de tirer la guerre en longueur, de paſſer la campagne ſans rien faire, & de conſumer ainſi l'ennemi, en attendant l'hiver; celui des autres, au contraire, d'en venir au plutôt à une action, & de profiter de la ſupériorité de leurs forces. Dans cette vue Marc-Antoine & Octave ſe préſentoient tous les jours en bataille devant le camp de Brutus & de Caſſius, & les amuſoient en faiſant mine de vouloir les attaquer. Dans ce même temps, Marc-Antoine fit avancer dans le marais qui étoit derrière le camp ennemi, quelques cohortes, auxquelles il donna ordre de le rendre ferme & praticable dans les endroits où il en ſeroit beſoin. Son deſſein étoit d'y bâtir des forts, avec de bonnes garniſons, pour couper la communication entre le camp de Brutus & la mer. Les cohortes y travaillèrent avec une

ardeur incroyable & vraiment Romaine. Dans les endroits qui avoient moins de profondeur, on jeta du ſable & du gravier pour les remplir: on établit des ponts ſur les autres, enfin tout fut achevé en dix jours.

Caſſius n'en fut informé que lorſque les ouvrages furent achevés; il croyoit n'avoir rien à craindre de ce côté là, & il étoit toujours tenu en haleine par les mouvemens & les démonſtrations que les Triumvirs ne ceſſoient de faire devant ſon camp. D'ailleurs les cohortes qui travailloient dans le marais, étoient couvertes par des roſeaux très-hauts qui ſe trouvoient entr'elles & le camp de Caſſius.

Voilà ce que rapporte Appien, il ajoute que cette manœuvre hardie fut une des principales cauſes qui les engagea à en venir aux mains, & qui produiſit les deux batailles de Philippes, où Brutus & Caſſius perdirent la vie, & Rome la liberté.

C'eſt à un Conſeil de guerre à décider ſi Finck pouvoit tenir ou non dans le camp de Maxen; mais il y a apparence que cela ne ſe fera qu'après la paix: la cour de

Vienne ne gagneroit pas à faire l'échange des prisonniers avant ce temps-là. Une chose dont on est sûr, c'est que Wunsch, homme très-brave, & qui la même année contribua à la délivrance de la Saxe, a constamment refusé de signer la capitulation de Finck, à laquelle il n'avoit pas voulu consentir. C'est ainsi qu'en agit Beck en 1757 à l'égard de la honteuse capitulation de Breslau. Quoi qu'il en soit, Maxen sera toujours un triste monument, le Narva, le Blenheim des Prussiens, qui feront bien d'en effacer la mémoire par quelque action d'éclat. Cependant, s'ils avoient besoin de consolation, il ne seroit pas difficile d'en trouver une qui fût digne d'eux. Ils n'ont qu'à se souvenir que les Romains, qui pouvoient vanter les glorieuses journées de Zama, de Pydna, d'Alexie, & tant d'autres victoires signalées qui leur donnèrent l'empire du monde, ont été une fois obligés de mettre bas les armes, & de passer même sous le joug aux fourches Caudines.

Nous verrons ce que fera Daun après cette belle expédition, après avoir privé

le Roi d'environ le tiers de ſon armée. Si les choſes paſſées peuvent nous ſervir de règle pour juger des choſes à venir, ce général, content de l'heureux ſuccès qu'il a eu à Maxen, s'en retournera dans ſes retranchemens de Plauen, & y paſſera tranquillement l'hiver.

DISCOURS XIX.

Sur la paix conclue en 1762 entre l'Angleterre & la France.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Et qui ſuis-je, mon très cher frère, pour vouloir que j'entre dans les cabinets des princes, & que je donne mon avis ſur la paix que l'Angleterre & la France viennent de conclure? Puis-je décider une choſe ſur laquelle les ſentimens ſont plus partagés qu'il ne l'ont peut-être jamais été ſur aucun autre ſujet. Vous qui, autant que perſonne, êtes informé de ce

qui

qui se passe en Europe, vous n'ignorez pas que la plus grande partie de la nation Angloise dit que cette paix est peu convenable, qu'elle ne sera pas de durée, qu'elle est presque honteuse, (*unadequate, unstable, inglorious*). D'un autre côté Mylord Bute qui l'a signée, la trouve si convenable & si glorieuse, qu'il a protesté dans la Chambre haute qu'il s'estimeroit très-honoré, si pour toute épitaphe on écrivoit sur son tombeau, après son nom, *auteur de la paix de 1762.*

La vérité est que quelques mois avant qu'on la conclut, on en savoit déjà les articles. Peut-être le ministère de Londres les avoit-il laissoit transpirer à dessein, pour apprendre ce que le public en pensoit, pour pressentir l'opinion du peuple, pour préparer les esprits. Il est certain qu'on fut très-content de la cession du Canada, & de la Louisiane, avec le Missisipi pour bornes. Cela augmentoit extraordinairement l'etendue de l'empire de la Grande-Bretagne dans l'Amérique septentrionale, & débarrassoit ses colonies des François, dont le voisinage les incommodoit si fort.

Mais on se récria sur la restitution qu'on leur faisoit de la Martinique, de la Guadaloupe de Marie Galante, & des autres îles où croît le sucre; sur celle de la Gorée, & particulièrement sur la concession de la pêche au banc de Terre-Neuve. A quoi bon, disoient-ils, répandre tant de sang, prodiguer tant de trésors, remporter tant de victoires, pour en perdre ensuite presque tout le fruit par tant de restitutions? La providence avoit permis que la France fût une fois à la merci de l'Angleterre: pourquoi vouloir la faire revivre, & lui laisser les moyens de se remettre en son premier état? Ceux qui avoient consenti à ces articles, n'étoient pas de vrais patriotes. Peut-être même que ces articles n'étoient pas tels qu'on les disoit, & que le ministère les démentiroit.

Il parut à cette occasion à Londres une de ces brochures que les Anglois appellent *Pamphlets*, & qui renferment ordinairement plus de choses que n'en contiennent ailleurs de gros volumes. Celle-ci causa bien des mouvemens, & donna lieu à bien des réflexions; d'autant mieux qu'on y parloit

commerce & politique, & qu'on se fondoit sur des calculs qui paroissoient d'une grande précision. L'auteur étoit M. Heathcote, homme estimé, attaché au Parlement, & qui dans un âge avancé retiré à la campagne, exposoit au suprême magistrat de Londres les désirs & les vœux d'un bon citoyen. Si les articles que l'on publioit étoient vrais, comme il parut par la suite, cela présageoit de grands malheurs à la nation. Avant la guerre, la France paroissoit avoir acquis beaucoup de supériorité sur l'Angleterre, par le commerce avantageux qu'elle faisoit en Amérique & en Afrique. Elle tiroit du sucre des îles pour la valeur d'un million & demi sterling de net, ou du moins il s'en falloit bien peu; & l'Angleterre n'avoit jamais tiré cent-mille livres de la Jamaïque & de ses autres îles. La France avoit de la pêche de Terre-Neuve un profit annuel d'un million trois-cens-cinquante-mille livres sterling; l'Angleterre n'en avoit que trois-cens-mille. Ajoutez que ce voyage étoit une excellente école pour la marine Françoise. Quand on a fait un ou deux voyages à Ter-

re-Neuve, on a éprouvé, ſous ce dur & rude climat, les plus fiers orages, les brouillards les plus épais, les temps les plus obſcurs, l'inconſtance & la violence des vents, & toutes les fureurs de la mer. Au ſortir de là on eſt matelot parfait, & en état de monter un vaiſſeau de guerre. L'Angleterre ſembloit être bornée au médiocre avantage que lui donnoit l'induſtrie de ſes colonies d'Amérique, au tabac de Virginie & de Maryland, au riz de la Caroline. La France tiroit d'ailleurs des profits immenſes de la Gorée, ſans parler de la facilité qu'elle lui donnoit pour la traite des Nègres, dont elle employoit une partie à la culture de ſes plantations d'Amérique, & vendoit le reſte aux Eſpagnols qui payoient comptant. Le commerce de l'ivoire, de la poudre d'or, & ſurtout celui des gommes eſt extrêmement lucratif. De ſorte que rendre aux François la Gorée, & les îles qui produiſent le ſucre, leur permettre la pêche de Terre-Neuve, étoit la même choſe que leur faire préſent de plus de trois millions ſterling par an. Si les Anglois euſſent été vaincus, auroient-ils

acheté la paix à un plus haut prix? c'étoit pourtant eux qui avoient eu l'avantage, qui avoient battu l'ennemi dans les quatre parties du monde, lui avoient fait rendre les derniers ſoupirs, l'avoient anéanti. Par ces reſtitutions & ces conceſſions, la France ſe remettroit bientôt de ſes pertes, auroit des flottes nombreuſes & puiſſantes, au moyen desquelles elle feroit tête à ſes rivaux, & mettroit en grand danger la fortune de l'Angleterre, qui ne ſauroit ſubſiſter dès qu'elle n'a pas, ſur les autres nations, la ſupériorité du commerce & des forces maritimes, On s'étoit trop écarté de l'intérêt de la nation dans le traité de paix. Après une guerre ſi glorieuſe, il falloit abſolument détruire le commerce & la marine de France, la réduire à un point qu'à peine le pavillon François parût ſur les mers, en un mot, s'il étoit poſſible, lui impoſer la loi que Rome dicta à Carthage, après la ſeconde guerre Punique.

Heathcote paroît faire peu de cas de la ceſſion que la France faiſoit à l'Angleterre de tout le Canada, & d'une grande partie de la Louiſiane, de ce vaſte pays qui s'é-

tend du Golfe Saint-Laurent à celui de Mexique. Le Canada eſt un pays ſtérile, froid, ingrat, mal peuplé, qui malgré ſes caſtors, & ſes pelleteries, coûtoit à la France ſoixante-dix-mille livres par an, & qui n'occupera tout au plus qu'une dixaine de nos vaiſſeaux. Et tout le monde ſait qu'aux yeux d'un négociant & d'un homme d'état, une des petites îles Moluques eſt plus conſidérable que le royaume de Caſan.

Ces réflexions parurent faire beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits du peuple & des négocians. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que quand on eut conclu la paix aux conditions dont nous avons parlé, le public en général fut peu ſatisfait. On ne vit dans Londres aucune marque de réjouiſſance; le quartier même de la Cour ne fit point d'illumination, ne tira pas une fuſée. Le Maire de Londres tarda longtemps avant que d'aller faire ſon compliment au Roi: il le fit à la fin, mais de mauvaiſe grâce; les autres villes ne ſe hâtèrent pas d'avantage à adreſſer leurs félicitations, & ſembloient ne le faire qu'à contre-cœur.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0414-3

Avoient-ils raiſon? agiſſoient-ils par animoſité & par pure envie de contrarier le miniſtre? étoit-ce un effet de l'opiniâtreté Angloiſe, ou de l'inſatiabilité des négocians, qui voudroient tout engloutir, tout dévorer? N'avoient-ils pas, en ce même temps, un nouvel ennemi ſur les bras, l'Eſpagne, qui s'étoit déclarée contr'eux? un nouvel allié de la plus grande conſidération à ſoutenir, le roi de Portugal attaqué dans ſes propres états, & privé de tout moyen de ſe défendre? Cela ne les engageoit-il pas dans une nouvelle guerre & par terre & par mer? L'armée nombreuſe & la flotte qu'ils avoient à la Havane, quoique victorieuſes, n'étoient-elles pas fondues à un point qu'à peine y reſtoit-il aſſez de monde pour garder leur nouvelle conquête?

Tout cela eſt vrai. Mais pourquoi ſe laiſſer réduire à ces extrémités? pourquoi d'abord après la priſe de la Martinique, qui ſe fit au commencement de 1761, & qu'on croyoit devoir tarder d'avantage, n'aller pas droit à la Havane? Si alors cela ne ſe pouvoit point, pourquoi ne pas y

aller au moins peu de temps après, afin de la ſoumettre avant que la mauvaiſe ſaiſon, les chaleurs exceſſives, & enſuite les pluies abondantes qui commencent à y tomber dès le mois d'Août, miſſent de nouveaux obſtacles à cette entrepriſe? Au lieu de prendre ce parti, le nouveau miniſtre qui étoit alors à la tête des affaires, n'y envoya Pococke & Albermale qu'à la fin de Juin: & à quoi fut employé le temps qui s'écoula entre la priſe de la Martinique & la deſcente à la Havane?

La nouvelle guerre qu'ils avoient en Portugal, venoit auſſi de leur faute. Pourquoi ne pas croire l'oracle de Pitt? Cet homme éclairé avoit, dès la fin de l'année précédente, pénétré le pacte de famille entre la France & l'Eſpagne: il en fit part au Conſeil, fit voir les ſuites dangereuſes qu'il pouvoit avoir pour l'Angleterre, & en même temps propoſa un remède prompt, facile, immanquable; c'étoit d'envoyer ordre à Saunders, qui croiſoit dans la mer de Cadix, d'aller au devant des galions qui revenoient alors d'Amérique en Eſpagne, ou au moins de détacher quatre ou ſix vaiſſeaux

qui les prissent, les brûlassent, ou les coulassent à fond. Par là tout pacte de famille étoit dissous, tout péril dissipé, on ôtoit à l'ennemi le secours de l'or des Indes, on le mettoit hors d'état de faire la guerre. Cet avis trouva de l'opposition d'un côté d'où l'on n'en auroit jamais attendu; ce fut de la part de Mylord Granville, Président du Conseil, qui sous le nom de Carteret avoit tant de fois, dans le Parlement, fait trembler Walpole, qui étoit l'auteur du traité de Worms, homme des plus éloquens & des plus violens. Il représenta qu'on ne devoit pas si vîte réaliser de simples ombres, & sur de légers soupçons en venir à des démarches si décisives; qu'il falloit, dans toutes les règles, demander auparavant à l'Espagne des éclaircissemens sur la matière dont il s'agissoit, & qu'on verroit ensuite le parti que la sureté & la dignité de l'Angleterre exigeoient: qu'agir autrement c'étoit suivre un systême de Politique jusqu'alors inconnu; c'étoit introduire l'usage des Hottentots & celui des Cannibales, oublier les mœurs de l'Europe, & surtout la générosité Bri-

tannique. Pitt répondit que les choſes n'étoient que trop claires, & les ſoupçons que trop bien fondés, comme il le fit voir par la production de ſes documens; que le temps preſſoit, & qu'on devoit ſe rappeller l'exemple de Sagonte. Tout fut inutile. Granville répliqua, & ſon avis entraîna la plus grande partie du Conſeil: le jeune Roi, qui venoit de ſuccéder à George II, mort depuis peu, y donna les mains. Pitt, ne voulant pas voir échouer le vaiſſeau, ſe vit obligé d'abandonner un timon qu'il avoit tenu ſi heureuſement, & qu'il ne pouvoit plus conduire à ſon gré, & ſelon ſes lumières. Il ne crut pas qu'il convînt ni à ſon honneur, ni à ſa ſureté, de ſe rendre reſponſable à la nation du ſuccès des choſes qui dépendroient de la déciſion des autres. En un mot, ſoit que ce fût un effet de l'envie, qui ſe gliſſe quelquefois jusques dans les plus grandes ames, ſoit par quelque autre motif, Granville s'oppoſa à un deſſein qu'il auroit peut-être appuyé, s'il n'eût pas été propoſé par Pitt; & Pitt abandonna entièrement l'adminiſtration des affaires publiques. *Hoc fonte derivata cla-*

des. Cependant les galions d'Espagne passèrent au milieu de l'escadre Angloise, & dès qu'ils furent arrivés à Cadix, la Cour de Madrid leva le masque, & se déclara pour la France. Toute l'Angleterre regarda Pitt comme un prophète: on dit que le Roi lui-même parla avantágeusement de sa pénétration extraordinaire, & lui en fit un jour un compliment gracieux. Il auroit mieux valu suivre à temps ses conseils, que d'admirer après coup ses prophéties. Après la retraite de Pitt, les Conseils de Saint-James ne furent plus si fermes dans leurs délibérations; c'étoit pourtant dans ces circonstances critiques où non seulement l'Angleterte, mais l'Europe entière étoit attentive, qu'il falloit le plus de fermeté & de résolution.

Il seroit bien difficile, peut-être même superflu de dire à quelles conditions précises les Anglois devoient faire la paix. C'est assez de donner une esquisse du plan général sur lequel il étoit à propos de travailler, en ne s'attachant qu'au véritable & perpétuel intérêt de l'Angleterre.

Ce n'est pas à une nation telle que la nation Britannique, qui, en y comprenant ses

colonies de l'Amerique, ne peut monter qu'à douze ou treize millions d'hommes, qu'il convient de faire de vastes conquêtes, qu'on ne sauroit conserver sans beaucoup de garnisons, ni par conséquent sans un grand nombre de soldats. Ainsi le Canada & la Louisiane ne faisoient pas son affaire. Que de têtes ne perdrons-nous pas, pour peu de chapeaux! disoit le Duc de Mirepoix; & combien de têtes ne faudra-t-il pas que l'Angleterre envoie aux forts de Niagara & de Frontenac, à Montréal & à Québec, pour conserver ce petit nombre de chapeaux?

Les Anglois ne tirent qu'un seul avantage digne d'être compté de la cession qu'on leur fait du Canada & de la Louisiane; c'est d'être débarrassés d'un ennemi qui les obsédoit de bien près, machinant toujours quelque chose contr'eux, & animant sans cesse contr'eux les sauvages de l'Amérique. Mais cet avantage est-il bien réel? Il le seroit sans doute, si on avoit obligé les François à évacuer toute l'Amérique Septentrionale, en ne leur y laissant plus le moindre établissement; mais n'ont-

ils pas la nouvelle Orléans, à l'embouchure du fleuve Miſſiſipi? ne poſſèdent-ils pas toute la Louiſiane Occidentale?

Par là donc ce prétendu avantage ſe réduit à rien ou à peu de choſe: & il faudra que dans cette partie du monde les Anglois continuent à ſe bien tenir ſur leur garde contre les François. Or quel parti falloit-il prendre? Pour moi, j'euſſe voulu rendre aux François toutes les conquêtes faites dans la terre ferme d'Amérique. Il ſuffiſoit aux Anglois de bien s'aſſurer de l'Acadie, du fort Saint-Jean, & de tout ce qui aboutit à l'Océan, dont j'aurois ſtipulé qu'aucun François, habitant de l'Amérique, n'oſât approcher. Pour plus grande ſureté des colonies Angloiſes, il ſeroit même à propos d'augmenter les fortifications du fort de la Couronne, qui du côté de la Nouvelle Angleterre fait face au Canada.

Mais ſurtout il faudroit, durant l'été, avoir une bonne eſcadre, qui ſortant d'Halifax croiſât dans le Golfe, & à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, & empêchât les François de remonter le fleuve ſur des bâtimens armés, & de porter aux ſau-

vages des munitions de guerre pour les armer contre les Anglois.

Cette même escadre seroit aussi chargée de veiller à ce que ni les François, ni aucune autre nation ne pêchât une morue au banc de Terre-Neuve, ou en quelque endroit du Golfe que ce fût.

Vous conclurez, sans peine, de ce que je viens de vous dire que par les articles de ma Paix, les François seroient absolument exclus de la pêche. Cela est vrai. Quand on a renversé son ennemi, il importe beaucoup de lui ôter les moyens de se relever. D'ailleurs, il me semble que vu l'extrémité où ils étoient réduits, la restitution entière du Canada & de la Louisiane dédommageroit assez les François de l'exclusion de la pêche. Cette restitution même me paroîtroit assez forte pour compenser la démolition de Dunkerque. Si on ne l'avoit pas crue suffisante, j'y aurois ajouté la restitution de Marie Galante, peut-être même celle de la Guadaloupe; mais je n'aurois jamais consenti à celle de la Martinique. Cette île, qui commande l'entrée du Golfe de Méxique, eût été fort utile aux An-

glois pour protéger leur commerce aux Indes Occidentales, & pour inquiéter celui des François. D'ailleurs le port Saint-Pierre eſt commode pour réprimer les corſaires qui infeſtent ces mers.

Comme la Gorée eſt une dépendance du Sénégal, il ne falloit pas la rendre, pour ne pas ſe priver d'une partie du riche commerce de la poudre d'or & des gommes, en le cédant à l'ennemi, qui d'ailleurs pouvoit, par une autre voie, ſe procurer les Nègres dont il auroit beſoin pour l'Amérique. Et en effet, lorsque Pitt traita d'accommodement avec Buſſi, il ne voulut jamais entendre parler de ſéparer la Gorée du Sénégal.

On donneroit Belle-île en échange de Mahon; & ſi les François avoient encore inſiſté pour la Gorée, on auroit pu leur relâcher quelqu'une de ces îles qu'on appelle neutres.

On trouvera peut-être que nous ne faiſons pas le partage entre l'Angleterre & la France auſſi égal qu'on l'a fait par le traité. Je n'en diſconviens pas. Mais au fond doit-il l'être? & quand on a eu le

dessous dans la guerre, n'est-il pas juste qu'on ait du désavantage à la paix? Tous les traités ne sont pas comme celui d'Utrecht, qui termina la guerre allumée au sujet de la succession d'Espagne; ce fut un coup extraordinaire de bonheur pour la France. Il faut se souvenir du malheur aux vaincus, *væ victis*, que Brennus dit aux Romains au pied du Capitole; au lieu que les François ayant obtenu ce qui leur importoit le plus, on peut dire qu'ils ont été *magis triumphati quam victi.*

Si la Paix s'étoit faite comme je le propose; l'Angleterre auroit pu facilement garder ses conquêtes, sans augmenter le nombre des matelots & des vaisseaux qu'elle emploie pour l'ordinaire. Elle n'auroit eu besoin que de mille hommes à Gorée, de trois-mille à la Martinique, & de quelques petites garnisons dans les forts de certaines îles. Mais aujourd'hui combien ne lui en faut-il pas pour toutes ces citadelles destinées à tenir en bride la terre ferme d'Amérique, & cette vaste étendue de pays qu'il y a du Golfe Saint-Laurent à celui de Mexique? Ce n'est pas à un état comme l'An-

l'Angleterre, qu'il convient d'avoir de grandes provinces, nous l'avons déjà dit; c'eſt aſſez pour elle d'en avoir les clefs. La clef des îles où croît le ſucre, c'eſt la Martinique, comme Haliſax l'eſt du Canada, Gibraltar & le Port-Mahon de la Méditerranée.

A l'égard de l'Eſpagne, ſi on vouloit abſolument faire la paix avec elle, je trouve qu'une compenſation raiſonnable pour la Havane, c'étoit la Floride, province qui joint la Géorgie, & qui par ſa ſituation eſt très-propre à fournir de l'indigo & de la ſoie. D'ailleurs elle domine ſur le canal de Bahama; & c'eſt par là qu'à leur retour en Europe, les galions ſortent du Golfe de Mexique. Ils entrent tous les ans dans ce Golfe du côté de la Martinique à la faveur des vents aliſés: ils en font le tour, touchent à Carthagène où les foires attirent tous les habitans de la Terre ferme, & de toutes ces contrées de l'Amérique Eſpagnole; enſuite ils vont à Porto-Bello où on leur apporte les tréſors du Pérou & du Chili, & où ils diſtribuent les marchandiſes d'Europe qui conviennent à ces pays.

De là ils paſſent à Vera-Cruz, où ils font la même choſe par rapport au Mexique. Enfin ils font échelle à la Havane, où ils attendent les autres bâtimens qui ſont ſous leur eſcorte, & à un jour fixé ils lèvent l'ancre, chargés des dépouilles du nouveau Monde. A l'aide des courans, ils ſortent du Golfe par le canal de Bahama, & paſſent preſque ſous le canon de Saint Auguſtin, capitale de la Floride. Le port de cette ville n'eſt pas bon pour les gros vaiſſeaux; mais il n'eſt pas difficile de le rendre meilleur. Manille qui fait pour les Eſpagnols le nuiſible commerce de l'Amérique avec l'Aſie, n'étoit d'aucune utilité aux Anglois.

Si le bel edifice du temple de la Paix eût été bati ſur ce plan, les Anglois auroient parlé à Verſailles ſur un tout autre ton. On n'auroit pas dit d'eux qu'ils ont fait la guerre en lions, & la paix en agneaux. En tout ſens, il auroit été à ſouhaiter pour l'Angleterre que celui qui avoit ſi bien conduit la guerre, eût auſſi été le pacificateur.

Le roi de Pruſſe, quoiqu'abandonné à la fin par l'Angleterre, n'ayant plus pour

allié que ſa valeur, ne voulant d'autres médiateurs que ſon armée, a ſu faire une paix glorieuſe, ſans tant de diſcuſſions, ni tant de longueurs. Il conſerve tous ſes états, il ne perd pas un pouce de terrain, malgré l'orage affreux qui l'enveloppoit de tous côtés, & le menaçoit de lui laiſſer à peine une ſeule province, où il pût paſſer le reſte des ſes jours. Le traité d'Hubertsbourg ſera un monument éternel aux yeux de la poſtérité; on le regardera comme le miracle opéré par le génie de Fédéric, qui a ſauvé la maiſon de Brandebourg.

Fin du quatrième Volume.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0427-5

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0428-1

TABLE.

ŒUVRES MILITAIRES.

SCIENCE MILITAIRE DU SECRÉTAIRE FLORENTIN. p. 5

DISCOURS MILITAIRES. p. 173

Discours I. *S'il vaut mieux se mettre en bataille en ordre plein, ou avec des intervalles.* p. 175

Discours II. *Sur la Colonne du Chevalier Folard.* p. 183

Discours III. *Sur l'étude que Palladio avoit faite de l'Art militaire.* p. 190

Discours IV. *Sur l'expédition que Jules-César avoit projetée contre les Parthes.* p. 199

Discours V. *Sur l'ordre de bataille de Koulican, contre Eschreff, chef des Aguans.* p. 216

Discours VI. *Sur l'ordre de bataille de Koulican à Leilam, contre Topal Osman.* p. 242

Discours VII. *Sur les exercices militaires des Prussiens en temps de paix.* p. 260

Discours VIII. *Sur Charles XII.* p. 269

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0429-0

Discours IX. *Sur la prise de Berg-op-Zoom.* p. 286.
Discours X. *Sur la puissance militaire que les Compagnies commerçantes d'Europe ont en Asie.* p. 291
Discours XI. *Sur l'Amiral Anson.* p. 296
Discours XII. *Sur la Science militaire de Virgile.* p. 306
Discours XIII. *Sur la guerre qui s'est allumée en 1755, entre l'Angletere & la France.* p. 326
Discours XIV. *Sur les commencemens de la guerre faite à la Prusse, par l'Autriche, la France, la Russie &c.* p. 337
Discours XV. *Sur les suites de la bataille de Lovositz.* p. 356
Discours XVI. *Sur la conduite militaire & politique du ministre Pitt.* p. 366
Discours XVII. *Sur le Poëme de l'Art de la Guerre.* p. 381
Discours XVIII. *Sur l'affaire de Maxen.* p. 389
Discours XIX. *Sur la paix conclue en 1762, entre l'Angleterre & la France.* p. 400

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0430-2

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0431-7

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0432-3

Af 3057

V 78

ULB Halle 3
006 300 12X

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0433-8

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0434-4

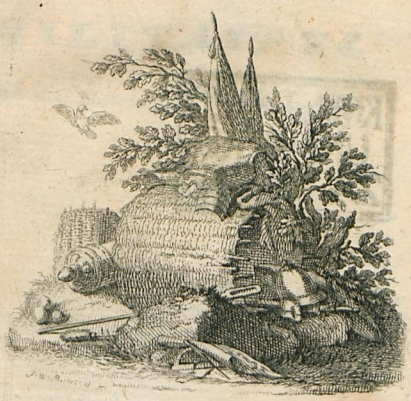
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0435-0

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0436-5

ŒUVRES
DU COMTE ALGAROTTI.

Dulces ante omnia Musæ.

TRADUIT DE L'ITALIEN.



VOLUME IV.

A BERLIN,
Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.
1772.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-727325-p0437-1